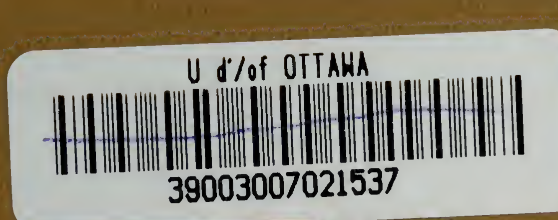


HISTOIRE POPULAIRE

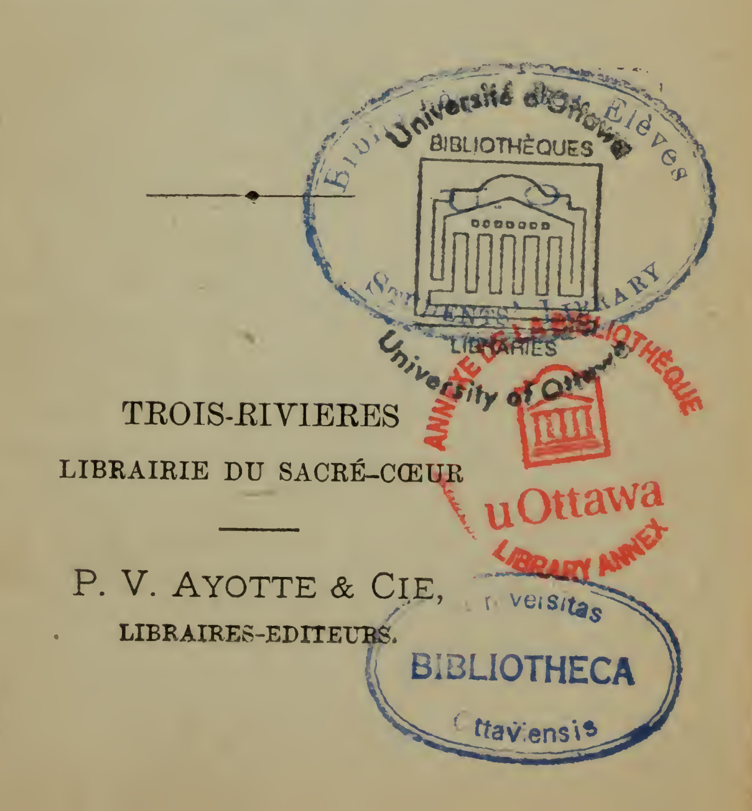
DE

SAINT FRANCOIS

D'ASSISE

PAR

LE MARQUIS DE SÉGUR (ANATOLE)



TROIS-RIVIERES

LIBRAIRIE DU SACRÉ-CŒUR

P. V. AYOTTE & CIE,

LIBRAIRES-EDITEURS.

INTRODUCTION,

Dans notre vieux langage, le nom de Fran-
çois est synonyme de Français : il signifie
natif ou du moins ami de la France. Le
grand saint d'Assise avait reçu au baptême
e nom de Jean ; il dut celui de François, le
eul qui lui soit resté à son amour pour la
rance et pour sa belle langue. Les autres
aints qui, depuis, ont porté ce même nom,
nt également appartenu à notre chère patrie,
oit par la naissance, soit par le langage, soit
ar l'affection. Dieu, qui a montré par tant
e signes éclatants la mission providentielle
e la France, semble avoir voulu qu'aucune
es gloires de l'Eglise ne lui fut étrangère, et
a rattaché à son histoire par des liens très-
troits l'illustratien de tous les grands saints
ont le génie ou les vertus ont le plus remué
monde.

Cette prédisposition, ce que je pourrais appeler cette attention de la Providence à l'endroit de notre nation, m'a toujours paru singulièrement touchante ; c'est elle surtout qui m'a déterminé à écrire l'histoire populaire des saints qui ont illustré le nom de François. Saint François d'Assise, saint François de Sales, saint François Xavier, quels hommes ! quels prodiges de sainteté ! Et, si je puis poursuivre plus loin mon dessein, quelles figures encore que celles de saint François de Paule, le fondateur des Minimes, de saint François Regis, de saint François Hieronymo !

Quoi qu'il en soit de la suite de l'entreprise, je commence aujourd'hui par la vie de saint François d'Assise. Je lui devais à tous les égards cette préférence, non-seulement parce qu'il est le plus grand, mais parce qu'il a paru le premier, et qu'il fut le protecteur et le patron de tous les autres. Il est la première et la plus éclatante de ces étoiles que Dieu posa comme un diadème sur la tête de la France. Qu'il daigne m'assister dans le dessein de redire son histoire, et que l'œuvre soutienne l'ouvrier !

J'ai tenté récemment dans un autre ouvra-

ge, le *Poëme de saint François*, de rendre la poésie céleste de sa figure et de sa vie. Mais, par sa forme même, ce volume ne s'adressait qu'à un nombre restreint de lecteurs. Celui-ci s'adresse à tout le monde. C'est une histoire populaire, c'est-à-dire, autant que je l'ai pu faire, simple de forme, rapide et attachante de récit, n'affectant aucune apparence scientifique, bien qu'au fond j'aie cherché à me conformer en tout aux règles d'une saine critique historique.

Aucun saint ne mérite plus d'être connu que le Patriarche d'Assise, aucun ne devrait ètre plus facilement et plus naturellement populaire ; cependant il ne l'est qu'imparfaitement en France, malgré le nombre et le mérite de ses biographes.

Ses premiers historiens ont écrit en latin ; c'étaient des religieux, quelquefois des saints. Leurs ouvrages, qui ont pour les âmes déjà avancées dans la science et l'amour de Dieu un charme que rien n'égale. sont trop simplement naïfs et trop profondément mystiques pour la généralité des lecteurs.

Parmi ses historiens plus modernes, les deux principaux sont le Père Chalippe et M. Chavin de Malan. L'histoire de saint Fran-

çois de M. Chavin de Malan est une œuvre de grande science et de grand mérite ; elle a eu un légitime succès. Mais elle est remplie d'un bout à l'autre d'un enthousiasme qui finit par fatiguer. Elle a plutôt le ton de l'épopée que celui de l'histoire, et les développements, fort étendus et fort intéressants d'ailleurs, que l'auteur y a donnés aux questions de peinture, d'architecture et de littérature franciscaines, l'empêcheront toujours de devenir une œuvre populaire.

Quant à la Vie de saint François par le Père Chalippe, écrite il y a un siècle environ, elle est la plus complète, la plus sagement conçue de toutes les biographies du grand serviteur de Dieu, et quiconque voudra connaître cette existence merveilleuse dans tous ses détails et sous tous ses aspects, devra la posséder et la lire. Mais son étendue même, quelque chose d'un peu languissant et vieilli dans le style, en rendent la lecture difficile pour beaucoup, et, tout en la prenant pour guide dans la suite du récit, j'ai cru devoir l'abréger considérablement.

Afin de démontrer de quelles garanties est entourée l'histoire du Patriarche d'Assise, il me reste à dire quelques mots de ses histo-

riens primitifs : ce sont Thomas de Celano, les trois Compagnons, et saint Bonaventure. Barthélemy de Pise et Luc Wading ne sont venus que plus tard.

Thomas de Celano, le premier de tous, entra dans l'ordre naissant des Frêres-Mineurs vers l'année 1213. Il fut pendant treize ans le disciple, l'ami, le tendre fils du saint dont il raconta l'histoire. Dès l'année 1229, trois ans après la mort de saint François il rédigea, sur l'ordre exprès du pape Grégoire IX, les actes de la vie du serviteur de Dieu, et, quelques années plus tard, il compléta son ouvrage par de nouveaux documents. Son histoire est donc celle d'un témoin oculaire.

Les bienheureux Léon, Ange et Ruffin, Frères-Mineurs comme Thomas de Celano, et comme lui enfants bien-aimés, confidents et compagnons assidus du saint, ajoutèrent à son histoire, sur l'ordre de leurs supérieurs, un appendice renfermant des détails pleins de charme sur les commencements de son apostolat et ses héroïques vertus : on l'appelle communément *la Vie des trois Compagnons*.

Enfin saint Bonaventure, le plus aimable des saints, et, avec saint Thomas d'Aquin, le

plus profond génie du moyen âge, écrivit à son tour, et publia en 1263, trente-sept ans après la mort de saint François, une vie nouvelle de celui dont il était le dissiple et le successeur. Pour en définir l'authenticité et la véracité, il me suffira de citer la déclaration par laquelle ce grand saint la commence : " Ayant été dans mon enfance arraché des portes de la mort par ses mérites et son intercession, je craindrais d'être accusé d'ingratitude si je taisais ses louanges... Afin donc d'être plus certain de la vérité de sa vie, que je voudrais transmettre à la postérité, je suis allé au lieu où ce saint homme naquit et passa ses jours ; j'ai eu de fréquents entretiens avec ceux de ses familiers qui vivaient encore, principalement avec ceux qui furent les témoins et les fidèles imitateurs de sa sainteté, et qui, par la véracité reconnue de leur témoignage et leur vertu éprouvée, sont absolument dignes de foi. "

Telles sont les autorités invincibles sur lesquelles repose l'histoire de saint François d'Assise. J'ose dire qu'on ne les pourrait récuser sans battre en brèche et détruire de fond en comble toute certitude historique.

Il est un autre livre charmant de naïveté,

de foi, de style, qui a popularisé en Italie le nom de saint François d'Assise, c'est le livre des *Fioretti* ou Petites Fleurs de saint François. Mais il n'a à aucun degré l'autorité de ceux que je viens de citer : ce sont de ravissantes légendes, ce n'est pas de l'histoire. Néanmoins je n'ai pu résister à la tentation d'en tirer deux ou trois faits pleins d'une grâce et d'une simplicité toutes célestes ; mais j'ai eu soin chaque fois d'avertir le lecteur du caractère légendaire du livre où je les ai puisés. Ils n'altèrent donc en rien la valeur historique du volume que je présente avec une humble confiance aux enfants et aux amis de saint François d'Assise, comme à ceux qui ne le connaissent pas encore. Quand ceux-ci le connaîtront, ils l'aimeront. Puissent-ils, l'aimant, vouloir l'imiter ! De nos jours, comme au temps où saint François parut, il faut au monde et à l'Eglise des saints et de vrais chrétiens, c'est-à-dire de vrais disciples de la croix de Jésus-Christ ! L'orgueil et la sensualité menacent de perdre le genre humain ; Dieu veuille que l'humilité et la mortification des fils de saint François contribuent à le sauver !

A. S.

HISTOIRE POPULAIRE

DE

SAINT FRANCOIS

D'ASSISE.

CHAPITRE I

Naissance de François.—Sa jeunesse.—Son amour de la magnificence.—Epreuves que Dieu lui envoie.—Première apparition de la sainte pauvreté.—Paroles du crucifix.—Sa retraite à Saint-Damien.—Fureur de son père.—François renonce à tous les biens de ce monde devant l'évêque d'Assise.—1182 à 1206.

Je ne sais pas de vie de saint ou de grand homme plus belle et plus touchante que celle de saint François d'Assise : je n'en sais pas non plus de mieux appropriée à notre temps. Elle parle de pauvreté à un siècle matérialiste, amoureux de la richesse jusqu'à la folie ; elle parle d'humilité à un siècle orgueilleux où l'envie et l'ambition confondent tous les rangs et empoisonnent tous les cœurs ; elle parle de charité à un siècle refroidi qui ne connait plus ni l'amour de Dieu ni l'amour des hommes ; elle parle de miracles à un siècle sceptique qui ne croit plus

au surnaturel, et qui prétend même rejeter les miracles de l'Evangile.

Toutes ces grandes vertus chrétiennes qui nous manquent, dont l'absence nous tue et dont le retour seul peut nous sauver, cette vie merveilleuse nous les montre en œuvre à un degré sublime et sur un théâtre incomparable ; et je crois que tout homme qui la lira avec droiture d'esprit et simplicité de cœur y trouvera des émotions vives et douces, en mêmes temps que de célestes enseignements. La naïveté du bon saint le fera sourire ; son amour de la nature et de toutes les créatures du bon Dieu le charmera ; son humilité, sa passion pour la sainte pauvreté, sa dame et son épouse, le rempliront d'étonnement et d'admiration ; sa compassion pour les pécheurs, son immense charité pour tous les hommes le toucheront d'attendrissement ; ses transports d'amour de Dieu, ses larmes, ses gémissements inénarrables sur la Passion du Sauveur, et sa transformation en Jésus crucifié, le détacheront de la terre, et, de gré ou de force, le raviront jusqu'au ciel.

C'est dans cet esprit de simplicité et d amour que j'écris cette vie bienheureuse du très-grand et très-doux saint François

d'Assise ; c'est dans cet esprit, bon lecteur, que je vous demande de la lire.

Saint François naquit en l'an 1182, sous le pontificat de Lucius III, sous le règne de Frédéric Barberousse. C'était une de ces époques troublées où le bien et le mal sont partout en lutte, où les ténèbres de l'erreur et du vice obscurcissent la clarté du jour, pendant lesquelles le monde en travail s'ébranle, souffre et semble toucher à son heure suprême. Les peuples avaient besoin de grands princes, l'Eglise de grands secours ; la terre, épuisée, avait soif de repos et de paix. Dieu, qui tire le bien du mal et la lumière du chaos, répondit à ces gémissements de sa créature en donnant au peuple de saints rois, à Rome de saints papes, au monde entier de saints réformateurs Il suscita presque à la même heure saint Louis en France, en Allemagne sainte Elisabeth, Saint Dominique en Espagne, et saint François d'Assise en Italie. Admirable floraison qui remplit en peu d'années la terre de parfums célestes et l'Eglise de grâces divines et surabondantes qu'elle n'avait point goûtées depuis longtemps.

Assise est une petite ville de l'Ombrie, cachée dans les montagnes des Apennins,

située à égale distance de Rome et de Lorette, à l'entrée d'une large et belle vallée dont Pérouse garde l'autre extrémité. Les pins d'Italie, sombres et odoriférants, couronnent les hauteurs environnantes ; les oliviers couvrent les collines de leur pâle feuillage, et, dans les vallées, la vigne, courant d'arbre en arbre, jette partout le caprice de ses pampres, et produit un raisin délicieux. Cette contrée, bénie de Dieu, est célèbre par ses saints, ses artistes et ses grands hommes ; mais saint François est et sera toujours sa gloire la plus pure et sa plus belle couronne.

Son père, Pierre Bernardone, riche marchand d'étoffes, faisait grand commerce avec la France. C'était un homme intéressé, presque uniquement occupé du soin d'accroître sa fortune. La femme de Bernardone, nommée Pica, bonne et pieuse, méritait d'être la mère d'un saint.

Des présages célestes, des signes prophétiques annoncèrent la grande destinée de cet enfant et accompagnèrent sa naissance. Sa mère, soit avertie par un songe, soit par un pèlerin mystérieux, se rendit dans une étable au moment d'enfanter, et ce fut là, sur de la paille parmi des animaux domestiques, que,

semblable au Sauveur Jésus, saint François vint au monde.

Cette étable se voit encore à Assise : elle est devenue une chapelle connue sous le nom de *San-Francesco-il-Picolo*, Saint-François-le-Petit. Sur la porte on lit cette inscription latine :

Hoc oratorium fuit bovis et asini stabulum,
In quo natus est Franciscus, mundi speculum.

Cette chapelle a été l'étable du bœuf et de l'âne,
Où est né François le miroir du monde.

Au baptême on l'appela Jean. Le surnom de François, qui bientôt devint son seul nom, lui fut donné par son père, suivant les uns en souvenir de la France, où il se trouvait au moment de la naissance de ce fils premier-né, suivant les autres à cause de la facilité avec laquelle l'enfant apprit la langue française et de la grâce qu'il mettait à la parler. Quoi qu'il en soit, François porta toujours à la France une affection toute filiale, et notre patrie peut à juste titre se glorifier de lui comme d'un fils d'adoption.

D'après une tradition constante, un jeune homme inconnu apparut au moment où l'on présentait le nouveau-né sur les fonts

baptismaux, le prit dans ses bras et l'y tint pendant toute la cérémonie, sans rien dire, mais les yeux fixés sur lui avec une céleste complaisance. Au retour du baptême, un autre inconnu, un autre envoyé de Dieu, le caressa doucement et traça sur son épaule droite un signe de croix, comme pour le marquer dès sa naissance du caractère sacré de Jésus-Christ.

La suite de sa vie, pleine de grâces si extraordinaires et de si merveilleuses vertus, fait croire sans peine à ces mystérieuses prémices. Dans toutes les œuvres divines, la grandeur des fondements est en rapport avec la beauté de l'édifice. Mais, au début, Dieu agit seul ; plus tard, l'homme correspondant à ses grâces, agit avec lui, et coopère, dans sa liberté, à la grande œuvre de sa propre sainteté.

Les premières années de François s'écoulèrent tranquilles et cachées près de ses parents, comme celles de l'enfant Jésus à Nazareth. Sa mère formait son cœur ; de bons prètres d'Assise formèrent son intelligence et lui donnèrent une instruction en rapport avec la fortune de son père. L'enfant apprit avec goût et facilité les belles-

lettres ; plus tard il ne parla si souvent de son ignorance que par humilité. La langue latine et la langue française lui étaient famillières ; si dans sa vie il se servit peu de livres, c'est qu'il lisait dans le livre toujours ouvert pour lui, et qui renferme toute science, de Jésus crucifié. Bientôt Bernardone associa son fils à ses opérations de commerce ; l'enfant apporta à cette occupation le zèle et l'intelligence qu'il avait mis à s'instruire.

Mais dès ces premiers temps il différa grandement de son père par sa manière d'envisager la richesse. Généreux jusqu'à la prodigalité, il se plaisait plus à dépenser l'or qu'à l'amasser, et, montrant une grande âme jusque dans les défauts de sa folle jeunesse, il semblait un fils de roi plutôt qu'un fils de marchand. Il aimait l'éclat des fêtes, la beauté des vêtements, la splendeur des repas ; il donnait aux plaisirs du monde et à la société de ses joyeux amis tout le temps que lui laissait le négoce paternel, et, sans mener une vie coupable, il menait une vie dissipée.

Une grâce spéciale de Dieu et l'élévation naturelle de son âme le préservèrent

toujours des mauvaises mœurs : son cœur demeura pur, et quand plus tard Dieu marqua son corps des stigmates de sa Passion, il les imprima sur une chair virginale. Le doux adolescent avait d'ailleurs une autre sauvegarde puissante contre les tentations des sens et les embûches du démon, c'était l'amour des pauvres qui précéda en lui l'amour de la pauvreté, et qui, de degré en degré, le porta jusqu'aux sommets les plus sublimes de la sainte charité. Il chérissait les pauvres comme ses frères, se plaisait à les secourir et se sentait particulièrement touché quand ils lui demandaient l'aumône pour l'amour de Dieu. Ces mots d'amour de Dieu remplissaient dès lors son âme, encore mondaine, d'une mystérieuse émotion. Une seule fois, préoccupé d'une affaire de son négoce, il rebuta un mendiant qui l'implorait avec cette divine formule. Mais aussitôt, rentrant en lui-même, il se repentit amèrement, courut tout en pleurs après le pauvre repoussé, lui fit une large aumône, et prit de ce jour la résolution, à laquelle il ne faillit point, de ne jamais refuser la charité à personne.

Ce mélange de vertus naissantes et de

qualités naturelles, le charme de sa jennesse sa vivacité, son ardeur, sa générosité d'âme, gagnèrent à Francois, dès son adolescence, les sympathies de tous : ses compagnons le choisissaient volontiers pour chef et maître de leurs jeux ; son père, tout en regrettant ses prodigalités, était secrètement flatté de ses succès et du prestige qui déjà l'entourait, et Pica, sa pieuse mère, entrevoyait avec joie, sous ses qualités et ses défauts mêmes, le germe de célestes vertus et l'espérance d'un grand amour de Dieu.

Pour développer ce germe précieux, le Seigneur envoya d'abord à François la grâce des épreuves. A cette époque de trouble et de division, les villes de l'Ombrie formaient comme autant de républiques indépendantes : de là, des guerres fréquentes entre les cités voisines. Assise entra en lutte avec Pérouse ; toute la jeunesse dut prendre les armes, et, dans un combat, François fut fait prisonnier avec plusieurs autres. Leur captivité dura un an. La plupart se lamentaient et pleuraient sur leur sort : François demeura gai, confiant, résolu. Il relevait par ses paroles et ses soins charitables l'air abattu de ses compagnons, et leur disait en plaisantant :

" Je vous plains, mes amis ; pour moi, j'ai l'esprit fort libre et je me réjouis. Vous me voyez maintenant prisonnier ; plus tard, vous me verrez honoré par toute la terre. " Il disait cela, non par un sentiment d'orgueil, mais par un instinct prophétique dont il ne comprenait pas lui-même la divine portée.

A peine sorti de prison et de retour à Assise, Dieu envoya à son serviteur la nouvelle épreuve d'une longue et cruelle maladie. Sur son lit de douleur, il eut le temps de méditer, et il en profita. Dès que sa faiblesse lui permit de marcher, il sortit de la ville, appuyé sur un bâton, pour respirer le grand air et admirer l'aspect enchanteur de la campagne environnante. Mais ces charmes de la nature tant de fois goûtés, ces beautés du soleil couchant sur les sommets des Apennins, cette pureté de l'air si douce aux convalescents, toutes ces choses qui le ravissaient naguère, lui apparurent vaines et décolorées, et le laissèrent sans joie et sans enthousiasme. Il eut ce jour-là une impression passagère, mais très-vive, du néant de tout ce qui passe et de l'unique beauté des choses éternelles. Avec la santé, ce sentiment s'affaiblit sans disparaitre. Il reprit le goût

des beaux vêtements et de l'éclat de la vie ; mais il resta plus près de l'amour de Dieu et plus tendre que jamais pour les pauvres, ses frères. Ayant rencontré vers ce temps-là un homme de guerre, noble, mais indigent et misérablement vêtu, il fut ému de compassion, vit et aima en lui la pauvreté de Jésus-Christ, et se dépouillant des riches habits qu'il portait, l'en revêtit à l'heure même.

Le Seigneur, qui répond toujours à une grâce bien reçue par une grâce nouvelle, lui envoya la nuit suivante un songe prophétique. Il se trouva transporté dans un magnifique palais rempli d'armes marquées du signe de la croix, et comme il demandait pour qui tout cela, une voix lui répondit : " Pour toi et tes soldats. "

Il se réveilla, plein d'idées de grandeurs et de victoires, mais de grandeurs mondaines et de victoires matérielles. Espérant parvenir aux honneurs militaires, suivant d'ailleurs le penchant de sa nature ardente et chevaleresque, il partit en brillant équipage pour aller offrir ses sacrifices au comte de Brienne, qui guerroyait alors en Italie contre l'empereur d'Allemagne.

À Spolète, où il s'arrêta, Dieu par un nou-

veau songe éclaircit l'obscurité du premier. " François, lui dit-il pendant son sommeil, lequel des deux peut te faire plus de bien, le le maître ou le serviteur, le riche ou le pauvre ?

—C'est le maître et le riche.

—Pourquoi donc délaisses-tu Dieu, qui est le maître et le riche, pour chercher l'homme, qui est le serviteur et le pauvre ?

—Ah ! Seigneur, parlez ; que voulez-vous que je fasse ?

—Retourne dans ta ville ; ce que tu as vu ne signifie rien que de spirituel : c'est de Dieu et non des hommes que tu en recevras l'accomplissement. "

Dès le matin, François, plein des promesses du Seigneur, reprit avec joie le chemin d'Assise, insouciant des jugements du monde et n'ayant plus déjà qu'une pensée, obéir à la voix de Dieu et lui donner toute sa vie. Sa réponse à Jésus-Christ avait été identiquement celle de saint Paul, terrassé sur la route de Damas par la foudre du saint amour : " Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? " Sa récompense devait être la même ; il devait, comme l'Apôtre des nations, devenir une des grandes lumières du monde.

De retour à Assise, François réunit ses compagnons de plaisir dans un repas qui devait être le dernier. Il les traita avec sa magnificence accoutumée et le charme habituel de son humeur ; mais son âme était déjà toute en Dieu, et le sourire de la gaieté n'était plus qu'à la fleur de son visage. Après le repas, comme ils allaient riant et devisant par les rues d'Assise, François marchait derrière eux, plongé dans une profonde rêverie. Tout à coup il s'arrêta ; je ne sais quelle intuition céleste lui montra dans une lumière surnaturelle la vanité des choses de la terre ; la pauvreté évangélique lui apparut comme sa vocation et son unique compagne, et Dieu se répandit en son âme avec une telle effusion, qu'il demeura sans voix et sans couleur. Il raconta depuis à son confesseur que si, dans ce moment, on eût déchiré son corps en lambeaux, il n'en eût rien senti, tant son âme était ravie en Dieu.

Ses compagnons, le voyant immobile, accoururent et d'abord s'effrayèrent ; mais bientôt, quand il fut revenu à lui, ils reprirent leur frivole gaieté et lui dirent en riant : " Où avais-tu l'esprit, François ? Songeais-tu donc à prendre femme ?

—Oui, répondit-il d'une voix grave, je veux prendre une épouse, mais si noble et si belle, qu'il n'y en aura point de semblable au monde !"

C'était la pauvreté qu'il voulait dire, la sainte pauvreté chrétienne, que Dieu venait de lui révéler, si méprisée dans le monde et trop oubliée même dans l'Eglise en ces temps malheureux ; c'était là cette fiancée, cette épouse mystique à laquelle il devait donner sa vie, qui devait lui tenir fidèle compagnie, comme au Sauveur, son premier époux, pendant tout son pèlerinage et jusqu'au suprême dépouillement de la mort.

De ce jour, François ne respira plus que pour les choses divines ; il se délivra autant qu'il put des soins du négoce, et donna la plus grande part de son temps à la prière et aux œuvres de charité. Il se retirait fréquemment dans une grotte voisine d'Assise, et là, seul avec Dieu, il lui demandait avec larmes de le guider dans sa voie, et de lui faire connaître sa vocation. Son amour pour les pauvres s'accrut encore avec son amour pour Jésus-Christ qu'il voyait en eux. En l'absence de son père, il faisait apporter à l'heure des repas une grande quantité de pains, et

comme sa pieuse mère lui demandait étonnée pour qui toutes ces provisions : “ C'est, répondait-il avec une expression angélique, pour les pauvres de Dieu, que je porte tous dans mon cœur.”

Il quittait alors la salle et courait distribuer à ses chers amis non-seulement les pains mais les viandes mêmes dont il se privait pour eux. Il leur donnait ses vêtements, et quand il ne pouvait pas tous les satisfaire il décousait ou déchirait ses habits pour les leur partager. Il secourait avec un particulier et tendre respect les prêtres indigents, contribuait de son argent et de ses mains à décorer les autels, à orner les églises des campagnes, et à honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ dans sa très-sainte Eucharistie.

L'ardeur de sa dévotion et le désir de puiser des lumières sur sa vocation au foyer même de la vérité, le portèrent à aller à Rome prier au tombeau des Apôtres, aux pieds du vicaire de Jésus-Christ. Il se rendit en pèlerin à la ville éternelle, et alla se prosterner sur le pavé de Saint-Pierre, devant l'autel sacré où repose le corps du pêcheur de Galilée. Ayant prié avec ferveur et larmes, il se releva et vit avec peine que les pèlerins ne

laissaient que de légères aumônes pour l'achèvement et l'embellissement du sanctuaire. " Eh quoi ! s'écria-t-il, la dévotion est-elle ainsi refroidie ? Comment les hommes n'offrent-ils pas tout ce qu'ils ont et ne s'offrent-ils pas eux-mêmes, dans un lieu où reposent les précieux restes du prince des Apôtres ? Comment ne décorent-ils pas avec toute la magnificence possible cette pierre sur laquelle Jésus-Christ a fondé son Eglise ? " En disant ces mots, il prit tout l'argent qu'il avait sur lui et le jeta à pleines mains sur le marbre du saint tombeau. Il ne se doutait pas que trois siècles plus tard un religieux de son ordre, un de ses fils spirituels, devenu le Père du monde, le pape Sixte-Quint, accomplirait son vœu en ornant la basilique, mangifiquement reconstruite, avec une splendeur sans pareille.

Au sortir de l'église, François vit une multitude de pauvres qui imploraient la charité des fidèles. Dans un élan d'amour pour la sainte pauvreté, il courut à eux, donna ses vêtements aux plus nécessiteux, dont il emprunta les misérables haillons, et demeura jusqu'à la fin du jour à mendier et prier en cette humble compagnie. C'est ainsi qu'il

oulait aux pieds l'orgueil du monde, et qu'il élevait par degrés à la perfection évangéli-ue. Le lendemain, il reprit la route d'Assise t revint au foyer maternel, respirant la sain-e allégresse de la pénitence. C'est là que attendait le Seigneur Jésus-Christ, son gui-e et sa récompense, pour lui manifester sa ocation plus vivement qu'il ne l'avait enco-e fait jusqu'à ce jour.

Un matin que François méditait dans la ampagne aux environs d'Assise, il entra ans une pauvre église consacrée à saint Damien, si vieille et si délabrée qu'elle me-açait ruine. Là, prosterné sur la pierre evant un crucifix, il prononça trois fois, ar un mouvement du Saint-Esprit, cette elle et fervente prière qu'il répéta souvent epuis : "Grand Dieu, plein de gloire, et ous, mon Seigneur Jésus-Christ, je vous rie de m'éclairer et de dissiper les ténèbres e mon esprit, de me donner une foi pure, ne ferme espérance et une parfaite charité. Faites, ô mon Dieu, que je vous connaisse si bien, qu'en toutes choses je n'agisse jamais ue selon vos lumières et conformément à otre sainte volonté."

Il disait, et, les yeux baignés de larmes, il

regardait avec un grand amour l'image du Sauveur en croix, quand tout à coup une voix sortie du crucifix, lui fit entendre trois fois ces mystérieuses paroles :

“ Va, François, et répare ma maison que tu vois tomber en ruines. ”

A cette voix du ciel, le saint jeune homme demeure immobile, éperdu, ravi dans une sorte d'extase où l'effroi se mêle à l'amour. Revenu à lui, il se demanda quel était le sens de ce divin appel ; trop humble pour croire que Dieu l'appelait à réparer les ruines spirituelles de son Eglise, il prit ces paroles dans leur sens matériel, et pensa que le Christ l'invitait seulement à restaurer la vieille église de Saint-Damien.

Aussitôt, avec cette prompte et ardente obéissance qu'il mettait à exécuter les ordres d'en haut, il retourne chez son père, prend un paquet de riches étoffes, monte à cheval et court jusqu'à Foligno, où il vend cheval et marchandise, et présente au prêtre qui desservait l'église le produit de cet *heureux négoce*, comme l'appelle saint Bonaventure. Le chapelain, craignant le courroux de l'avare Bernardone, refusa, malgré les intances de François, d'accepter une aumône si considé-

rable. Le saint jeta alors avec mépris cet or inutile sur une des fenêtres du sanctuaire, et obtint seulement du pauvre prêtre la permission de rester quelque temps dans sa demeure, près de cet autel béni où le crucifix lui avait parlé.

Des ennemis de la foi ont vivement critiqué la conduite de saint François en cette occasion, et l'ont accusé d'avoir volé son père. Sans examiner le côté surnaturel de la question, il suffit de rappeler, pour justifier le saint, que François, alors âgé de vingt-cinq ans, asocié depuis longtemps aux affaires et à la fortune de son père, pouvait certainement, en l'absence de celui-ci, disposer de quelques étoffes comme du cheval qui était à son usage personnel. En obéissant à l'ordre du Seigneur, il ne manqua donc à aucune loi naturelle ni civile.

Néanmoins Bernadone, apprenant à son retour ce qui s'était passé, s'emporta violemment et courut à Saint-Damien à la recherche de son fils. François, pour éviter ce premier emportement de colère, se cacha dans la chambre du prêtre. Une pieuse tradition rapporte qu'au moment où Bernardone entrait, le saint s'enfonça miraculeusement dans la

muraille comme dans une niche profonde, en sorte qu'il ne fut point vu de ceux qui le cherchaient. Cette muraille fut conservée, comme une relique, dans le couvent des Frères-Mineurs qu'on bâtit plus tard en cet endroit, et l'enfoncement miraculeux s'y voit encore. On y a peint dans le fond une image touchante de saint François.

Son père parti, le serviteur de Dieu se retira dans une grotte voisine, et passa un mois entier dans cette solitude, priant avec une grande abondance de larmes, soumettant son corps à des jeunes et à des pénitences rigoureuses, tout absorbé dans la méditation de la Passion du Christ. Cette voix du crucifix retentissait continuellement dans son âme ; il ressentait toutes les douleurs de l'agonie divine, et ses larmes coulaient avec tant de violence, que ses yeux rouges comme du sang semblaient près de s'éteindre.

Enfin, il quitta sa retraite, comme un soldat qui, ayant réparé ses forces et fourbi ses armes, rentre dans la lice ; il reparut dans Assise, le visage défait, les joues décolorées et sillonnées par les larmes répandues, les vêtements ternis par un long voyage, mais respirant la joie du pénitent et la tranquille

énergie du vaillant soldat de Jésus-Christ. A son aspect, les murmures, les rires méprisants, les exclamations de pitié, retentirent de tous côtés : " Il est devenu fou, " disait-on ; et, parmi les insulteurs, ses anciens compagnons de fêtes étaient au premier rang. Ils ne se trompaient qu'à demi : oui, le bienheureux François était devenu fou, mais de la sainte et divine folie de la croix, de cette folie qui confond la sagesse humaine, qui, depuis la crèche et le Calvaire, mène royalement le monde, par la souffrance volontaire et le sacrifice, de la terre au ciel, de la mort à l'éternelle vie ! Sourd à toutes les clameurs, souriant à tous les affronts, il répondait au mal par le bien, aux injures par la prière, à la haine par l'amour.

Son père, averti que ce fils, dont les premiers et brillants succès l'avaient enivré de tant d'orgueil et d'espérance, était l'objet de la risée publique, accourt furieux, se jette sur François comme un loup sur un innocent agneau, l'accable de reproches et de coups, lui ordonne de quitter ces extravagances, et de reprendre sa vie et ses accupations accoutumées. Mais, le voyant insensible à ses menaces comme à ses prières, il l'enferme

sous un escalier, dans un recoin obscur de sa maison, et jure qu'il l'y retiendra prisonnier tant qu'il n'aura point promis de changer sa vie. François, soutenu par la voix de Jésus-Christ, qui lui avait révélé sa vocation, souffrait cruellement d'affliger son père et de lui résister ; mais en même temps son âme était remplie d'une joie toute céleste en pensant qu'il expirait les fautes de sa jeunesse, qu'il souffrait persécution pour la justice, et il répétait avec ravissement cette parole de saint Pierre : " Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ! "

On ne sait combien de temps dura l'épreuve de cette dure captivité ; mais on sait comment elle prit fin. Pica, la pieuse mère de François, pleurait comme mère et comme chrétienne sur les mauvais traitements infligés à son fils ; elle cherchait à adoucir ses peines par ses caresses et ses larmes, et ne tarda pas à comprendre que c'était Dieu lui-même qui le guidait dans sa mystérieuse conduite. Aussi, profitant de la première absence de son mari, elle ouvrit à François la porte de sa prison, et, l'ayant tendrement embrassé, elle le laissa libre de suivre la voix où le Seigneur l'appelait.

Le saint jeune homme remercia sa mère, bénit Dieu et retourna sur l'heure à l'église de Saint-Damien, que Jésus-Christ lui avait ordonné de réparer. Le mépris du monde, l'étrangeté même de l'ordre divin, tout lui était indifférent, hormis d'obéir à Celui qu'il aimait. Bernadone, de retour, accabla sa femme de reproches, se répandit en menaces contre son fils ; mais, le voyant inébranlable, il ne chercha plus qu'à rentrer en possession du prix des étoffes et du cheval qu'il avait vendus. Il retrouva l'argent sur la fenêtre de l'église où François l'avait déposé, s'en saisit, et, craignant que son fils n'eût d'autres sommes en réserve, porta plainte contre lui, d'abord devant les magistrats de la ville, puis, sur leur refus, devant l'évêque d'Assise.

L'évêque, nommé Vido Secundi, était un homme pieux et sage, fort attaché à François, dont il pressentait la grande et céleste destinée. Il le fit appeler devant lui, et le saint répondit : " J'irai trouver le seigneur évêque, qui est le père et le maître des âmes." Le prélat le reçut avec une paternelle bonté et lui dit :

" Mon fils, ton père est grandement irrité

contre toi ; si tu veux accomplir toute justice, rends-lui tout ce que tu as à ravi. Aie confiance en Dieu, agis franchement, ne crains pas, il sera ton aide, et, pour le bien de son Eglise, il te donnera tout ce qui est nécessaire. "

A ces mots, François se lève, et tout brûlant de ferveur, comme enivré de l'Esprit-Saint, il s'écrie : " Seigneur, je rendrai à mon père tout ce qui lui appartient, et même ces vêtements qui viennent de lui ! "

Il s'éloigne aussitôt, entre dans la chambre voisine, se dépouille de ses vêtements, et revient, rayonnant, inspiré, sa chair virginale recouverte seulement d'un cilice.

" Ecoutez, s'écria-t-il d'un accent si divin que tous les assistants tressaillirent ; écoutez et comprenez : jusqu'à ce jour j'ai appelé Pierre Bernadone mon père ; désormais je puis dire hautement : Notre Père qui êtes aux cieux, en qui j'ai mis mon trésor et la foi de mon espérance ! "

Saisi d'une émotion profonde, les spectateurs de cette scène ineffable pleuraient de piété et d'admiration. L'évêque d'Assise, les yeux remplis de larmes, s'approcha en silence du serviteur de Dieu, et, l'attirant vers lui, couvrit de son manteau sa sublime nudité.

Comme la mère de François, il comprit qu'il était conduit par Jésus-Christ lui-même dans des voies extraordinaires et divines, et depuis ce jour il demeura son protecteur et son ami.

François se revêtit des habits d'un vieux paysan au service de l'évêque, y traça une croix blanche avec du mortier, et s'éloigna dépouillé de tout, libre de tous les liens de la terre, le plus pauvre et le plus joyeux des hommes : c'était en l'année 1206 ; il avait alors vingt-cinq ans.

CHAPITRE II

François se consacre au service des pauvres lépreux.—Il répare l'église de Saint-Damien, celle de Saint-Pierre-d'Assise, et la chapelle de Sainte-Marie-des-Anges.—Dieu lui révèle en cette chapelle le mystère de sa vocation.—1206 à 1208.

François alla tout d'abord dans la solitude pour goûter plus profondément la joie de son sacrifice, et mieux entendre, dans le silence de toutes choses, la voix de son Jésus bien-aimé. Dans ce premier moment d'ivresse spirituelle, il parcourait les bois et les montagnes, et chantait en langues française les louanges de Dieu avec une céleste allégresse. Des voleurs le rencontrèrent et lui demandèrent étonnés : " Qui es-tu ?—Je suis, leur répondit le Saint dans un transport prophétique, le héraut du grand Roi.—C'est un fou !" se dirent, comme les bonnes gens d'Assise, ces coureurs de montagnes ; l'ayant battu, ils le jetèrent avec ces mots de congé : " Reste là, chétif héraut de Dieu. "

François sortit de la fosse tout rayonnant d'allégresse, et reprit ses cantiques et ses

prières. Il alla demander l'aumône à la porte l'un monastère voisin, y resta quelques jours, employé aux humbles offices de la cuisine; puis il vint à Gubbio, où l'un de ses anciens amis eut pitié de ses misérables vêtements, et lui donna un manteau d'ermite, une tunique courte, une ceinture de cuir, des souliers et un bâton.

Voulant alors santifier son sacrifice et répondre à l'appel de Jésus-Christ, il se voua à deux œuvres de charité, le soin des pauvres, spécialement des lépreux, et la restauration de l'église de Saint-Damien.

La lèpre, cette hideuse maladie qui couvre d'ulcères et de croûtes sanglantes tout le corps de ses victimes, léguée par l'antiquité au moyen âge, et que le temps présent ne connait presque plus, avait aux yeux des chrétiens un double caractère : elle était à la fois horrible et sacrée ; horrible à cause de son effrayante contagion, sacrée à cause du rôle mystérieux qu'elle joue dans la Bible et dans l'Evangile. Qui ne se rappelle la bonté, la tendresse du Sauveur pour les lépreux, son repas à Béthanie, chez Simon le lépreux, avec Marthe, Marie et Lazare ressuscité ? Lui-même n'avait-il pas voulu être présenté aux

générations par Isaïe " comme un lépreux frappé de Dieu et humilié " ?

La conduite de l'Eglise et de la société au moyen âge envers les lépreux reflète ce double aspect sous lequel elles les considéraient : on les isolait du monde, on leur interdisait le commerce des hommes ; mais ils étaient plaints, aimés ; on priait pour eux et sur eux ; l'Eglise avait toute une liturgie admirable, pleine de tendresse et de saintes espérances, pour les consacrer à Dieu. Ils n'étaient point séparés de leurs femmes ; car l'homme ne doit point diviser ce que Dieu a uni. Ils n'étaient point privés des secours de la religion ; Jésus-Christ dans son eucharistie allait les trouver au fond de leurs retraites et de leurs hôpitaux. Les évêques étaient spécialement chargés, par les lois de l'Eglise, de veiller sur eux et de pourvoir à tous leurs besoins.

Leur souffrance et la tristesse de leur isolement étaient donc tempérées par une grande douceur et de grandes espérances ; et le peuple, parlant le vrai langage de la foi, les appelait les malades du bon Dieu. C'est à ces amis douloureux et privilégiés du Sauveur que François se consacra spéciale-

ment dès les premiers jours de son renoncement au monde.

Depuis quelque temps déjà, il avait triomphé de la répugnance naturelle que lui inspiraient les lépreux. Avant même que le crucifix miraculeux eut brisé, en lui parlant, les derniers liens qui l'attachaient à la terre, il avait résolu de se vaincre lui-même sur ce point, et l'occasion s'en était aussitôt présentée. Comme il passait à cheval dans la vaste plaine qui s'étend aux pieds d'Assise, il aperçut un lépreux qui venait à lui. Il éprouva d'abord un tel dégoût, qu'il fut sur le point de rebrousser chemin ; mais bientôt, triomphant de cette tentation d'horreur, il descendit de cheval, s'approcha du pauvre lépreux, lui donna une aumône, et, fermant les yeux, lui baisa la main. Quand un instant après, il rouvrit les yeux, il n'aperçut plus personne ; il était seul au milieu de la plaine immense. Il se souvint alors que Notre-Seigneur Jésus-Christ était apparu plus d'une fois à ses saints sous la figure d'un lépreux, et, tombant à genoux, il lui rendit grâces avec beaucoup de ferveur et de larmes. Cet acte de charité héroïque, qui apportait avec lui sa récompense, en amena un autre ; le

Sauveur apparut à son serviteur non plus sous la forme d'un lépreux, mais sur sa croix, et cette vision, qui précéda de peu de jours celle de l'église de Saint-Damien, lui inspira un immense amour des souffrances et une force surhumaine pour lutter contre les défaillances de la chair.

Aussi, dès qu'il fut libre de toutes ses actions, fit-il ses délices d'habiter les léproserie, de secourir, de servir, de consoler les pauvres lépreux. Il lavait leurs pieds, et, non content de panser leurs plaies, il les baisait avec un grand amour, préludant ainsi, ajoute saint Bonaventure, à sa vocation de médecin des âmes. Dieu répondit à cette charité par le don des miracles. Un pauvre homme du duché de Spolète, dont la bouche et les joues étaient rongées par un affreux cancer, rencontra François en revenant de Rome, où il avait été demander sa guérison sur le tombeau des Apôtres. Mû par je ne sais quelle inspiration divine, il se prosterna à ses pieds et voulut les embrasser ; mais François le releva tendrement, et, le serrant dans ses bras, le baisa au visage. L'horrible mal disparut à l'instant sous les lèvres du Saint ; et le pèlerin s'en fut guéri et bénissant Dieu

" Je ne sais, dit saint Bonaventure en rappelant ce trait, ce qu'on doit le plus admirer, d'un tel baiser ou d'une telle guérison ! "

C'est ainsi que François mettait en pratique ces paroles, que le Seigneur lui avait adressées dans les divines communications de la prière : " Mon fils, si tu veux connaître ma volonté, il faut que tu méprises et que tu haïsses tout ce que tu as aimé et désiré selon la chair. Que ce nouveau sentier ne t'effraie point ; car si les choses qui te plaisent doivent te devenir amères, celles qui te déplaisaient te paraîtront douces et agréables. "

Cependant le serviteur de Dieu n'oubliait pas cette église de Saint-Damien que la voix du crucifix lui avait ordonné de sauver de la ruine. Quittant la léproserie de Gubbio, il revint à Assise, s'occupa de recueillir des aumônes pour la réparation de l'antique sanctuaire, et il ne rougit pas de mendier, pour l'amour de Jésus-Christ, dans sa ville natale qu'il avait éblouie et peut-être scandalisée par la magnificence de ses vêtements et l'éclat de sa vie. Il allait donc par les rues, sans affectation comme sans honte, publiant les grandeurs de Dieu, demandant de l'argent ou des pierres pour l'église, et disant avec

une admirable simplicité : " Qui me donnera une pierre aura une récompense ; qui m'en deux aura deux en aura deux ; qui m'en donnera trois en aura trois. "

Plusieurs le poursuivaient d'injures ou de moqueries ; d'autres passaient leur chemin sans lui répondre ; mais beaucoup, touchés de sa foi et de son courage, l'admiraient dans leurs cœur, et, comprenant qu'un changement si extraordinaire ne pouvait venir que d'un appel divin, lui donnaient de riches offrandes.

Son père, courroucé de le voir vêtu comme un mendiant et devenu l'objet de la risée publique, se détournait de lui ou le maudissait à haute voix. L'âme tendre de François ressentait cette blessure plus vivement que toutes les autres ; ne pouvant supporter d'être ainsi maudit par son père, il fit choix, par une touchante inspiration, d'un pauvre vieillard qui l'accompagnait par la ville, et chaque fois que Bernardone maudissait son fils, le vieux mendiant le bénissait en faisant sur lui le signe de la croix.

L'unique frère de François, nommé Ange, n'avait pas pour lui de meilleurs sentiments, bien que le renoncement du saint l'eût laissé

seul héritier de la fortune paternelle. Voyant un jour François accablé sous le fardeau des pierres qu'il aidait à transporter de ses mains pour la restauration de l'église, il dit par moquerie à l'un de ses amis : " Va le prier de te vendre un peu de sueur.—Je ne veux pas vendre ma sueur aux hommes, répondit simplement François ; je la vendrai plus cher à Dieu." Parole admirable et profonde qui, comprise et méditée, diminuerait beaucoup le nombre des esclaves du monde, et accroîtrait celui des serviteurs de Jésus-Christ ! Car ce divin Sauveur seul a promis qu'il ne laisserait pas sans récompense un verre d'eau donné en son nom ; et seul il est infaillible dans ses promesses.

Le prêtre de Saint-Damien, touché de la fatigue et du dénûment de l'ouvrier de Jésus-Christ, eut la pensée de lui préparer un bon repas pour réparer ses forces quand il revenait le soir accablé des labeurs de la journée. François accepta d'abord cette charité ; mais bientôt il se ravisa, pria son hôte de ne plus s'occuper de sa nourriture, et, prenant un plat, il s'en alla mendier de porte en porte, et s'assit dans la rue pour manger les restes grossiers qu'on lui avait donnés. " Car c'est

ainsi, se disait-il, que je dois vivre pour l'amour de Celui qui est né pauvre, qui a vécu pauvrement, que l'on a attaché sur la croix, et qui a été mis après sa mort dans le sépulcre d'autrui. "

Au moment de goûter pour la première fois de cette nourriture, il sentit la nature se révolter ; mais il triompha de cette répulsion comme des autres, et Dieu assaisonna si merveilleusement ce qu'il mangeait, que François fortifié de corps et d'âme, rendit de ferventes actions de grâces au Père des pauvres, dont la bonté avait changé en douceur l'amertume de ce misérable repas.

Tel fut le genre de vie que François adopta dès lors pour ne plus jamais le quitter, et c'est ainsi qu'il acheva l'année 1206 dans la prière, le travail et l'absolu dénûment. Grâce aux abondantes aumônes qu'il avait recueillies, il termina rapidement la restauration de l'église de Saint-Damien ; on se souvint plus tard que, pendant le cours des travaux, il disait à ceux qui passait en ce lieu : " Aidez-moi à finir cet édifice ; car il y aura quelque jour ici un monastère de pauvres dames d'une sainte vie, dont la réputation fera glorifier le Père céleste dans toute l'Eglise. "

Cette prophétie s'accomplit cinq ans après, quand François lui-même établit en ce lieu l'illustre vierge Claire avec ses premières compagnes ; le souvenir en était resté si présent et l'authenticité si certaine, que sainte Claire en inséra les propres termes dans le testament qu'elle fit en l'année 1253.

L'église de Saint-Damien achevée, François, voulant continuer de joindre un labeur matériel à sa vie de prière et au soin des pauvres lépreux, entreprit de réparer deux autres sanctuaires également proches d'Assise : l'un était une église consacrée à saint Pierre, qu'il affectionnait beaucoup à cause de sa tendre dévotion pour le prince des Apôtres, et qu'il ne tarda pas à restaurer entièrement. L'autre était une pauvre chapelle, bien vieille, dont la fondation remontait à l'an 352, et que la foi populaire avait surnommée Sainte-Marie-des-Anges, à cause des fréquentes apparitions célestes dont elle était le théâtre. Malgré les belles et touchantes traditions qui se rapportaient à cette antique chapelle, le cours des ans et le malheur des temps l'avaient fait abandonner : elle tombait en ruines ; ses murailles nues et délabrées servaient d'abri et de refuge aux pâtres

et aux troupeaux dans la mauvaise saison. Cependant quelques personnes pieuses la visitaient encore avec dévotion. La mère de François y venait souvent prier, et c'était là, dit-on, qu'elle avait obtenu de la sainte Vierge ce fils qu'attendaient de si grandes destinées. La même tradition rapporte qu'au moment de la naissance de François, des chants mystérieux s'élevèrent de ce lieu pour glorifier Dieu, comme à la naissance du Sauveur, et promettre la paix aux hommes de bonne volonté.

Quoi qu'il soit, François, poussé par son amour pour la Mère de Dieu, résolut de tirer de ses ruines ce vénérable sanctuaire et de le rétablir dans son ancienne splendeur. Le renom de sainteté qui s'attachait déjà à sa personne, le succès de ses premières entreprises, et par-dessus tout la protection de la sainte Vierge, qui devait dans la suite accomplir en ce lieu des prodiges de miséricorde, permirent à François de réaliser promptement son projet ; dès le commencement de l'an de grâce 1208, la chapelle de Sainte-Marie-des-Anges, arrachée à l'oubli et au déshonneur, avait retrouvé son culte séculaire et servait de nouveau de tabernacle au

Saint des saints, et de but de pèlerinage à la piété des fidèles.

Elle devint en même temps l'oratoire habituel et comme la demeure de François. Il aimait ce sanctuaire d'un amour de prédilection, ayant sans doute quelque pressentiment divin des grandes choses que le Seigneur devait y opérer par son entremise. Il y passait ses jours et ses nuits en prière, adorant, aimant, pleurant, attendant, comme un enfant docile, que son Père céleste lui fît connaître par quelles œuvres il devait désormais le servir. La réponse de Dieu ne se fit pas longtemps désirer.

C'était dans le courant de cette même année 1208, qui tient une si grande place dans la vie du serviteur de Dieu. Un jour, il assistait dans son cher sanctuaire à une messe qu'il avait prié le prêtre de Saint-Damien de dire en l'honneur des Apôtres. Arrivé à la lecture de l'Evangile, au moment où le prêtre prononçait ces paroles que Notre-Seigneur adresse à ses disciples : " Ne portez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans votre bourse, ni sac, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton, " François reçut d'en haut une vive effusion de lumière ; sa vocation;

jusqu'alors entrevue seulement, lui fut montrée dans une clarté toute céleste, et la pauvreté, la sainte pauvreté apostolique qui parcourt le monde, recevant le pain du corps et donnant le pain de l'éternelle vie, lui apparut comme son unique épouse et la compagne féconde de son apostolat.

" Voilà, voilà ce que je cherche, " s'écria-t-il tout rayonnant de joie et d'amour ; et dans le même moment, avec cette ardeur d'obéissance et cette impétuosité sublime de sacrifice qui d'un bond lui faisaient atteindre les sommets de la perfection chrétienne, il achève son dépouillement, jette avec horreur sa bourse, son bâton, ses chaussures, et les pieds nus, couvert d'une grossière tunique grise qui fut jusqu'à la fin son unique vêtement, les reins entourés d'une corde, absolument pauvre et absolument joyeux, il part pour évangéliser le monde et conquérir les âmes à Jésus-Christ.

De ce jour date véritablement le commencement de la famille franciscaine, la naissance de cet ordre des Frères-Mineurs qui devait en quelques années s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre. C'est le jour de la mission de saint François, le jour de ses noces mysti-

ques avec la sainte pauvreté, noces heureuses et fécondes qui allaient remplir le monde de bénédictions et d'angéliques vertus.

Merveilleuse efficacité de la parole de Dieu et merveilleuse unité de ses voies! Aux premiers temps du christianisme, saint Antoine entend dans une église d'Egypte ces paroles du Sauveur: " Si voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, et le donnez aux pauvres;" et, transformé par la vertu divine, il devient le fondateur et le père de la vie monastique en Orient. Dix siècles plus tard, dans une pauvre chapelle d'Italie, François, fils du marchand Bernardone, entend une autre parole de l'Evangile qui tombe sur le bon terrain de son âme; et la vie religieuse parfaite renaît en Occident, et l'ordre des Frères-Mineurs est fondé.

Désormais la période solitaire de la vie de saint François, celle qui correspond à la vie du Sauveur à Nazareth, est terminée. Sa vie publique et sociale commence, et nous allons voir en lui se réaliser d'une façon merveilleuse ce mot étonnant de l'Evangile: " En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes encore."

CHAPITRE III

Premiers disciples de François.—Constitution de l'ordre des Frères-Mineurs —Le pape Innocent III approuve leur règle.—Vie de François et de ses Frères dans la cabane de Rivo-Torto.—Leur établissement à Sainte-Marie-des-Anges.—1208 à 1212.

Du jour où Dieu eut révélé à François sa vocation, sa vie peut se résumer en ces deux mots: apostolat et prière. Son action fut si universelle, si vivante, il suscita tant d'apôtres, fonda tant de monastères, parcourut tant de pays, fit tant de miracles, convertit tant de pécheurs, qu'il semble qu'il ne restât pas de place dans sa vie pour la prière. Il pria avec tant de continuité, d'ardeur et de larmes ; il eut tant de ravissements, de colloques amoureux avec le Sauveur ; il répandit son âme en tant de cris d'amour et d'hymnes angéliques qui ont traversé les siècles et vibrent encore dans le monde, qu'il semble n'avoir pu faire autre chose que de prier. Cet homme unique et merveilleux sut unir à l'activité de Marthe la contemplation de Marie. La prière était le fond de son existen-

ce et comme la respiration de son âme. Il aimait particulièrement à méditer les souffrances de l'Agneau divin, et le mystère de la Croix faisait de telles impressions sur son cœur, qu'il gémissait et sanglotait tout haut, quand il se trouvait seul. Un jour, dans les premiers temps de son apostolat, un de ses anciens amis, passant près de Sainte-Marie-des Anges, entendit ses cris de détresse et d'amour. Il entra, et, le voyant tout baigné de pleurs, lui demanda le sujet de ses larmes : " Je pleure la passion de mon Seigneur Jésus-Christ, lui répondit le saint, et je ne rougirai pas de la pleurer ouvertement par toute la terre ! "

C'était par ces prières et par ces larmes qu'il préparait et assurait le succès de ses prédications. Il commença par sa ville natale, et comme il avait parcouru les rues d'Assise pour quêter en faveur de ses pauvres églises, il les parcourut de nouveau pour prêcher la pénitence et annoncer à tous le salut et la paix. Il eut le même succès ; il recueillit pour lui quelques affronts et beaucoup d'âmes pour Dieu. Assise joignait bientôt à la gloire d'avoir donné naissance à un grand saint celle de lui donner ses premiers compagnons.

Imitateur parfait de Jésus-Christ, François devait s'attacher d'abord douze disciples, image de ceux du divin Maître. Nous allons esquisser en quelques traits la physionomie céleste de ces premiers-nés de l'immense famille franciscaine.

Le premier, qui tint toujours à cause de cela une place toute spéciale dans le cœur du saint, fut Bernard de Quintavalle, homme très-riche et très-sage, d'une des premières familles de la ville, et jouissant sur ses concitoyens d'une grande autorité.

Touché de la sainteté de François, de son mépris des vanités humaines, il voulut contempler de plus près ses merveilleuses vertus. Il offrit donc au saint l'hospitalité de sa table et de sa demeure, et lui donna un lit dans sa propre chambre. La nuit venue, il feignit un profond sommeil, et observa secrètement son hôte : le croyant endormi, François se lève, va s'agenouiller à terre, et, les yeux au ciel, les bras en croix, le visage ardent et baigné de larmes, il prononce à hante voix ces paroles qu'il redit toute la nuit avec une expression divine : " *Deus meus et omnia*, mon Dieu et mon tout. "

Le spectacle de ce sublime amour toucha

Bernard jusqu'au fond du cœur, et quand le jour parut, il dit à François : " Si un esclave avait reçu de son maître un trésor et qu'il n'en eût pas besoin, que devrait-il faire ?—Il devrait le rendre au maître, répondit le saint.—Or donc, reprit Bernard, je rendrai au Seigneur les biens qu'il m'a confiés. "

Alors François, le visage rayonnant : " Ce que tu projettes est chose sérieuse, mon frère ; il faut consulter Dieu. Allons à l'église, entendons la messe ; le Seigneur nous indiquera ce qu'il faut faire. "

La messe ouïe et l'Esprit-Saint invoqué, le prêtre, à leur demande, ouvrit trois fois le livre des saints Evangiles. La première fois, il lut ces mots : " Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et le donnez aux pauvres ; " " la seconde : " Ne portez rien en voyage ; " et la troisième : " Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. "

" Mes frères, dit François à Bernard de Quintavalle et à Pierre de Catane, qui à l'heure même venait de se joindre à lui, voilà notre vie, voilà notre règle et celle de tous ceux qui voudront s'unir à nous ; allez

donc, et ce que vous venez d'entendre, faites-le."

Ils allèrent, vendirent leurs biens, en donnèrent le prix aux pauvres. et, pauvres eux-mêmes comme François, revinrent le trouver pour ne plus le quitter ni dans le temps ni dans l'éternité : c'était le 16 avril de l'année 1208. François leur donna un habit semblable au sien, la tunique grise, la corde autour des reins, la tête et les pieds nus : ce fut dès lors et c'est encore aujourd'hui, à peu de chose près, le vêtement de tous les Frères-Mineurs. Bernard et Pierre s'établirent avec leur maître et leur père dans une misérable cabane située à quelque distance d'Assise, en un lieu nommé Rivo-Torto, à cause d'un ruisseaux tortueux qui y coulait. Ils furent l'un et l'autre des modèles de vertu, de patience, d'humilité, et participèrent à tous les travaux de François. Nous verrons Bernard reparaître d'une façon solennelle et touchante à la mort du saint, à laquelle il assista. Pierre de Catane mourut avant son père séraphique, et telle était son obéissance, qu'elle le suivit par delà le tombeau. Les miracles qui s'opéraient sur ce tombeau béni troublant les religieux par le concours du peuple qu'ils

attiraient, François vint s'y agenouiller et dit : "Frère Pierre, tu m'obéissais toujours pendant ta vie, et je désire que maintenant tu m'obéisses de même. Ceux qui viennent à ton tombeau nous incommodent fort ; ils sont cause que notre pauvreté est blessée et que le silence n'est point gardé : je te commande donc par la sainte obéissance de cesser de faire des miracles." Et de ce jour les miracles cessèrent sur la tombe du bienheureux Pierre de Catane. Jésus-Christ, qui s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix, voulut montrer par là une fois de plus le prix qu'il attache à l'obéissance religieuse.

Œgide, homme considérable d'Assise comme Bernard et Pierre, fut le troisième disciple le saint François. Sept Jours après leur sortie du monde, il vint, guidé par l'Esprit-Saint, à l'humble cabane de Rivo-Torto ; comme il approchait, François, qui priait en un bois voisin, alla à sa rencontre. Œgide, se jetant aussitôt à ses pieds, lui demanda très-humblement la grâce d'être reçu en sa compagnie. " Mon frère, répondit le saint, tu demandes que Dieu t'agrée pour être son serviteur et son soldat. Ce n'est pas une petite grâce. Si l'empereur, venant à Assise, voulait

y choisir un favori, chacun se dirait : Plaise au ciel que ce soit moi ! C'est ainsi que Dieu a fait choix de toi." Et, le relevant, il l'embrassa et le présenta à Pierre et à Bernard avec ces mots : "Voici un bon frère que Dieu nous a envoyé."

Comme il le conduisait à Assise, pour lui procurer un vêtement semblable au sein, ils rencontrèrent une femme qui leur demanda l'aumône. François, se tournant vers Œgide, lui dit avec un accent angélique : "Mon cher frère, donne à cette pauvre femme, pour l'amour de Dieu, le manteau que tu portes. " Œgide le donna aussitôt ; et il vit que cette aumône montait qusqu'au ciel. Remplis de joie, ils poursuivirent leur route, quêtèrent dans la ville une étoffe fort grossière dont ils firent une tunique, et revinrent à Rivo-Torto retrouver leurs deux frères.

Nul peut-être parmi les disciples de Frençois ne lui ressembla plus que le frère Œgide par son amour de la pauvreté et de la prière, par sa tendresse pour toutes les créatures, et par ses communications intimes avec Dieu. Saiut Bonaventure lui rend ce témoignage qu'il ressemblait à un ange plutôt qu'à un homme : "Moi-même, dit-il, je l'ai vu de mes

propres yeux ravi et en extase." Sa simplicité était céleste. "Mon père, demandait-il un jour à saint Bonaventure, un ignorant peut-il aimer Dieu autant qu'un savant ?—Une vieille femme peut aimer Dieu autant et plus qu'un maître de théologie," répondit le Docteur angélique. Aussitôt Œgide court dans le jardin, et, dans un transport d'amour, il s'écrie à haute voix : "Femme pauvre, chétive et ignorante, aime Dieu et Jésus-Christ, et tu seras plus grande que frère Bonaventure !"

Ses extases étaient fréquentes, et il en rapportaient souvent du ciel de sublimes lumières. Un jour, il fut ravi en Dieu en présence du pape Grégoire IX, et quand il fut revenu à lui, il dit au Souverain Pontife : "Saint-Père, gardez purs les yeux de votre esprit : le droit, pour contempler continuellement les choses du ciel et les infinies perfections de Dieu ; le gauche, pour juger sainement les affaires du monde que vous avez à diriger." Tel fut le troisième disciple de saint François.

Le quatrième fut Sabbatini. Morique, guéri par le saint d'une maladie mortelle, devint le cinquième, et Jean de Capella le sixième. Celui-ci fut le Judas de ce nouveau collége

apostolique, comme si le Seigneur eût voulu que son grand serviteur François lui ressemblât en toutes choses. Chargé, comme l'opôtre infidèle, de distribuer aux frères les aumônes reçues et de pourvoir à leurs besoins, Jean s'attacha peu à peu aux choses temporelles perdit l'esprit de pauvreté. Le saint le réprimanda souvent, lui prédit, s'il persévérait dans ses fautes, une affreuse maladie et une mort misérable. Peu de temps après, le frère Jean, atteint de la lèpre, n'eut pas la vertu de supporter cette épreuve. Il quitta ses compagnons et son père, s'abandonna au désespoir, et imitant Judas jusqu'au bout, le malheureux se pendit.

Saint François, estimant avant toute chose la pauvreté, fondement de tout son édifice spirituel, voulut, dès le principe, habituer ses disciples à la pratique de cette difficile vertu. Il les envoya donc quèter de porte en porte dans cette ville d'Assise, leur ville natale à tous, sachant qu'ils y recueilleraient plus d'humiliations que d'aumônes. Lui-même alla chez l'évêque d'Assise, et lui dit le genre de vie qu'il menait avec ses compagnons. L'évêque fut effrayé de cet absolu renoncement à toute possession, et lui fit quelques

représentations sur l'excès de sa pauvreté. Mais François lui répondit : " Pour moi, Seigneur, je trouve encore plus dur et plus fâcheux de posséder quelque chose ; car on ne saurait conserver son bien sans beaucoup de solicitude et d'embarras. Il donne lieu à des procès qu'il faut soutenir. Quelquefois même on est contraint de s'armer pour le défendre ; et tout cela éteint ordinairement l'amour de Dieu et du prochain." Le bon évêque, touché de ses paroles et convaincu que François était guidé par Dieu, le laissa faire et lui continua sa paternelle protection.

Vers ce temps-là l'empereur d'Allemagne, Othon IV, traversant l'Italie pour aller se faire sacrer et couronner à Rome par le pape Innocent III, passa près de la pauvre cabane de Rivo-Torto. François ne se détourna point de sa prière pour voir passer la pompe et l'orgueil du nouveau César ; mais, plein de l'esprit de Dieu, il lui fit dire par un de ses frères qu'il prît garde à son âme, parce que toute sa gloire ne durerait pas longtemps. L'Empereur accueillit mal le messager, et se moqua du message ; il eut bientôt sujet de s'en repentir. Dès l'année suivante, excommunié par le même pape qui l'avait sacré,

pour avoir violé son serment et attenté aux droits de l'Eglise, il se vit déchu de l'Empire, et, abandonné de tous, il finit misérablement. C'est ainsi que Dieu faisait briller sur cette humble cabane de Rivo-Torto, berceau de l'ordre des Frères-Mineurs, la triple auréole de la sainteté, des miracles et du don de prophétie.

Cet esprit prophétique du bienheureux François se manifesta en ce même temps d'une manière plus saisissante encore : " l'avenir de son Ordre lui fut montré par Dieu et fut révélé par lui aux six pauvres disciples qui alors le composait tout entier. L'histoire des Frères-Mineurs a conservé les circonstances et les paroles sacrées de cette admirable prophétie, qui par son mouvement et son saint enthousiasme rappelle la célèbre prediction du prophète Isaïe sur l'établissement de l'Eglise. " Jérusalem, toi qui dis : Je suis stérile..., lève les yeux, et regarde autour de toi. Toute cette grande assemblée vient de se rendre à toi... Je les vois venir de fort loin ; les uns du septentrion, les autres du couchant, les autres de la terre du midi... ; mille sortiront du moindre d'entre eux, et du plus petit, tout un grand peuple... "

Ainsi chantait Isaïe, et c'est presque dans les mêmes termes que va parler François. Il avait été prié longuement sur une roche solitaire, tandis que ses compagnons prêchaient et demandaient l'aumône dans la vallée de Rieti. Là il eut un ravissement pendant lequel le Sauveur l'assura que tous les péchés de sa vie lui étaient entièrement remis, et lui révéla l'extension prodigieuse que prendrait son Ordre. Au sortir de cette extase, rayonnant de son innocence baptismale restituée, rempli des promesses divines, il dit à ses fils bien-aimés réunis autour de lui :

" Courage, mes chers enfants, réjouissez-vous dans le Seigneur. Que votre petit nombre ne vous attriste point, que ma simplicité et la vôtre ne vous alarment point ; car Dieu m'a révélé que, par sa bénédiction, il répandra dans toutes les parties du monde cette famille dont il est le Père. Ce que j'ai vu, je voudrais le taire ; mais la charité m'oblige à vous en faire part. J'ai vu une grande multitude venant à nous pour prendre le même habit et pour mener la même vie. J'ai vu tous les chemins remplis d'hommes qui marchaient de ce côté, et se hâtaient fort. Les Français viennent, les Espagnols s'empressent

les Anglais et les Allemands accourent, toutes les nations s'ébranlent ; et voilà qu'il est encore dans mes oreilles, le bruit de ceux qui vont et viennent pour exécuter les ordres de la sainte obéissance ! "

Ainsi parlait ce pauvre à six autres pauvres comme lui ; et, quelques années après, l'ordre des Frères-Mineurs était répandu dans toute l'Europe, et François comptait des frères et des fils par milliers. Quand il mourut seize ans plus tard, leur multitude était innombrable.

Dès ce moment, François résolut d'envoyer ses disciples vers les quatre parties du monde, et il ne s'occupa plus dans l'humble cloître de Rivo-Torto qu'à les préparer à cet apostolat. Ses compagnons ont recueilli ses enseignements et ses discours, qui devaient servir de direction à tous ses fils spirituels pendant des siècles. Voici quelques-unes de ces paroles toutes célestes, qui rappellent les leçons divines du Sauveur à ses Apôtres, et dont la profondeur n'a d'égale que la simplicité :

" Considérons, mes chers frères, qu'elle est notre vocation. Ce n'est pas seulement pour notre salut que Dieu nous a appelés par sa miséricorde ; c'est encore pour le salut de

beaucoup d'autres. C'est afin que nous allions exhorter tout le monde, plus par exemple que par parole, à faire pénitence et à garder les divins préceptes. Nous paraissons méprisables et insensés ; mais ne craignez point, prenez courage, et ayez cette confiance que Notre-Seigneur, qui a vaincu le monde, parlera en vous d'une manière efficace. Gardons-nous bien, après avoir tout quitté, de perdre le royaume des cieux pour une bagatelle. Si nous trouvons de l'argent quelque part, n'en faisons pas plus d'estime que de la poussière sur laquelle nous marchons.

" Ne jugeons ni ne méprisons les riches qui vivent dans la mollesse et portent des ornements de vanité. Dieu est leur Seigneur comme le nôtre ; il les peut appeler et justifier. Nous devons les honorer comme nos frères et nos maîtres : nos frères, parce que nous avons tous le même Créateur ; nos maîtres, en ce qu'ils aident les gens de bien par les secours qu'ils leur donnent.

" Allez donc annoncer aux hommes la pénitence pour la rémission des péchés et la paix. Les uns, doux et honnêtes, vous recevront avec joie et vous écouteront volontiers. D'autres, orgueilleux et violents, vous blâme-

ront et s'élèveront contre vous. Supportez tout avec une humble patience ; mais que rien ne vous intimide. Dans peu de temps, beaucoup de sages et de nobles viendront se joindre à vous, pour prêcher aux rois, aux princes et aux peuples.

" Soyez patients dans les tribulations, fervents dans la prière, courageux dans le travail. Ayez de la modestie dans vos paroles, de la gravité dans vos mœurs, de la reconnaissance pour le bien que l'on vous fera. Le royaume de Dieu, qui est éternel, sera votre récompense. Je prie le seul et unique Dieu. qui vit et règne en trois personnes, de nous l'accorder, comme il nous l'accordera sans doute si nous sommes fidèles à nous acquitter de ce que nous lui avons promis volontairement."

Ainsi parlait le bienheureux François à ses premiers frères dans la solitude de Rivo-Torto ; c'était le discours sur la montagne de ce parfait imitateur de Jésus-Christ. En l'entendant, ces hommes simples et vraiment célestes sentaient leur cœur embrasé d'une ardeur nouvelle. Ils lui baisaient les pieds comme au représentant de Dieu, et le priaient de les laisser commencer leur mission. Fran-

çois y consentit, les bénit, et les envoya deux par deux dans trois directions différentes, prenant lui-même la quatrième: mais ce n'était encore qu'un essai d'apostolat, semblable à celui des disciples de Jésus-Christ avant la mort du divin Maître.

Tout court qu'il fût, cet essai fut béni de Dieu, et produisit des fruits abondants de sanctification Les frères apparaissaient dans les villes et dans les campagnes comme des anges de paix et de salut. Partout où ils arrivaient, ils allaient se prosterner dans l'église du lieu et disaient, suivant les enseignements de leur père : " Nous vous adorons, ô très-saint Seigneur Jésus-Christ, ici, et dans vos églises qui sont par toute la terre, et nous vous bénissions d'avoir racheté le monde par votre sainte croix." A tous ceux qu'ils rencontraient ils souhaitaient la paix, ils enseignaient la paix ; ils la donnaient à ceux qui voulaient la recevoir. Ils prêchaient les joies de la pénitence, la douceur de l'amour de Dieu et du prochain, sans recherche, sans discours apprêtés, sans autre préparation que la prière. Ils recevaient les affronts avec la même sérénité, que les aumônes, et priaient pour leurs ennemis comme pour ceux qui

leur faisaient du bien. Ils n'acceptaient jamais d'argent, mais seulement des offrandes en nature, vivaient du pain de la charité, et quand ils ne trouvaient pas de toît où s'abriter, ils passaient la nuit dehors, heureux d'avoir cette ressemblance de plus avec Celui qui n'eut point de lieu où reposer sa tête. Ils n'osaient pas encore se donner le nom de religieux ; quand on leur demandait de quel pays et de quelle profession ils étaient, ils répondaient humblement : " Nous sommes des pénitents venus d'Assise. " C'est ainsi que ces hommes angéliques allaient répandant partout l'esprit de saint François, ou plutôt l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

François, guidé par le Seigneur, revint bientôt à Rivo-Torto, où il reçut de nouveaux disciples, dont le nom seul a été conservé ; mais Sylvestre, le onzième, mérite d'ètre signalé, parce qu'il fut le premier prêtre qui prit l'habit de Saint-François, et qu'il y fut amené par une conduite particulière de Dieu.

Il avait vendu des pierres au saint homme pour la réparation de l'église de Saint-Damien ; quoiqu'il en eût reçu le prix, il revint le trouver quelque temps après, et prétendit

avoir été lésé dans le marché. François, sans contester, prit dans un sac l'argent de ses aumônes, et lui en donnant à pleines mains, il lui dit : " Reçois cela pour le paiement que tu réclames, et que je ne dois pas. " Le prêtre avide s'en fut joyeux et humilié en même temps. Mais bientôt l'injustice de son action lui revint à l'esprit, troubla sa conscience ; il promit à Dieu de rendre aux pauvres l'argent injustement acquis. Pour achever sa conversion, Jésus-Christ lui montra dans un songe mystérieux la sainteté et la vocation sublime de François. Sylvestre, touché de la grâce, résolut d'abandonner le monde, de renoncer à tous ces biens périssables qui l'avaient entraîné dans le péché, et, vers la fin de l'an 1209, il alla se jeter aux pieds de François, et le supplia de l'accepter dans sa compagnie. Le saint l'accueillit avec amour ; et, depuis ce moment, Sylvestre passa sa vie dans la pauvreté, l'allégresse intérieure, et dans l'exercice habituel de la contemplation.

Cependant tous les disciples du saint, conduits par l'esprit de Dieu, se trouvèrent réunis de nouveau autour de leur séraphique père. Comme les soixante-douze disciples du

Sauveur, qui revinrent à lui tout joyeux, en lui disant : " Les démons mêmes nous obéissaient en votre nom !" ils racontaient à François leurs joies spirituelles, joies de l'apostolat, joies des conversions et des miracles, joies des affronts et des souffrances. Le serviteur de Dieu, considérant leur nombre et l'excellence de leur vertu, jugea le moment venu de leur donner une règle de vie, et de les constituer en famille religieuse.

" Mes chers frères, leur dit-il, je vois que le Seigneur veut étendre notre compagnie ; ainsi il faut nous prescrire une forme de vie, et en aller rendre compte au très-saint Pontife romain ; car je suis persuadé qu'en matière de foi et d'ordres religieux, on ne peut rien faire qui soit pur et stable sans son consentement et son approbation. Allons donc trouver notre mère la sainte Eglise romaine ; faisons savoir à notre saint Père le Pape ce que Dieu a daigné commencer par notre ministère, afin que nous poursuivions selon sa volonté et sous ses ordres."

Tous les frères donnèrent un entier assentiment à cette proposition, et François, s'étant mis en prière, écrivit une Règle de vie, renfermée en vingt-trois chapitres, aussi simple

que profonde, qu'il abrégea plus tard sans rien y changer, et qui demeura la charte éternelle de tous les Religieux franciscains. Les clercs ou ecclésiastiques et les laïques étaient admis à entrer dans le nouvel Institut sous l'humble nom de Frères-Mineurs (du latin *minores*, tout petits). Ils devaient prononcer les vœux ordinaires d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, renoncer formellement à toute propriété, personnelle ou collective, et s'engager à vivre d'aumônes, sans jamais recevoir d'argent. Après avoir posé ces grands principe, la Règle contenait des prescriptions relatives à l'office divin, à l'oraison, aux jeûnes, à la nudité des pieds, à la prédication et à l'ordre des missions. Tel est le résumé très-rapide de la règle de Saint-François.

Les frères l'agréèrent comme dictée par Dieu lui-même, et tous prirent immédiatement le chemin de Rome pour la soumettre au Pape. A cette époque, en 1210, nulle loi ecclésiastique n'obligeait encore les ordres religieux à demander cette approbation, qui qui ne leur fut imposée que cinq ans plus tard, au quatrième concile de Latran. Mais François avait trop d'humilité et trop de foi dans les lumières infaillibles du Saint-Siége

pour ne pas rechercher cette sanction, qui est celle de Jésus-Christ lui-même.

Les humbles pèlerins voyageaient pieds nus, sans bourse, sans bâton, se nourrissant du pain de la charité, priant ou parlant des choses divines tout le long du chemin. On eût dit, à les voir passer pauvres et joyeux dans les belles vallées et les montagnes d'Italie, la troupe bienheureuse des apôtres suivant le Sauveur dans les chemins de la Galilée. En traversant les rues de Rieti, François avisa un brillant chevalier qu'il ne connaissait pas, mais dont la céleste vocation lui fut divinement révélée. "Mon frère Ange, lui dit-il, depuis assez longtemps tu portes le baudrier, l'épée et les éperons. Il faut maintanant que tu aies pour baudrier une grosse corde, pour épée la croix de Jésus-Christ, pour éperons la poussière et la boue. Suis-moi, je te ferai soldat de Jésus-Christ." Aussitôt Ange Tancrède, le vaillant officier, quitte ses armes et ses vêtements, prend l'humble habit de Saint-François, et se joignant à la troupe bénie de ses frères, marche vers Rome avec eux; Il compléta le nouveau collége apostolique de celui qui devait ressembler si parfaitement au divin Maître.

François retrouva à Rome l'évêque d'Assise, qui lui procura la connaissance et la protection du cardinal Jean de Saint-Paul, évêque de Sabine, et celle du cardinal Ugolini, neveu du Pape, et, plus tard, Pape lui-même sous le nom de Grégoire IX. En même temps Jésus-Christ préparait les voies d'une façon plus sûre encore à son serviteur, en envoyant au Souverain Pontife un avertissement prophétique. Innocent III, peu de jours avant l'arrivée à Rome de François, avait vu en songe la basilique de Saint-Jean-de-Latran, tête et mère de toutes les églises du monde, chanceler sur ses bases et menacer ruine; tout ému de ce spectacle, il cherchait en vain à en conjurer la chute, quand tout à coup un homme pauvre et chétif, s'appuyant aux murs de l'église, la soutint de ses épaules et l'empêcha de tomber. Or cet homme avait la figure et la ressemblance de François, et quand il vint baiser les pieds du Saint-Père et lui demander l'approbation de sa Règle, le Pape le reconnut et l'accueillit comme un envoyé de Dieu.

Cependant quelques cardinaux, jugeant humainement d'une œuvre toute divine, trouvèrent le genre de vie du nouvel institut im-

prudent, excessif et dangereux, et firent au Pape des représentations dans ce sens. Mais le cardinal-évêque de Sabine leur dit avec une vivacité toute céleste, en présence du Souverain Pontife : " Si nous refusons la demande de ce pauvre, sous prétexte que sa Règle est nouvelle et trop difficile, prenons garde que nous ne rejetions l'Evangile même, puisque cette Règle qu'il veut faire approuver est conforme à ce que l'Evangile enseigne. Or, dire que la perfection évangilique, ou le vœu de la pratiquer, contient quelque chose de déraisonnable et d'impossible, c'est blasphémer contre Jésus-Christ, auteur de l'Evangile. "

Frappé de cette observation, le Pape dit à François ; " Mon fils, prie Jésus-Christ qu'il nous fasse connaître sa volonté, afin que nous puissions favoriser tes désirs. " Le serviteur de Dieu, toujours humble, obéissant et simple comme un enfant, se mit aussitôt en prière ; puis il parla au Pape de la sainte vertu de pauvreté, de la prédilection du Seigneur pour ceux qui la pratiquent fidèlement, avec un accent si inspiré, avec des paroles si brûlantes d'un céleste amour, qu'Innocent reconnut en lui la vertu divine, et

s'écria : " Ah ! véritablement, voilà l'homme qui soutiendra l'Eglise de Jésus-Christ par ses œuvres et par sa doctrine !

Sans plus délibérer, il approuva la Règle de Saint-François, lui promit sa protection pour lui et pour son Ordre naissant. Il voulut que les frères laïques qui se trouvaient alors parmi eux fussent tonsurés : il leur conféra les ordres mineurs. François, ordonné diacre, fut établi par lui supérieur général de tous les religieux de l'Ordre, présents et à venir. En présence du Pape, les douze dìsciples du Saint firent vœu d'obéir à François; lui-même promit d'obéir au Souverain Pontife, Puis Innocent, les ayant embrassés et bénis avec une tendresse paternelle, congédia les bienheureux pauvres de Jésus-Christ.

Ils partirent, pleins de joie et de reconnaissance, allèrent prier au tombeau des Apôtres. et quittèrent Rome, emportant, avec des espérances et des consolations divines, un grand amour du Saint-Siége, un dévouement au Souverain Pontife que les siècles n'ont point diminué, et qui est resté jusqu'à nos jours un des caractères et une des gloires de l'ordre des Frêres-Mineurs.

De retour à la cabane de Rivo-Torto, les pauvres de Dieu s'y livrèrent avec plus de ferveur que jamais à la contemplation, à l'exercice des plus célestes vertus et de toutes les œuvres de charité : au milieu de privations telles que souvent ils manquaient de pain, ils surabondaient de joie et trouvaient plus de douceur dans les larmes de leur pénitence que les mondains n'en trouvent dans leurs faux plaisirs. N'ayant pas encore de livres pour dire l'office divin, ils se rassemblaient autour d'une croix de bois, que le Saint avait plantée au milieu de leur cabane, et qui leur tenait lieu de bréviaire ; telle était l'exiguïté de leur demeure, qu'ils ne pouvaient pas s'y étendre pendant la nuit, et qu'ils avaient à peine la place de s'y asseoir.

Le bruit de leur sainteté, se répandant aux environs, amena bientôt aux pieds de François de nouveaux disciples, qui lui demandaient comme une grâce de les recevoir au nombre de ses religieux. Le Saint comprit qu'à une famille qui s'accroissait chaque jour il fallait une plus vaste demeure, une église pour les offices et un cimetière pour les morts. Il alla donc trouver l'évêque d'Assise, et le

pria d'affecter une chapelle au service de son Ordre naissant, avec la jouissauce d'une pauvre maison et d'un morceau de terre sur quelqu'un de ses domaines. Le bon évêque n'ayant pu, à son grand regret, répondre à la demande du Saint, François adressa la même prière aux religieux Bénédictins du mont Subazio, qui lui concédèrent avee une joie toute chrétienne l'église de Sainte-Marie-des-Anges, ainsi que la maison attenante et quelques parcelles de terrain, d'où est venu à ce lieu le nom de Portiuncule (*Porzioncula*). Le serviteur de Dieu, rendant grâces au Seigneur et à ses frères les Bénédictins, se transporta sur-le-champ avec ses compagnons dans sa nouvelle demeure, qui fut toujours considérées depuis comme le berceau et le premier monastère de l'ordre des Frères-Mineurs. Chaque année, en signe de reconnaissance, il envoyait aux bons religieux du mont Subazio un petit panier de poissons pris dans la rivière voisine, se proclamant par là leur débiteur et leur tributaire. Ainsi, l'ordre vieillissant de Saint-Benoit accueillit l'ordre naissant de Saint-François, lui donna son premier lieu de prière, son premier établissement en ce monde ; et les deux patriarches, se donnant

la main à travers les siècles, montrèrent une fois de plus que les vrais serviteurs du Christ n'ont qu'un esprit et qu'un cœur, malgré la diversité de leurs œuvres.

CHAPITRE IV

Accroisement de l'ordre des Frères-Mineurs.—Frères Junipère, Ruffin, Masseo et Léon.—Instructions de François à ses disciples.—Voyage à Florence.—Sainte Claire d'Assise.—Etablissement de l'ordre des *Pauvres-Dames* ou Sœurs de Sainte-Claire.—1212.

Tout est providentiel dans la vie des grands serviteurs de Dieu ; on ne sait ce qu'on doit admirer le plus de la merveilleuse conduite du Seigneur à leur égard ou de la manière dont ils y correspondent. C'est dans l'église de Sainte-Marie-des-Anges, alors abandonnée, en ruines, que la mère de François avait demandé et obtenu de Dieu la naissance de son fils. Dans cette même église, réparée de ses mains, Jésus-Christ, par une parole de l'Evangile, lui avait révélé sa divine vocation. C'est là qu'il allait asseoir définitivement sa famille religieuse, et qu'elle devait s'accroître avec une admirable fécondité sous les regards de la Vierge Marie, sous la bénédiction de son divin Fils. François devait sortir de ce lieu pour aller recevoir les stigmates ; il y devait revenir pour rendre le

dernier soupir. C'est de ce sanctuaire que des légions d'apôtres et des torrents de bénédictions devaient s'échapper pour se répandre dans le monde entier ; c'est au pied de son autel que des millions de pèlerins devaient venir pendant des siècles prier, pleurer, se repentir, et trouver, avec le pardon, la joie du divin amour. Toutes ces merveilles furent révélées à François par le Seigneur, dans une vision, dès la première nuit qu'il passa à Sainte-Marie-des-Anges, et dans le transport de sa joie il s'écria : " Véritablement c'est ici un lieu saint, qui devrait être habité par des anges plutôt que par des hommes. Tant que je le pourrai, je n'en sortirai pas : il sera, pour moi et pour les miens, un monument éternel de la bonté de Dieu. "

Dès que le saint fut établi à Sainte-Marie-des-Anges, le nombre de ses frères s'accrut rapidement. Il faissait à tous les postulants un aimable accueil ; mais il recevait les uns et refusait les autres, avec ce discernement des âmes qui était un de ses dons. Parmi les disciples qui accoururent les premiers sous la houlette de ce doux pasteur, quelques-uns ont obtenu une place spéciale dans son cœur et laissé un souvenir plus vivant dans la

mémoire des peuples. Tel fut le très-Simple et très-humble frère Junipère, qui poussa jusqu'à la passion l'amour des souffrances et des injures, jusqu'à un pieux excès le mépris de lui-même, et de qui Francois, faisant allusion à son nom (*juniper*, genévrier), disait: " Plût à Dieu que nous eussions un bois de pareils genévriers."

Tels furent encore les frères Ruffin, Masseo et Léon; Ruffin à qui François rendait ce beau témoignage: "J'ai appris par révélation que c'est une des âmes les plus fidèles et les plus pures qu'il y ait au monde, et même je lui donnerais sans crainte dans un corps mortel la qualité de saint, puisqu'il est déjà canonisé au ciel;" Masseo, qui joignait à la plus haute piété le don de prêcher avec une éloquence pénétrante des choses divines, et qui, sur l'ordre de François, remplissait les offices les plus bas de la maison avec une si simple et si joyeuse obéissance, qu'il faisait l'admiration de tous les frères et celle du Saint lui-même; Léon enfin, le candide, l'angélique frère Léon, confesseur du Saint, son secrétaire intime, son plus cher ami, son inséparable compagnon, qu'il appelait avec amour la petite brebis de Dieu, *peccorella di*

Dio, auquel il ouvrait tous les trésors de son âme, tous les mystères de sa vie surnaturelle, et qui, étroitement uni à lui pendant sa vie, mérita de reposer près de lui après sa mort, devant l'autel renfermant les reliques de saint François canonisé.

Après la figure de notre Saint, il n'y a pas dans son histoire de figure plus charmante et plus séraphique que celle de ce bienheureux frère Léon : la foi et la dévotion des peuples en ont gardé la mémoire : elles nous ont transmis, dans le livre ravissant des *Fioretti*, le souvenir de quelques-unes des conversations de ces chers amis du Seigneur. J'en rapporterai deux qui les peignent tout entiers, et qui semblent descendues directement du ciel.

Un jour, saint François, allant de Pérouse à Sainte-Marie-des-Anges, cheminait avec frère Léon par un froid très-rigoureux. Après un long temps de silence et de méditation, il lui dit : " Fasse Dieu que les Frères-Mineurs donnent à toute la terre un grand exemple de sainteté ! Néanmoins, chère brebis de Dieu, sache que ce n'est pas là la joie parfaite. "

Un peu plus loin, il dit : " O Léon, quand les frères rendraient la vue aux aveugles,

chasseraient les démons, feraient parler les muets et ressusciteraient les morts de quatre jours, ce n'est point là la joie parfaite."

Un peu plus loin: "O frère Léon, si les Frères-Mineurs savaient toutes les langues et toutes les sciences, s'ils avaient le don de prophétie et celui de discernement des cœurs, ce n'est point là la joie parfaite."

Et un peu plus loin encore: "O Léon, petite brebis de Dieu, qnand les Frères-Mineurs convertiraient par leurs prédications tous les peuples infidèles à la foi chrétienne, ce n'est point là la joie parfaite."

Il continua à parler ainsi l'espace de plusieurs milles. Enfin Léon, etonné, lui demanda: "O Père, je vous prie, au nom de Dieu, dites-moi donc où est la joie parfaite."

Le Saint répondit: "Quand nous arriverons à Sainte-Marie-des-Anges, mouillés transis de froid, et mourant de faim, et que nous frapperons à la porte, si le frère portier nous dit: "Vous êtes deux fainéants, deux vagabonds qui courez le monde et enlevez les aumônes aux véritables pauvres," et qu'il nous laisse à la porte pendant la nuit, à la neige et au froid; si nons souffrons ce traitement avec patience, sans trouble et sans murmure,

bénissant Dieu, qui nous traite selon nos mérites, frère Léon, crois que c'est là une joie parfaite! Et si, contraints par la nuit, le froid et la faim, de faire instance pour entrer dans le couvent, nous sommes repoussés avec des injures et des coups, jetés dans la neige, couverts de plaies, et que nous supportions toutes ces choses en paix, dans la pensée que nous devons participer aux souffrances de notre béni Seigneur Jésus-Christ; ô Léon, chère brebis de Dieu, crois bien que c'est là la joie parfaite, Car entre tous les dons du Saint-Esprit, que Jésus-Christ a accordés et accordera à ses serviteurs, le plus considérable est de se vaincre soi-même et de souffrir pour l'amour de Dieu!"

Un autre jour, dans les premiers temps de l'Ordre, François voyageait encore avec frère Léon; n'ayant point de bréviaire pour réciter l'office, quand vint l'heure des matines, il dit à son compagnon: "Frère Léon, nous n'avons pas de livres; il nous faut pourtant chanter les louanges de Dieu: voici ce que nous ferons. Je dirai: "O frère François! tu a commis tant de péchés dans le monde, que tu mérites d'être précipité dans l'enfer." Et

toi, frère Léon, tu répondras : " Il est vrai que tu mérites d'être au fond de l'enfer."

Frère Léon dit avec la simplicité d'une colombe : " Volontiers, mon père " Mais au lieu de répondre comme François le voulait, il dit au contraire : " Dieu fera par vous tant de bien que vous irez en paradis. "

Le Saint le reprit : " Il ne faut pas dire ainsi, frère Léon ; mais quand je dirai : " O frère François, tu as fait tant de choses iniques contre Dieu que tu es digne de toutes ses malédictions, " tu répondras : " Il est vrai que tu mérites d'être au nombre des maudits. " Mais Léon dit : " O frère François, Dieu vous fera grâce, et vous serez béni entre les bénis."

Alors le Saint, avec une douce colère : " Pourquoi as-tu la hardiesse de transgresser le précepte de l'obéissance, et de répondre tant de fois autrement que je ne l'ai ordonné?

—Mon très-cher Père, répondit Léon, Dieu le sait, j'ai voulu répéter les paroles que vous m'avez prescrites.

—Cette fois au moins, reprit François, réponds comme je t'enseignerai. Je dirai : " O frère François ! petit homme misérable, penses-tu bien que Dieu te fasse miséricorde ? " Et tu répondras ces mêmes paroles. "

Alors le Saint redit ces mots avec une grande effusion de larmes, et frère Léon répondit : Vous recevrez de Dieu une grande miséricorde ; vous serez exalté et glorifié éternellement, car celui qui s'humilie sera élevé. Je ne puis pas dire autrement, c'est Dieu qui parle par ma bouche. "

C'est par de tels discours et de tels exemples que saint François enseignait à ses heureux disciples le pardon des injures, la joie des souffrances et l'amour de l'humilité.

Mais l'amour de la sainte pauvreté était ce qu'il s'appliqua le plus à développer dans leur cœur ; c'était comme la vertu mère autour de laquelle il voulait grouper toutes les autres, et il leur en démontrait l'excellence par des paroles admirâbles,

" Mes très-chers frères, mes bien-aimés enfants, leur disait-il, n'ayez point de honte d'aller demander l'aumône, puisque Notre-Seigneur s'est rendu pauvre en ce monde pour l'amour de nous, et qu'à son exemple nous avons choisi l'état de la plus parfaite pauvreté, Allez, avec la bénédiction de Dieu, demander l'aumône, pleins de confiance et de joie, plus que celui qui irait offrir cent pour un. Car c'est l'amour de Dieu que vous offrez

en la demandant, puisque vous dites : “ Faites-nous l’aumône pour l’amour de Dieu, ” et qu’auprès de ce divin amour, le ciel et la terre ne sont rien. ”

Il leur disait encore avec une simplicité toute céleste : “ Le pain que la sainte pauvreté fait ramasser de porte en porte est le pain des anges, parce que ce sont tous les bons anges qui inspirent aux fidèles de le donner pour l’amour de Dieu. C’est ainsi que cette parole du prophète : *L’homme à mangé le pain des anges*, s’accomplit dans les saints pauvres. Dieu a donné les Frères-Mineurs au monde dans ces derniers temps, afin que les élus puissent pratiquer ce qui les fera glorifier par le souverain Juge, lorsqu’il leur adresssera ces paroles si douces : “ Ce que vous avez fait à l’un des plus petits de mes frères, vous me l’avez fait à moi-même ! ”

Le Saint exposait ainsi en quelques mots, dans ces paroles naïves et profondes, tout le secret de cette absolue pauvreté dont il avait fait le fondement de son Ordre. Sanctifier les uns par l’abandon complet des biens de ce monde, les autres par l’exercice de la charité, et, par cet échange d’aumônes et de bénédictions, réunir tous les hommes, frères en Adam

et en Jésus-Christ, dans l'amour pratique du prochain et dans l'amour de Dieu : c'est là toute l'œuvre de saint François.

Il donnait l'exemple à ses frères en ce point comme en tous les autres, et quêtait autant que ses autres devoirs le lui permettaient. Il voulait que tous remplissent cet humble et répugnant office avec la joie spirituelle des enfants de Dieu ; voyant un jour un bon frère qui revenait de la quête, joyeux et chantant à haute voix les louanges du Seigneur, malgré la sueur, la poussière et le poids de sa besace, il courut à lui, prit cette lourde besace, et baisa les épaules qui l'avaient portée, en s'écriant ; " C'est ainsi que mes frères doivent aller à la quête et en revenir, toujours joyeux, glorifiant Dieu de tous les biens qu'il nous fait. "

Dans les voyages qu'il fit à cette époque pour la conversion des pécheurs et le développement de son Ordre, François alla jusqu'à Cortone, où il reçut, entre autres novices, le fameux frère Elie, qui devait quitter l'ordre des Mineurs après l'avoir gouverné, et dont nous parlerons plus d'une fois dans cette histoire ; puis jusqu'à Florence, où Dieu suscita de nombreuses et touchantes voca-

tions. Parmi ces vocations, celle Jean Parent est la plus remarquable.

C'était un grand jurisconsulte, premier magistrat de Cività-Castellana : sa réputation s'étendait jusqu'à Rome. Un soir qu'il se promenait aux environs de la ville, il vit un paysan qui s'efforçait de faire entrer un troupeau de porcs dans leur étable, et qui, s'emportant contre eux, les poussait du bâton et du pied en criant : " Pourceaux, entrez dans l'étable comme les juges entrent en enfer ! " Cette grossière apostrophe, inspirée sans doute au porcher par quelque démêlé récent avec la justice, fut le moyen singulier dont Dieu se servit pour ramener à lui le savant magistrat. Il revint tout pensif, méditant profondément sur la responsabilité terrible des charges publiques et les dangers du monde. Le Seigneur, qui le voulait tout entier, lui fit, en ce même temps, rencontrer saint François, qu'il admira qu'il aima et qu'il résolut bientôt d'imiter. Son fils unique reçut la même vocation ; et tous deux, ayant distribué aux pauvres tous leurs biens, entrèrent avec joie dans l'ordre des Frères-Mineurs. Jean Parent, tout amoureux qu'il était de l'obscurité, y brilla par ses vertus et par

ses lumières ; il en fut élu général en l'année 1230, et le gouverna avec une grande sagesse.

Pendant ce même séjour à Florence, François reçut la visite de trois habitants de la ville, qui lui amenaient leurs fils pour qu'il les bénit ; il alla sans rien dire cueillir cinq fleurs au jardin, en donna une à chacun des deux premiers enfants, et déposa les trois autres entre les mains du dernier, lui disant avec tendresse : " Tu seras mon cher enfant. " Cette prédiction s'accomplit : l'enfant, devenu jeune homme, prit l'habit des Frères-Mineurs, et justifia par sa vie tout angélique le nom de frère Ange qui lui fut donné à son entrée dans l'Ordre. Tout ceci se passait en 1211, dans la première année de l'établissement définitif des Frères-Mineurs.

François, après de nombreuses courses apostoliques, revint à Sainte-Marie-des-Anges quelque temps avant le carême de l'an 1212, y trouva son Ordre prospère et considérablement accru, respirant l'ardeur de la foi, la joie de l'obéissance, du sacrifice et de la sainte pauvreté. Tout en s'appliquant à entretenir et à développer cet esprit parmi ses enfants et ses frères, il fut appelé de Dieu à s'occuper de la fondation d'un autre établissement reli-

gieux semblable au premier, qui devait être pour les femmes ce qu'était pour les hommes l'ordre des Frères-Mineurs. Ouvrier de Dieu, il travaillait avec une activité divine.

L'illustre vierge que l'Eglise vénère sous le nom de sainte Claire devait être, sous la direction spirituelle de François, la fondatrice et la mère de cette nouvelle famille religieuse. Elle était née, à Assise, d'une famille riche et noble. Elevée pieusement par sa mère, elle avait grandi dans l'amour de Dieu et des pauvres. Toute jeune encore, elle avait compris les charmes du sacrifice. les douceurs de la pénitence et la vanité des choses qui passent. Portant un cilice sous ses riches vêtements, elle passait sa vie dans la prière et dans la mortification : elle désirait vouer à Dieu sa virginité, et parmi -toutes les jeunes filles d'Assises qui, à l'exemple de saint François, aspiraient à un amour supérieur aux amours de la terre, elle apparaissait, dit saint Bonaventure, comme la plus belle plante du jardin de l'Epoux céleste, comme l'étoile la plus brillante et la plus pure.

Dès qu'elle eut entendu parler de la sainteté et des œuvres de François, elle désira ardemment le voir et s'entretenir avec lui.

Sous la conduite d'une pieuse parente, elle vint plusieurs fois le trouver à Sainte-Marie-des-Anges, lui exposa son désir de se donner tout à Dieu, de vivre dans la pénitence et dans la contemplation, et lui confia la direction de son âme comme à un ange visible descendu sur la terre. Le Saint, dirigé par l'esprit de Dieu, changea ses désirs en résolutions, lui inspira un dégoût invincible du monde, un amour ardent pour la sainte pauvreté, et, vers la fin du carême de l'an 1212, il lui déclara que l'heure était venue de dire adieu à la terre et de donner sa vie à l'éternel Epoux des âmes.

Suivant ses instructions, le dimanche 18 mars, jour des Rameaux, Claire, richement vêtue selon son rang, alla le matin à l'église cathédrale d'Assise avec les autres nobles dames de la ville : comme elle demeurait à sa place par modestie pendant que celles-ci s'empressaient pour recevoir les rameaux, l'Evêque, ami et peut-être confident de François, descendit de l'autel et vint lui apporter une palme, symbole de la victoire qu'elle allait remporter sur le monde. C'était la dernière fois qu'elle paraissait dans l'assemblée des fidèles.

La nuit suivante, elle quitta secrètement ι maison paternelle, accompagnée d'une de əs femmes, et se rendit à l'église de Sainte-Iarie-des-Anges, où saint François et ses frè-es chantaient alors Matines. Ils la reçurent ; cierge à la main, la conduisirent proces-ionnellement devant l'autel de la Vierge ; le aint lui coupa les chevenx, lui donna pour êtement une robe grossière semblable à la ienne, une corde pour ceinture ; et, sous les egards de Dieu, de la Vierge Marie et des nges, Claire voua sa virginité au Seigneur ésus-Christ, son seul époux et son unique mour. Tel fut le commencement de l'ordre les Filles de Sainte-Claire ou Pauvres-Dames, ıui devait, comme celui des Frères-Mineurs, 'étendre rapidement dans le monde entier ;)ieu voulut que ces deux Ordres, sortis l'un t l'autre de l'âme de François, prissent nais-sance dans cette église de Sainte-Marie-des-Anges, berceau et tombe du patriarche d'As-sise.

Claire, consacrée au Seigneur, fut conduite dans un monastère voisin des sœurs Bénédictines, en attendant que la Providence pourvût à sa demeure, et cette fois encore ce fut saint Benoît qui donna au deuxième ordre de

Saint-François son appui fraternel et son premier asile.

Les épreuves ne manquèrent pas à la fille spirituelle de François. Elle ent besoin d'un grand courage et d'un secours surnaturel du Seigneur pour résister aux prières, aux menaces de ses parents. Mais l'épreuve fut plus terrible encore quand, peu de jours après, Agnès, sa sœur bien-aimée, attirée à la vie parfaite par ses prières, la vint rejoindre en son monastère, et lui déclara qu'elle voulait partager sa vie de pénitence. Leur famille, désolée jusqu'à la fureur, résolut de s'opposer par la force à l'exécution de ce projet ; un chevalier, oncle des deux saintes sœurs, osa pénétrer dans leur asile, et ne pouvant décider Agnès à le suivre, la saisit par les cheveux et la traîna violemment hors du monastère. Il fallut pour lui faire lâcher prise que Dieu lui-même intervînt en paralysant son bras, et Claire, accourant sur le champ de bataille de la virginité où sa sœur gisait demi-morte, la releva et la ramena dans la maison du céleste Epoux, sans que sa famille tentât désormais de s'y opposer. Cette opposition furieuse se changea même bientôt en une amoureuse soumission à la volonté de

Dieu ; Béatrix, seconde sœur de sainte Claire, ne tarda pas à rejoindre les autres, et trois ans après leur mère, restée veuve, alla à son tour, à l'ombre du cloître et sous la direction de sa fille devenue sa mère spirituelle, demander à la pénitence et à l'amour de Jésus des consolations célestes et des joies immortelles.

Saint François ne tarda pas à établir Claire et ses sœurs dans la maison attenante à cette église de Saint-Damien, où lui avait parlé le crucifix : ainsi se vérfiia la prophétie qu'il avait faite en la réparant, lorsqu'il avait annoncé qu'en ce lieu fleurirait un couvent de Pauvres-Dames dont la sainteté glorifierait Dieu. Ces faits se passaient en l'an 1212.

A peine furent-ils connus que les vocations éclatèrent de toutes parts ; dans ces temps capables de grands crimes, mais aussi de grandes vertus, le sacrifice et l'immolation de soi-même offraient aux âmes généreuses et trempées dans la foi un attrait plus puissant que celui des vains plaisirs du monde. En peu de temps Claire se vit entourée d'une foule de jeunes filles, de pieuses veuves, qui abandonnaient famille, richesse et douceur de la vie, pour venir prier, pleurer, s'anéantir

avec elle dans l'ombre et les austérités du cloître. Ce serait sortir de notre sujet que de raconter ici les merveilles de pénitence et de sainteté, de joie et d'amour crucifié qui embaumèrent, comme des fleurs du ciel, les premières années de cet ordre naissant des *Pauvres-Dames*. La tendresse de ces saintes filles les unes pour les autres, leur respect filial pour sainte Claire, leurs élans séraphiques d'amour de Dieu, leur céleste allégresse, toute cette première floraison a des parfums et des aspects de paradis. Sainte Claire, courant à grands pas dans la voie de son bienheureux Père saint François, poussa l'amour de la pauvreté jusqu'à un tel point, qu'elle demanda et obtint, non sans peine, du pape Innocent IV, le privivilége de renoncement perpétuel à toutes possessions, pour elle et pour son Ordre. Les sœurs de Sainte-Claire, étant cloîtrées, ne pouvaient aller mendier comme les Frères-Mineurs; elles durent désormais attendre chaque jour dans leur monastère, de la seule Providence de Dieu et de la charité des chrétiens, le pain de la journée. Quand ce pain quotidien leur faisait défaut, on sonnait la cloche du couvent, pour apprendre aux fidèles que les sœurs n'avaient

pas de quoi manger. Il en est ainsi depuis six siècles Jésus-Christ et ses amis n'ont pas manqué de répondre à l'appel des pauvres recluses ; quand, par hasard, le secours imploré n'arrive pas à temps, les saintes filles bénissent Dieu, et, joyeuses, remplacent leur repas par un chant d'action de grâces.

Voici la lettre par laquelle le pape Innocent IV consacra en faveur des Filles de Sainte-Claire ce privilége étrange et nouveau de la plus absolue pauvreté qui fut jamais :

" Innocent évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à sa bien-aimée fille en Jésus Christ, Claire, et aux autres sœurs du monastère de Saint-Demien d'Assise, salut et bénédiction apostolique.

" Puisque vous désirez vous consacrer à Dieux seul, renoncer à toutes les choses temporelles, vendant vos biens et en distribuant le prix aux pauvres, pour suivre dans le dénûment absolu le *Pauvre* divin, qui est la voie, la vérité et la vie, rien ne pourra vous arracher à cette sainte résolution ; car le Seigneur, qui nourrit les petits oiseaux, qui a vêtu la terre de verdure et de fleurs, saura bien vous nourrir et vous vêtir, jusqu'au jour où il se donnera lui-même à vous pour ali-

ment éternel... Comme vous nous avez demandé le privilége de la très-haute pauvreté, nous vous octroyons, par ces présentes, de ne pouvoir être contraintes par qui que ce soit à prendre, avoir ni retenir des possessions temporelles... Ceux qui vous aimeront en Jésus-Christ, vous votre Ordre, et spécialement le monastèrre de Saint-Damien, qu'ils aient la sainte paix de Dieu, et qu'au jour du jugement ils trouvent la récompense de la béatitude éternelle."

C'est ainsi que sainte Claire, digne fille de saint François aima la pauvreté, à l'égal de ce grand pauvre de Jésus-Christ, et qu'après quarant-deux ans passés dans l'exercice de toutes les vertus, elle mérita de l'aller rejoindre dans l'éternel amour. Son Ordre, qui dès lors comptait des monastères dans toutes les nations chrétiennes, grandit toujours parallèlement à celui des Frères-Mineurs; réformé deux siècles après par sainte Colette, il édifie encore de nos jours les âmes chrétiennes, souffre, pleure et prie pour les âmes pécheresses, et suspend par ses pénitences et ses mérites la justice vengeresse de Dieu, prête à foudroyer l'impiété des peuples et des souverains.

CHAPITRE V

Prédications merveilleuses de François.—Voyage à Rome.— Sa maladie, ses lettres, ses miracles.—Il part pour l'Espagne, parcourt l'Italie et le midi de la France.—Premier voyage au mont Alverne.—Nouveau départ pour Rome.—1212 à 1213.

Tout en fondant son deuxième Ordre, François veillait sur le premier ; il avait toujours devant les yeux et dans le cœur cette chère maison de Sainte-Marie-des-Anges, noviciat de ses religieux, d'où ils partaient incessamment pour aller combattre l'ennemi des âmes et sanctifier le monde. A mesure que les vocations se multipliaient, les œuvres de charité auxquelles il vouait ses frères s'accroissaient et se multipliaient aussi, suivant l'aptitude de chacun, Les uns, ayant le don de la parole, allaient en mission, prêchant la pénitence et le salut. D'autres, envoyés par leur père, couraient au loin établir l'Ordre et fonder des monastères. Quelques-uns s'adonnaient plus habituellement à la contemplation. D'autres enfin soignaient les malades et spécialement les lépreux, pour lesquels François conservait une tendre prédilection. Lui, donnant l'ex-

emple à tous, semblait réunir toutes les vocations. Il prêchait, semait les monastères, se livrait à l'oraison pendant des nuits entières, allait demander l'aumône comme le dernier de ses frères, et de ses mains il pansait amoureusement les plaies des pauvres lépreux. Il voulait qu'au besoin tous les religieux pussent se livrer à ce dernier office, et les avertissait tous, avant de les recevoir dans l'Ordre, que c'était une des œuvres auxquelles ils devaient se consacrer. Il renvoyait les postulants qui ne s'y pouvaient résoudre ; mais ceux qui s'y soumettaient volontiers, il les embrassait avec tendresse et leur donnait une place particulière dans son cœur.

Un jour, des frères vinrent lui dire qu'un de ces infortunés, qu'ils soignaient dans un hôpital, les accablait d'injures et de coups, et blasphémait contre Jésus-Christ et sa sainte mère. Ils eussent accepté volontiers les coups et les injures ; mais ils ne pouvaient supporter les blasphèmes. François alla trouver le lépreux, lui souhaita la paix, lui prêcha la résignation, et, n'obtenant rien, se retira un peu à l'écart pour prier et pleurer devant Dieu. Il revint alors, et dit à ce furieux : " Eh bien ! mon pauvre frère, que puis-je faire pour

vous être agréable ?—Je veux que tu me laves tout le corps, répondit l'autre brutalement ; car je ne peux plus moi-même en supporter l'infection."

François, sans dire un mot, fait chauffer de l'eau avec des herbes aromatiques, déshabille le lépreux, et versant cette eau sur ses plaies hideuses, les lave avec amour. Or, où il passait sa main bénie, la lèpre disparaissait à l'instant, la peau renaissait vivante et vermeille, et, prodige plus grand encore, avec la lèpre du corps, se guérissait la lèpre de l'âme. Les larmes coulèrent en abondance des yeux du lépreux converti ; des paroles d'actions de grâces, de foi et de repentir, s'échappèrent de ses lèvres, et montèrent jusqu'à Dieu. Après quelque temps d'une profonde pénitence, il mourut dans la paix et la joie du Seigneur, et Jésus-Christ, pour récompenser son serviteur, permit qu'il vît l'âme du pécheur pardonné emportée par les Anges dans la gloire du paradis (1).

Une autre fois, le frère Jacques le Simple, ayant, par un excès de charité, amené à Sainte-Marie-des-Anges un lépreux dont la

(1 Fioretti.

vue seule faisait horreur, François lui en fit doucement reproche : " Ce n'est pas ici, dit-il, mais à l'hôpital qu'il te fallait le conduire et le soigner." Mais voyant que ces paroles attristaient le pauvre malade, le Saint se jeta aussitôt à ses pieds, et lui demanda humblement pardon. Il voulut par pénitence manger à la porte du couvent, dans la même écuelle que le lépreux, l'embrassa et le laissa tout joyeux.

Au milieu de toutes ces occupations, François se sentait un attrait toujours plus puissant pour la contemplation ; ce n'était qu'à contre-cœur qu'il s'arrachait à l'oraison pour aller prêcher l'Evangile. Ne sachant si c'était la volonté de Dieu qu'il abandonnât la prédication pour la prière, il envoya deux de ses religieux au frère Sylvestre, alors retiré sur une montagne proche d'Assise, en oraison et en ravissements continuels, et à sainte Claire, en son couvent de Saint-Damien : il les priait de consulter le Seigneur à cet égard, et de lui mander ce qu'ils apprendraient.

Quand les religieux revinrent ; le Saint les reçut comme des envoyés de Dieu : il leur lava les pieds, les embrassa, leur servit à manger ; puis, les menant dans un bois voisin,

où il aimait à prier la nuit, il se mit à genoux, la tête nue et baissée, les mains croisées sur la poitrine, et leur dit : " Apprenez-moi ce que monseigneur Jésus-Christ me commande de faire. — Mon très-cher frère et père, lui dit le frère Masseo, Sylvestre et Claire ont reçu de Notre-Seigneur Jésus-Christ exactement la même réponse : c'est que tu ailles prêcher ; parce que ce n'est pas seulement pour ton salut qu'il t'a appelé, mais aussi pour le salut des autres, et pour eux il mettra ses paroles dans ta bouche. "

A ces mots, saint François, saisi de l'esprit de Dieu, le visage enflammé, le cœur tout embrasé du feu de la charité, se leva en s'écriant : " Allons au nom du Seigneur ! " Et il partit sur-le-champ, dans une sorte d'ivresse spirituelle, avec deux compagnons, Masseo et Ange de Rieti. Un de ces prodiges touchants et charmants, dont la vie de saint François est pleine, et que nous rapporterons en leur temps, marqua les premiers pas de cette course apostolique. Comme il traversait un grand bois, il vit une multitude d'oiseaux chantant en voletant d'arbre en arbre. Se souvenant de la parole du Seigneur à ses apôtres : " Allez, et prêchez l'Evangile à toute

créature, " il s'arrêta tout à coup, et dit à ses compagnons : " Attendez-moi ici sur le chemin, je vais prêcher mes frères les oiseaux. " Tous les oiseaux s'approchèrent à sa voix, et lui leur dit avec amour :

" Mes petits frères, vous devez toujours louer votre Créateur et l'aimer toujours, lui qui vous a revêtus de plumes, qui vous a donné des ailes avec la liberté de voler en tout lieu. Il vous a faits avant toutes ses créatures ; il a conservé votre espèce dans l'arche de Noé ; il vous a assigné pour séjour les régions pures de l'air. Sans que vous semiez, sans que vous moissonniez, il vous nourrit, il vous donne de grands arbres pour faire vos nids, et il veille sur vos petits. Ainsi donc, louez toujours le bon Dieu. ".

Il disait, et les oiseaux étendant leur petit cou, baissant et relevant la tête, semblaient le comprendre, et témoignaient leur allégresse des paroles de leur frère saint François. Le saint, de son côté, passant au milieu d'eux, admirait naïvement leur nombre, leur variété merveilleuse et leur familiarité. Enfin, il leur donna sa bénédiction, et ils s'envolèrent en forme de croix vers les quatre parties du monde. Le Seigneur voulut sans doute mon-

lui servait d'oreiller, et, dans le jardin, un oranger planté de sa main, qui, toujours vivant malgré les siècles, se couronne tous les ans de feuillage, de fleurs et de fruits : aimable image de l'Ordre qu'il fonda et qui fleurit depuis six cents ans avec l'éternelle jeunesse des choses divines.

François, de retour de Rome, voulut partir sans retard pour l'Órient. Il chargea Pierre de Catane de diriger, en son absence, le monastère de Sainte-Marie-des-Anges, et, gagnant la mer, s'embarqua pour la Palestine. Mais le moment n'était pas venu, des vents contraires le jetèrent sur la côte, et il dut momentanément renoncer à ce lointain voyage. La providence de Dieu ne permit pas sans doute qu'il abandonnàt pour si longtemps le gouvernement de son Ordre, encore trop voisin de son berceau. Soumis comme toujours à la volonté de Dieu, le saint regagna Sainte-Marie-des-Anges, semant par toute l'Italie des germes de salut et de vocation religieuse.

Des frères revenant de Lombardie lui amenèrent dans ce temps-là un jeune homme qui demandait l'habit de l'Ordre. Il se présenta devant le saint, accompagné d'amis, de

parents et de nombreux domestiques. François étonné de ce bruit et de cette foule, lui demande ce qu'il veut ; “ Mon pêre, répond le religieux qui le présentait, c'est un jeune homme savant, riche, d'une grande maison de Milan, qui souhaite d'être votre disciple. ”

François reprit en souriant : “ Ce jeune homme me semble peu fait pour notre Ordre : ce faste indique d'ordinaire un esprit orgueilleux et mondain, qui ne va point avec l'amour de la pauvreté ; mais je vais consulter nos frères. ”

Il les assembla, demanda leur avis ; ils conseillèrent tous de ne le point recevoir. Le jeune homme, qui était présent, fondit en larmes ; et François, touché de compassion : “ Mes frères, dit-il aux religieux, voulez-vous le recevoir, s'il consent à servir dans la cuisine ? Ce sera le moyen de le faire renoncer à la vanité du siècle. ”

Ils y consentirent, et le jeune homme accepta avec joie cette dure épreuve. Le saint l'embrassa, l'envoya dans un des monastères, et le jeune frère, dans son humble office, parvint à une telle perfection, que François

trer par ce miracle à son serviteur l'efficacité merveilleuse qu'il donnerait à ses paroles.

Il en fit bientôt l'épreuve, Arrivé à Bevagna, il prêcha sur l'amour de Dieu avec une si brûlante éloquence, qu'une foule de pécheurs se convertirent, et que plusieurs se joignirent à lui pour devenir à leur tour missionnaires de la pénitence et de la paix. Après ce premier discours, il rendit la vue à une jeune fille aveugle, en lui mouillant trois fois les paupières avec sa salive, au nom de la très-sainte Trinité. Sûr désormais de la volonté de Dieu, il se livra à la prédication avec un grand amour et une infatigable ardeur : allant comme toujours d'un seul bond à l'extrémité des choses, pressé par le zèle dévorant des âmes, et aussi par un secret désir du martyre, il partit pour Rome, afin de demander au Pape l'autorisation d'évangéliser les peuples infidèles de l'Orient. En route, il prêchait, convertissait, guérissait les âmes et les corps, et, comme le divin Maître, il passait en faisant le bien.

A Rome, il vit le pape Innocent III, qui bénit Dieu au récit de l'accroissement prodigieux de l'ordre des Frères-Mineurs, de leurs œuvres et de leurs vertus, et lui accorda le

pouvoir d'aller prêcher les musulmans. Pendant le court séjour qu'il fit dans la ville éternelle, François édifia tout le peuple qui se pressait partout sur ses pas, se fit de nouveaux disciples, et se lia d'une pieuse affection avec une dame romaine, très-noble et très-riche, nommée Jacqueline de Septisoli, la seule femme, après sainte Claire, avec laquelle il ait eu des rapports particuliers et suivis, même pour les choses de Dieu : semblable en cela encore au Sauveur, dont il est dit, dans l'Evangile, que ses disciples s'étonnèrent, le trouvant avec la Samaritaine, de ce qu'il s'entretenait avec une femme.

La pieuse veuve logeait le saint et ses religieux quand ils venaient à Rome ; imitant les saintes femmes de l'Evangile, elle pourvoyait aux biens de ceux qu'elle regardait comme le salut du monde et les amis de Jésus-Christ. Ce fut elle qui obtint des Bénédictins de l'abbaye de Saint-Côme au delà du Tibre la cession d'un hospice pour les Frères-Mineurs. François en prit possession ; c'est aujourd'hui le couvent célèbre de *San-Francesco in Ripa*. On y voit encore la chambre qu'il habita, devenu un des plus précieux reliquaires de Rome, la pierre qui

et bénis sont ceux qui aimemt Dieu, et qui accomplissent bien ce que Jésus-Christ ordonne dans l'Evangile : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre coeur et de toute votre âme, et votre prochain comme vous-même. Aimons Dieu et adorons-le avec une grande pureté d'esprit et de coeur ; car c'est là ce qu'il cherche par-dessus toutes choses. Il a dit que " les véritables adora-" teurs adoreront le Père en esprit et en " vérité, et que c'est en esprit et en vérité " que doivent l'adorer ceux qui l'adorent." Je vous salue en Notre-Seigneur."

La seconde lettre, beaucoup plus explicite, rappelle le mystère de l'Incartion, de l'Eucharistie et de la croix, recommande l'usage de la prière, du jeûne, de l'aumône, de la pénitence, de la confession et de la communion, fait un tableau saisissant de la mort des méchants qui ont prospéré sur la terre, et se termine par ces humbles et touchantes paroles : " Moi, frère François, votre plus petit serviteur, disposé sincèrement à baiser vos pieds, je vous prie, je vous conjure, par la charité qui est Dieu même, de recevoir et de mettre en pratique, humblement et avec amour, ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-

Christ, et toutes les autres qui sont sorties de sa bouche Que tous ceux entre les mains desquels elles tomberont, et qui en comprendront le sens, les envoient aux autres, afin qu'ils en profitent. S'ils persévèrent jusqu'à la fin dans le bon usage qu'ils en doivent faire, qu'ils soient bénis du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.* "

Ces lettres, copiées avec une pieuse avidité, bénies de Celui qui les avait inspirées, se répandirent par delà l'Italie dans toute la chrétienté, et allèrent au loin ranimer la foi et remuer les âmes. Peu à peu la fièvre qui dévorait François s'affaibli, et finit par le quitter tout à fait au printemps ; mais elle avait achevé de détruire la constitution du saint homme, déjà bien altérée par ses austérités, ses travaux et ses larmes ; depuis ce moment jusqu'à sa mort, qui arriva treize ans plus tard, il porta son âme ardente et énergique dans un corps languissant et débile.

A peine convalescent, il voulut partir pour annoncer l'Evangile aux infidêles du Maroc ; et, confiant le soin de son Ordre à Pierre de Catane, il quitta Sainte-Marie-des-Anges avec Bernard de Quintevalle et quelques

le jugea digne de gouverner les autres, et le fit supérieur de la maison.

Peu de temps après son retour de Rome, le serviteur de Dieu tomba malade d'une fièvre lente, qui le réduisit bientôt à une extrême langueur. Dévoré de l'amour de Jésus-Christ accablé d'austérités, il lui fallait peu de chose pour achever d'abattre son corps. L'évêque d'Assise, informé de son état, le vint voir, et malgré sa résistance le fit transporter à l'évêché, où il le soigna avec une tendre affection. Il le força de diminuer ses abstinences, et même lui fit manger un peu de chair de volaille. Dès qu'il eut repris quelques forces, François, brûlant du désir de s'humilier et d'expier ce qu'il appelait sa sensualité, sortit du palais épiscopal, se rendit à la cathédrale suivi de beaucoup de frères et d'une grande foule de peuple. Là, il ordonna à l'un des religieux de lui mettre la corde au cou, et de le conduire ainsi jusqu'à la place des exécutions en criant : " Voici le glouton que l'on croit un saint et qui se nourrit de volaille ! " Lui-même, malgré sa faiblesse, éleva la voix et dit avec un torrent de larmes : " Je vous assure que je ne dois point être honoré comme un homme spirituel. Je suis un homme char-

nel, sensuel et gourmand, que vous devez tous mépriser ! " Admirable excès d'humilité, sublime folie de l'amour crucifié, qu'on n'ose proposer à l'imitation, mais à l'admiration des chrétiens, et que les saints comprennent seuls, parce que seuls ils sont capables de l'imiter !

Il retourna à Sainte-Marie-des-Anges, où la fièvre le reprit bientôt, vers le commencement de l'an 1213. Il bénissait la souffrance et l'appelait sa sœur ; sa seule peine était de ne pouvoir continuer à sauver les âmes par la prédication, et de voir reculer sans cesse le moment où il irait évangéliser les musulmans et leur demander le martyre. Ne pouvant parler de Dieu, il fut inspiré d'écrire ; avec une candeur qui n'avait d'égale que son humilité, lui qui se croyait le dernier des hommes et le plus méprisable des pécheurs, il adressa des lettres de paix, de pénitence et d'amour de Dieu à tous les enfants de l'Eglise : elles portaient cette souscription : " A tous les chrétiens, clercs, religieux, laïques, hommes et femmes qui sont par toute la terre. "

La première, aussi simple que brève, ne renfermait que ces mots : " Oh ! qu'heureux

autres. Ils allèrent pieds nus, vivant d'aumônes, et distribuant partout le pain de la parole divine, en échange du pain matériel qu'on leur donnait.

A Terni, l'évêque, après avoir entendu prêcher François, monta en chaira, et, avec une naïveté digne du saint lui-même, exhorta son peuple à proflter de la grâce que Dieu venait de lui faire. " Car, ajouta-t-il, ce François que vous venez d'entendre est un homme pauvre, sans lettres, de chétive apparence, et moins il est savant, plus on voit éclater en sa personne la puissance de Dieu, qui choisit ce qui est insensé selon le monde, pour confondre la sagesse du monde- "

A ces mots, François, ravi de joie, se jeta à genoux, baisa la main du bon évêque et le remercia " d'avoir séparé le précieux d'avec le vil, le digne d'avec l'indigne, et le saint d'avec le pécheur, en faisant retourner toute gloire à Dieu, et en lui attribuant à lui-même le mépris dû à un homme plein de misère et d'iniquité !'" L'évêque le releva, l'embrassa tendrement, et fut plus ravi encore de son humilité que de sa prédication.

Le saint fit plusieurs miracles en ce lieu ; le plus éclatant fut la résurrection d'un jeune

homme qui venait d'être écrasé par la chute d'une muraille : il le fit apporter, se mit en prière, s'étendit sur le cadavre, comme le prophète Elisée sur l'enfant de la Samaritaine, et par la vertu de Jésus-Christ il lui rendit la vie.

A Imola, l'évêque le reçut moins bien d'abord que celui d'Assise. François lui ayant demandé la permission de prêcher la pénitence à son peuple : " Je prêche, répondit sèchement le prélat, et cela suffit. " Le saint baissa la tête et se retira sans rien dire. Mais une heure après, il se présenta de nouveau devant l'évêque, qui, surpris et peut-être déjà repentant, lui demanda plus doucement ce qu'il désirait encore.

" Monseigneur, reprit le doux saint, quand un père chasse son fils par une porte, il faut que le fils rentre par une autre. "

" L'évêque, touché jusqu'aux larmes de tant de candeur et d'humilité, le serra sur son coeur et lui dit : " Désormais, toi et tous tes frères, prêchez dans mon diocèse. " Ce n'est pas en vain qu'il est dit dans l'Evangile : " Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils possèderont la terre. "

François alla ainsi à travers l'Italie, le Pié-

mont, la Provence et l'Espagne, toujours prêchant, édifiant, convertissant les âmes, vénéré comme un saint et se regardant comme le dernier des hommes. Il approchait déjà du rivage où il devait s'embarquer pour le Maroc, quand une violente maladie l'arrêta, comme à la première fois la tempête. Il comprit l'avertissement de Dieu et s'y soumit sans murmure et avec amour ; il ne cherchait en tout qu'à faire la volonté divine. Guéri, il reprit la route d'Italie, visita Saint-Jacques de Compostelle, parcourut le midi de la France, s'arrêta à Toulouse, où saint Dominique devait le suivre de près et jeter les fondements de l'ordre des Frères-Prêcheurs, digne émule de celui des Frêres-Mineurs ; puis il revint à Sainte-Marie-des-Anges, où ses fils le reçurent comme un envoyé du ciel.

Il y trouva plusieurs sujets de joie, les filles de Sainte-Claire considérablement accrues, beaucoup de jeunes gens qui attendaient son retour avec impatience pour être admis au nombre des Frêres, les vertus et la pauvreté toujours en honneur parmi ses enfants. Mais il fut étonné et peiné de voir un autre bâtiment que Pierra de Catane avait fait élever auprès du monastère. Vainement

on lui dit que ce bâtiment était nécessaire pour loger les religieux et les pèlerins qui venaient à Sainte-Marie-des-Anges de tous les points de l'Europe : " Frère Pierre, répondit-il sévèrement, ce lieu-ci est la règle et le modèle de tout l'Ordre. Ceux qui y viennent doivent, comme ceux qui y demeure, souffrir les incommodités de la pauvreté, afin qu'ils puissent dire aux autre combien on vit pauvrement à Sainte-Marie-de-la-Portiuncule..... " Et il voulait faire détruire l'édifice. Il n'y renonça que sur les instances de ses frères, qui lui représentèrent qu'il était indispensable pour donner l'hospitalité aux pauvres pèlerins, et que le supprimer serait manquer à la charité.

Après quelques jours donnés non au repos mais aux affaires de la communauté, François partit de nouveau pour un court voyage. Il voulait aller visiter un établissement de son Ordre en voie de fondation sur une montagne de Toscane, appelée le mont Alverne qu'on lui avait dépeinte comme merveilleusement propre à la contemplation. Un seigneur florentin, le comte Orlando Catanio, grand admirateur et ami du saint, lui avait fait don de cette solitude avant son voyage

Espagne, et François se sentait poussé vers
tte montagne, par un pressentiment divin
s merveilles qui devaient s'y accomplir.
Il avait pris trois compagnons de voyage,
éon, Masseo et Ange de Rieti. Passant ses
ırnées à marcher et à prêcher, ses nuits à
ier et à lutter contre le démon, qui le tour-
entait de mille façons, il se trouva bientôt
exténué, qu'il lui fut impossible de con-
uer la route à pied. Un paysan, averti
le c'était le frère François d'Assise dont il
ait tant entendu parler, le reçut dans sa
aison, où il prit quelque repos, lui servit
ı repas dont le saint ne voulut accepter
le du pain sur lequel il mit de la cendre ;
ıis, le plaçant sur son âne, il s'offrit à le
ider lui-même jusqu'au terme de son
yage.
Après avoir fait route assez longtemps en
ence; le simple paysan lui dit tout à coup .
Mon frère, on dit grand bien de toi, et Dieu
fait de grandes grâces dont tu lui es rede-
ble. Applique-toi donc à être tel qu'on
que tu es et à ne changer jamais, afin
e ceux qui ont confiance en toi ne soient
int trompés ; c'est un avis que je te don-
." A ces mots, François, plein d'une sainte

allégresse, descend de son âne, se jette aux genoux du paysan, et, lui baisant les pieds, le remercia de sa charité. Il avait raison : on ne doit pas donner, même aux saints, la tentation des éloges et des admirations exagérées, et c'est une vérité que les bons chrétiens oublient trop souvent. Notre-Seigneur Jésus-Christ, faisant abstraction de sa divinité encore cachée au monde, ne reprit-il pas sévèrement un jeune homme qui l'appelait bon maître : " Que m'appelez-vous bon ? Nul n'est bon que Dieu !" Ce pauvre paysan des Appennins nous donne donc, dans sa naïveté un peu rude, une aussi grande leçon que saint François lui-même ; la sincérité de l'un est digne de l'humilité de l'autre.

Le Seigneur les récompensa bientôt tous deux. On approchait du mont Alverne, situé dans la chaîne des Apennins. La pente était roide, la route bordée de précipices et difficile, l'ardeur du soleil intolérable. Dévoré d'une soif ardente, le paysan s'arrêta, et d'une voix éteinte : " Je me meurs, dit-il, si je ne trouve à boire. "

Aussitôt François descendit de sa monture, se mit à genoux, pria le Dieu qui fit jaillir l'eau des rochers de Palestine à la voix de

Moïse, et sachant que sa prière était exaucée : " Va, mon frère, dit-il au laboureur en lui montrant une grosse pierre, tu trouveras une eau vive : Jésus-Christ, dans sa miséricorde, en fait sortir dans ce rocher pour te donner à boire. " Le pauvre homme crut à la parole du saint, courut à la pierre, y trouva l'eau, s'y désaltéra longuement, et, bénissant Dieu et son serviteur, il poursuivit joyeusement sa route.

Ils parvinrent enfin au haut du mont Alverne, à l'endroit où les religieux précédemment envoyés par François avaient établi leur demeure. Le saint approuva fort leur établissement, où tout était pauvre et petit, et leur recommanda de ne point recourir habituellement à la générosité du comte Orlando, qui avait mis tous ses biens à leur disposition : " En agissant ainsi, ajouta-t-il, ce seigneur a fait ce qui était de lui ; faisons ce qui est de nous en restant attachés à la sainte pauvreté, certains que notre meilleure ressource pour subvenir à nos besoins, c'est de n'en avoir aucun... Soyez fidèles à Dieu, mes chers enfants, abandonnez-lui le soin de tout ce qui vous regarde, et lui-même vous nourrira comme il a nourri Elie, Paul et Antoine dans

le désert. Les oiseaux du ciel ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit ; combien plus le fera-t-il pour ses serviteurs ! "

C'est ainsi que ce grand pauvre de Jésus-Christ entendait la pauvreté, et jamais Dieu n'a manqué à ses frères et à ses fils partout où ils l'ont entendue et pratiquée comme lui.

François accepta cependant l'offre que lui fit le comte Orlando, de bâtir une église pour ses religieux sur ces hauteurs solitaires. On se mit à l'œuvre sur-le-champ, et tandis qu'elle s'élevait de terre, le saint passait la plus grande partie de ses jours et de ses nuits en prière. Poussé par l'esprit de Dieu, il gagna un point de la montagne plus élevé encore, plus sauvage et plus désert. Tout y semblait bouleversé par un tremblement de terre ; c'était un amas de roches énormes et pendantes, des précipices abrupts, des cavernes profondes qui paraissaient faites de main d'homme. François admira l'étonnante disposition de ces lieux comme leur solitude incomparable ; mais son attrait pour cette retraite s'accrut encore, quand il eut appris par révélation que tout ce bouleversement était arrivé à la mort du Sauveur, lorsque la terre

trembla et que les pierres se fendirent. Dès lors ce lieu lui apparut comme un second calvaire, et il résolut d'y venir, quand la volonté divine le lui permettrait, méditer et pleurer sur la passion et la mort de Jésus-Christ.

Sur un sommet voisin de l'église que faisait construire le comte Orlando, un brigand, grand seigneur ou larron vulgaire, vivait, retranché avec ses compagnons, dans une citadelle inexpugnable ; de là, il faisait des irruptions dans toute la contrée environnante. Chacun tremblait à son nom ; on l'avait surnommé *le Loup ;* il était la terreur et le fléau du pays. Furieux de l'établissement des Frères-Mineurs dans un lieu qu'il regardait comme son domaine, il vint un jour les menacer de pillage et de mort s'ils ne s'éloignaient de suite et pour toujours. François, sans s'émouvoir de ses menaces, le reçut avec une tendresse si paternelle, lui parla de son âme, de la mort, du repentir, avec une telle effusion de lumière et de charité, que le brigand demeura interdit, puis se mit à trembler et se retira, lui, le loup terrible, vaincu par la douceur de la brebis de Dieu. Un attrait tout-puissant le ramena dès le lende-

main dans les bras et aux pieds de François ; après quelques jours de combats et de prières, il le supplia, tout en larmes, de le recevoir au nombre de ses frères. Le saint non-seulement le reçut, mais, pour rendre gloire à Dieu de son changement merveilleux, lui donna avec l'habit religieux le nom de frère *Agnello*, l'agneau. Le nouveau frère vécut dans la pénitence et dans la douceur, et le rocher qui lui servait autrefois de repaire est encore connu aujourd'hui sous le nom de rocher du Loup.

Ce grand pécheur converti, l'église et l'humble couvent du mont Alverne en voie d'achèvement, François quitta ce lieu béni, qu'il ne devait revoir que neuf ans après' pour y recevoir le dernier sceau de sa ressemblance avec son divin Maître. Pèlerin infatigable, infatigable apôtre, il se dirigea lentement vers Rome, où se préparait le quatrième concile de Latran, le douzième des conciles œcuméniques, l'un des plus nombreux qui se soient tenus dans l'Eglise. Le pape Innocent III l'avait convoqué pour l'extinction des hérésies, la réformation des mœurs et le recouvrement de la Terre-Sainte par les efforts

réunis des princes chrétiens. C'était là que l'ordre de Saint-François devait recevoir sa dernière et solennelle consécration.

CHAPITRE VI

Quatrième concile de Latran.—Nouvelle approbation de la règle de Saint-François.—Premier chapitre général.—Diffusion de l'ordre des Frères-Mineurs.—Louanges de la sainte pauvreté.—Rencontre de saint François et de saint Dominique.—Le cardinal Ugolini.—Second chapitre général.—1216 à 1219.

Au moment où le concile de Latran se réunit, la secte des Vaudois, qui fit tant de mal dans l'Eglise, commençait à inquiéter le clergé de Lyon et du Dauphiné, tandis que celle des Albigeois désolait l'Aquitaine et le comté de Toulouse. Saint Dominique, suscité de Dieu en même temps que saint François, s'apprêtait à opposer aux Albigeois la triple puissance de sa sainteté, de ses miracles et de son ordre des Frêres-Prêcheurs, pendant que saint François opposait aux faux pauvres de Lyon, avec des miracles et une sainteté semblables, l'ordre des Frères-Mineurs, vrais pauvres de Jésus-Christ. Déjà le pape Innocent III, discernant sous l'humilité et la pauvreté apparentes des Vaudois l'orgueil hérétique et la haine de l'Eglise

dont ils étaient remplis, les avait renvoyés de Rome quand, en 1212, ils avaient osé venir lui demander l'approbation de leur secte. Leurs projets contre le Saint-Siége et la foi catholique étaient encore tenus secrets et ne franchissaient guère l'enceinte de leurs assemblées occultes. Néanmoins le clergé était déjà en garde contre leurs menées et leurs fausses vertus ; il convenait que le Souverain Pontife, en approuvant publiquement l'ordre des Frères-Mineurs, prévint, dans l'esprit de l'épiscopat qui l'entourait, une confusion possible entre les fidèles disciples de Jésus-Christ et ses hypocrites ennemis.

Le Pape, témoin des merveilles de sainteté et de salut opérées par François et par ses religieux, alla lui-même au-devant du désir du serviteur de Dieu. Il déclara solennellement, devant tous les Pères du concile, qu'il avait approuvé l'ordre et la règle de François, quoiqu'il n'en eût pas donné de bulle ; et quand plus tard, en 1223, le pape Honorius III approuva par une bulle la règle des Frères-Mineurs, il ne fit que confirmer par écrit l'approbation canonique et définitive

donnée de vive voix par son illustre prédécesseur.

Ce fut en ce même concile de Latran que le pape Innocent III agréa l'ordre des Frères-Prêcheurs, qui fut approuvé définitivement l'année suivante. Cette grande aesemblée dura vingt jours, et se sépara le 30 novembre de l'année 1215, jour de la fête de saint André. François quitta Rome presque aussitôt, et revint à Sainte-Marie-des-Anges préparer le premier chapitre général de son Ordre, qu'il voulait réunir pour le 30 mai 1217, jour de la Pentecôte.

Cette première réunion des fils de saint François autour de leur père fut humble et touchante ; l'éclat du second chapitre général, qui eut lieu trois ans après et dont nous parlerons tout à l'heure, l'a reléguée dans l'ombre. Elle fut merveilleusement féconde cependant : car c'est alors que François, partageant le monde entre ses disciples et établissant des ministres provinciaux, donna à ceux-ci le pouvoir, jusque-là réservé à lui seul, d'admettre des novices et des religieux ; le long travail de l'enfantement de l'Ordre, de la formation de l'esprit de pénitence et de joie, d'amour et d'humilité, de zêle et de

pauvreté, était terminé ; l'heure de sa libre expansion était arrivée. Le Saint érigea donc en provinces distinctes la Lombardie, la Toscane, la Pouille et les principautés d'Italie ; il désigna des ouvriers évangéliques pour l'Espagne, la haute et la basse Allemagne, la Provence, et, toujours porté vers la France par une filiale affection qu'il ne put jamais satisfaire, il se réserva Paris et toutes les contrées environnantes.

Avant de les envoyer ainsi aux quatre vents du ciel, voyant ses fils bien-aimés réunis autour de lui, le saint voulut leur adresser une fois encore les conseils que l'esprit de Dieu mettait dans son coeur et sur ses lèvres, et dans cette exhortation dernière, il fit du religieux missionnaire un portrait dont l'éloquence simple et toute céleste n'a jamais été dépassée.

“ Au nom du Seigneur, leur dit-il, marchez deux à deux modestement et avec humilité, gardant un silence très-exact depuis le matin jusqu'après tierce et priant Dieu dans votre cœur. Qu'on n'entende parmi vous aucune parole oiseuse et inutile. Quoique vous soyez en voyage, votre conduite doit être aussi humble et modeste que si

vous étiez dans un ermitage ou dans votre cellule ; car, en quelque endroit que nous allions, nous avons toujours notre cellule avec nous. Notre frère, le corps est notre cellule, et l'âme est l'ermite qui y demeure pour penser à Dieu et pour le prier. Si une âme religieuse ne demeure pas en repos dans la cellule du corps, les cellules extérieures ne lui serviront guère.

Comportez-vous de telle sorte parmi le monde, que quiconque vous verra ou vous entendra soit touché de dévotion et loue le Père céleste, à qui toute la gloire appartient. Annoncez la paix à tous, mais ayez-la dans le cœur comme dans la bouche, et encore plus. Ne donnez occasion à personne de colère ni de scandale ; au contraire, par votre douceur, portez tout le monde à la bénignité· à l'union, à la concorde, Nous sommes appelés pour guérir les blessés, consoler les affligés et ramener les errants ; plusieurs vous paraissent être les membres du diable, qui seront un jour les disciples de Jésus-Christ.'

Ayant achevé ce discours, il les bénit, les embrassa, et les voyageurs apostoliques, sans argent, sans bâton, la tête et les pieds nus, partirent après s'être donné mutuellement le

baiser de paix et d'adieu. Malgré la douleur naturelle de quitter leur Père et leurs frères bien-aimés, leur cœur et leur visage étaient joyeux ; car ils allaient où les envoyait l'obéissance, et ils emportaient avec eux l'ami. le consolateur suprême, le Seigneur Jésus-Christ. François lui-même quitta Sainte-Marie-des-Anges pour entreprendre cette mission de France qu'il s'était réservée ; il y attachait une telle importance, qu'il voulut aller en recommander le succès à saint Pierre et à son successeur, et qu'il se rendit d'abord à Rome avec le frère Masseo, compagnon de ce grand voyage.

En chemin, il souffrit un jour de la faim, alla quêter du pain avec le frère Masseo, et s'étant assis près d'une fontaine, à l'ombre d'un grand arbre, il posa sur une large pierre qui se trouvait là les morceaux de pain qu'ils avaient reçus. Puis, rayonnant de joie, il dit à son compagnon : " Frère Masseo, rendons grâces à Dieu du grand trésor qu'il nous a donné." Il répéta ces paroles plusieurs fois et d'une voix toujours plus joyeuse et plus élevée. " De quel trésor parlez-vous, mon Père ? lui demanda le bon frère tout surpris : nous manquons de tout."

Saint François, levant les yeux au ciel, s'écria : " Le grand trésor, c'est que, tout nous manquant, Dieu ait eu la bonté de nous fournir, par sa providence, ce pain et cette fontaine, et de nous préparer même cette pierre qui nous sert de table."

Alors ils mangèrent le pain de Dieu, burent dans le creux de leur main l'eau pure de la fontaine ; puis, entrant dans une église voisine, François demanda à Jésus-Christ avec tant d'ardeur de lui donner ainsi qu'à ses en fants l'amour de la sainte pauvreté, que son visage semblait jeter des flammes. Il s'avança vers le frère Masseo, les bras ouverts, le ciel dans les yeux, l'appela à haute voix, lui communiqua, en soufflant sur son visage, l'esprit qui le remplissait, et, comme hors de lui, il éclata en paroles enflammées, véritable hymne d'amour pour la divine pauvreté :

" Seigneur Jésus, montrez-moi les voies de votre très-chère pauvreté ! Ayez pitié de moi et de ma dame la Pauvreté ; car je l'aime avec tant d'ardeur, que je ne puis trouver de repos sans elle, et vous savez, ô mon Dieu, que c'est vous qui m'avez donné ce grand amour. Elle est assise dans la poussière du chemin, et ses amis passent devant elle avec mépris. Voyez

l'abaissement de cette reine, ô Seigneur Jésus, ô vous qui êtes descendu du ciel sur la terre pour en faire votre épouse et pour avoir d'elle, par elle et en elle, des enfants parfaits. Elle était dans l'humilité du sein de votre mère ; elle était dans la crèche : comme un écuyer fidèle, elle s'est tenue tout armée dans le grand combat que vous avez combattu pour notre rédemption. Dans votre Passion, seule, elle ne vous a pas abandonné. Marie, votre mère, s'est arrêtée au pied de la croix ; mais la pauvreté est montée avec vous, elle vous a serré plus fort contre son sein. C'est elle qui a préparé avec amour les rudes clous qui ont percé vos mains et vos pieds ; et lorsque vous mouriez de soif, cette épouse attentive vous faisait présenter du fiel. Vous êtes mort dans l'ardeur de ses embrassements ; elle ne vous a point quitté, ô Seigneur Jésus, elle n'a permis à votre corps de reposer que dans un tombeau étranger. C'est elle qui vous a réchauffé au fond du sépulcre et qui vous a fait sortir glorieux. Aussi vous l'avez couronnée au ciel, et vous voulez qu'elle marque les élus du signe de la rédemption Oh ! qui n'aimerait la dame Pauvreté au-dessus de toutes les autres ! O très-pauvre Jésus ! la grâce que je

vous demande est de me donner le privilége de la pauvreté. Je souhaite ardemment d'être enrichi de ce trésor ; je vous prie qu'à moi et aux miens il soit propre à jamais de ne pouvoir rien posséder sous le ciel pour la gloire de votre nom, et de ne subsister pendant cette misérable vie que de ce qui nous sera donné en aumône ! "

Avec des discours et des ravissements pareils, ils poursuivirent leur route et parvinrent à Rome peu de jours avant la mort du pape Innocent III, arrivée le 12 juillet de l'an 1216. La protection accordée à saint François et la reconnaissance de son Ordre ont toujours été considérées comme une des plus grandes œuvres de ce grand pontificat. Deux jours après, Honorius III monta sur le siége de saint Pierre, et François trouva dans le nouveau pape la même protection et le même amour.

C'est dans ce séjour à Rome que le serviteur de Dieu rencontra pour la première fois saint Dominique, pauvre comme lui, comme lui pénitent et dévoré de l'amour des âmes.

Les traditions des Dominicains comme celles des Franciscains racontent dans les mêmes termes les circonstances merveilleu-

ses et touchantes de la rencontre de ces deux grands hommes.

Comme ils priaient l'un et l'autre dans une église, qu'on croit être Saint-Pierre, Jésus-Christ leur apparut assis à la droite de son Père, le visage irrité, tenant à la main trois traits enflammés pour exterminer les superbes, les avares et les voluptueux. La sainte Vierge Marie, se jetant à ses pieds, demanda miséricorde pour ses enfants ingrats, présenta au Seigneur Dominique et François, comme capables de réformer le monde et de convertir les pécheurs ; et le Seigneur agréa cette offrande.

Le lendemain, dans la même église, les deux saints, levant les yeux l'un sur l'autre, se reconnurent sans s'être jamais vus, s'avancèrent d'un même mouvement et se tinrent longtemps embrassés sans rien dire. Enfin Dominique rompant le silence : " Tu es mon compagnon et mon frère, dit-il ; nous travaillerons de concert. Demeurons unis, et personne ne pourra prévaloir contre nous. "

Tel fut le commencement de cette amitié céleste qui fit une seule âme des âmes de Dominique et de François, et, se continuant éternellement au ciel dans les effusions du

Saint-Esprit, s'est prolongée sur la terre à travers les siècles dans les deux grandes familles dont ils sont les patriarches. Les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs ont traversé les temps et les lieux se tenant par la main, travaillant de concert à la vigne du Seigneur, véritablement *frères* les uns pour les autres, et les deux Ordres amis ont conservé de cette tendre union de leurs fondateurs un souveuir impérissable et de touchantes traditions. De nos jours encore, le 4 août, jour de la fête de saint Dominique, l'office solennel est chanté dans les couvents des Dominicains par un religieux Franciscain ; le 4 octobre, jour de la fête de saint François, il est chanté par un Dominicain. Après la messe, les religieux des deux Ordres se réunissent dans un repas commun ; à la fin de ce repas fraternel, un Dominicain, si c'est la fête de saint François, un Franciscain, si c'est la fète de saint Dominique, entonne ce chant de bénédiction et d'allégresse que tous les reli-répètent en choeur après lui ;

Pater Seraphicus Franciscus et Pater Evangelicus Dominicus, ipsi nos docuerunt legem tuam, Domine.

" François, le Père Séraphique, et Domini-

ue, le Père Evangilique, nous ont enseigné otre loi, ô Seigneur!"

Les deux grands pauvres de Jésus-Christ, urant leur court séjour à Rome, s'entretinent longtemps et souvent des choses dives, des remèdes à apporter aux âmes et aux ations, et ces mendiants, méprisés du ionde, se partagèrent la conquête du monde. ls prièrent, ils pleurèrent ensemble, et Doninique puisa dans l'âme de François un mour plus grand encore pour la sainte pauvreté. On montre dans le couvent de Sainte-abine, sur le mont Aventin, la cellule, auourd'hui transformée en chapelle, qui fut endant des nuits entières le témoin de leurs élestes effusions. Que de prières, que de lares, que de cris d'amour montèrent de cette auvre cellule jusqu'au trône de Dieu! L'âme les deux saints semble la remplir encore, et e pèlerin ne peut y pénétrer sans une proonde et religieuse émotion.

Saint Dominique quitta Rome, emportant 'approbation canonique de son Ordre par le ape Honorius III; on dit qu'il prit à saint François la corde grossière qui lui servait de einture, et que lui-même la porta comme ine relique jusqu'au jour de sa mort, Fran-

çois partit en même temps de la ville éternelle et se prépara avec une grande allégresse à aller évangéliser Paris et la France. Mais cette fois encore, il dut abandonner ce projet. Le cardinal Ugolini, qu'il trouve à Florence, le détourna vivement d'un voyage long et lointain, pendant lequel son Ordre demeurerait privé de ses exemples, de ses conseils et de sa protection. " Ton Ordre ne fait que de naître, lui dit-il ; tu sais les oppositions qu'il a éprouvées à Rome ; tu y as encore des ennemis cachés. Ta présence est nécessaire pour maintenir ton ouvrage. "

Ces graves raisons, l'autorité du cardinal Ugolini et surtout cette humilité profonde qui portait toujours François à soumettre ses opinions et ses désirs aux conseils des autres, le décidèrent à renoncer à sa mission de France ; mais il en ressentit une grande peine, qu'il déposa amoureusement aux pieds du Sauveur crucifié, Il envoya à sa place les frères Pacifique, Ange et Albert de Pise, et revint à Sainte-Marie-des-Anges, heureux de passer aux yeux des peuples et de ses propres fils pour un homme peu sage, changeant d'entreprises, que Dieu remettait en sa voie, mais qui ne savait pas s'y maintenir

par lui-même, L'événement ne tarda pas à prouver la justesse des conseils du cardinal Ugolini. L'opposition que rencontrent tous les réformateurs, et qui n'avait pas manqué à l'œuvre de François, se remua vivement à Rome contre son Institut, dont l'absolue pauvreté épouvantait les demi-chrétiens. Il en fut informé, et Dieu même daigna lui montrer dans un songe mystérieux le danger, en même temps que la manière de le conjurer. Il vit dans son sommeil une petite poule noire aux pattes de colombe, laquelle avait des poussins en si grand nombre qu'elle ne les pouvait ramasser sous ses ailes, de sorte qu'ils prenaient leurs ébats à l'entour de la poule et demeuraient en dehors. A son réveil, il comprit, à la lumière de l'Esprit-Saint, que cette poule aux pattes de colombe, c'était lui-même, homme simple et petit, et que, pour défendre son innombrable famille, il fallait un protecteur plus puissant. Il résolut donc de retourner à Rome pour demander au pape de confier à un cardinal la défense et la protection de son Ordre.

Ce cardinal protecteur était tout désigné d'avance : c'était son saint ami, le cardinal Ugolini, évêque d'Ostie, qui avait quitté Flo-

rence et était de retour à Rome. Il accueillit François avec sa tendresse accoutumée, et, pour le bien faire voir du pape Honorius III et du Sacré-Collége, il l'exhorta vivement à prècher devant cette illustre auditoire. Le Saint s'en défendit longtemps, alléguant qu'il était un pauvre homme, sans lettres, ignorant, presque idiot ; mais il dut céder aux instances du cardinal et aux ordres mêmes du Saint-Père. Il prépara son discours avec grand soin ; mais quand il voulut ouvrir la bouche pour le prononcer, il ne put en retrouver un seul mot. Alors il s'humilia devant tous, raconta simplement ce qui lui arrivait. et, ayant invoqué le Saint-Esprit, il se mit à prêcher avec une telle abondance de pensées et de paroles, avec une éloquence si persuasive et de si sublimes accents, qu'il fut évident pour tous que ce n'était pas lui, mais le Saint-Esprit qui parlait par sa bouche.

Le Pape, ravi de tant de simplicité et de grâces. lui accorda ce qu'il demandait, et nomma le cardinal Ugolini protecteur de l'ordre des Frères-Mineurs. Ce grand homme était digne de cette mission. Providence visible de François et de son œuvre, il l'avait accueilli le premier à Rome quand il y vint

pauvre et obscur encore, suivi de ses douze premiers compagnons ; c'était lui qui devant plus tard, devenu Pape sous le nom de Grégoire IX, mettre sur les autels le saint pauvre de Jésus-Christ. Noble de naissance et de visage, d'un grand esprit et d'un grand cœur, docteur, jurisconsulte, dévoré du zèle de l'Eglise, il était aussi indomptable pour défendre les droits de la justice et de la vérité que miséricordieux et compatissant pour les petits et les faibles. Plein d'admiration et d'amour pour les Frères-Mineurs, il se plaisait à visiter leurs monastères, et à se faire pauvre avec eux et comme eux. Bien des fois on le vit, à Sainte-Marie-des-Anges, quitter humblement les marques de sa dignité, se revêtir de la robe grossière des religieux, et les pieds nus, les yeux baignés de larmes, se mêler aux frères et leurs parler de Dieu. François l'aimait comme un enfant aime sa mère, et, vénérant en lui par avance la majesté du suprême pontificat, il lui écrivait souvent en ces termes : " Au très-révérend père et seigneur Ugolini, futur évêque de tout le monde et Père des nations. "

Un trait touchant, rapporté par les trois compagnons de François, met en belle lumiè-

re la simplicité du saint et du cardinal. Un jour qu'Ugolini l'avait prié de prendre son repas chez lui, François alla quêter par la ville des morceaux de pain noir, et revenant au milieu des convives, prélats, chevaliers et chapelains, il les leur distribua avec amour. Après le repas, le cardinal prit à part le bienheureux, l'embrassa, et d'un ton de doux reproche : "Pourquoi, lui dit-il, m'as-tu fait cette honte que, venant en mon logis, lequel appartient à tes frères comme à moi, tu sois allé demander l'aumône ?"

François, avec un visage souriant : "Ah seigneur, je ne vous ai fait ni honte ni outrage, mais, au contraire, grand honneur en honorant chez vous et imitant Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui chérit la pauvreté et surtout la pauvreté libre et volontaire. Et c'est pourquoi il m'est plus doux de m'asseoir à une table pauvre couverte des humbles dons de la charité, qu'à des banquets somptueux où foisonnent les viandes et les mets recherchés."

A ces mots, le pieux cardinal attira sur son cœur le pauvre de Jésus-Christ et lui dit avec une tendre admiration : "Va, mon fils,

et fais ce qui te semble bon, car je vois que Dieu est avec toi. »

Le 26 mai de l'année suivante (1219) fut un grand jour dans l'histoire de l'ordre des Frères-Mineurs. C'était la fête de la Pentecôte, et les Frères, arrivant de toutes les parties du monde, se trouvèrent réunis à Sainte-Marie-des-Anges pour assister au second chapitre général qui devait s'ouvrir ce jour-là. Leur nombre dépassa cinq mille : telle avait été la merveilleuse fécondité de la famille de saint François. On les voyait arriver par groupes, jeunes gens et vieillards, vêtus du même habit, tous pieds nus, respirant la joie de la pauvreté, et portant en eux le trésor du divin amour : armée admirable, pacifique et conquérante, désarmée et toute-puissante, des pauvres de Jésus-Christ. Le monastère de Sainte-Marie-des-Anges, dont François et ses douze premiers disciples avaient pris possession neuf ans auparavant, ne pouvant abriter cette multitude immense, on dressa dans la campagne environnante des cabanes faites de jonc et de paille ; ce fut sous ces tentes, aussi belles que celles de l'armée d'Israel, que campa l'armée de saint François.

Le cardinal Ugolini vint présider le cha-

pitre. Il officia pontificalement le jour de la Pentecôte, et voulut le soir, comme un général d'armée, visiter les rangs des soldats de Jésus-Christ. Il les trouva rassemblés par groupes de cent ou de soixante, ou plus ou moins. Ils s'entretenaient des choses divines, de leur salut et de la conquête du monde. A cette vue, le bon cardinal, les yeux baignés de larmes, dit à François : " O frère, en vérité voici le camp du Seigneur ! " Et François, ému comme lui, transporté de joie, de reconnaissance et d'amour, leva les yeux et les mains vers le ciel, et, les reportant sur ses frères et ses fils, laissa tomber de son cœur et de ses lèvres des paroles vives, courtes, enflammées, dont l'histoire nous a conservé quelques-unes : " Nous avons promis de grandes choses ; on nous en a promis de plus grandes ; gardons les unes, soupirons après les autres. Le plaisir est court, la peine est éternelle ; les souffrances sont légères, la gloire est infinie ; beaucoup d'appelés, peu d'élus : tous recevront ce qu'ils auront mérité. Par-dessus tout, ô mes frères, aimons la sainte Eglise ; prions pour son exaltation, et n'abandonnons jamais la pauvreté. N'est-il pas écrit : " Charge le Seigneur du soin de ta

vie, et lui-même te nourrira. " C'est ainsi que le père exhortait, consolait, glorifiait ses enfants.

Suivant la parole de François, le Seigneur se chargea du soin de nourrir ses chers pauvres. Ils étaient là cinq mille, comme ceux qui jadis avaient suivi le Christ dans les plaines de la Judée, dénués de tout comme eux, mais comptant comme eux sur Celui qui avait nourri ces multitudes avec cinq pains et deux poissons. On vit bientôt affluer, des environs, des chevaliers et des paysans, gens de la ville et de la campagne, qui apportaient aux pauvres de Dieu toutes les provisions nécessaires. Ces secours durèrent autant que le chapitre lui-même, et la charité de ceux qui donnaient se trouva aussi grande que la pauvreté de ceux qui recevaient. Une foule nombreuse de gens de toute classe, jeunes et vieux, clercs et laïques, étaient venus par curiosité pour contempler la nouveauté de ce spectacle. En voyant le dénûment des frères, leur simplicité, leur abandon complet à la Providence et leur fraternel amour, beaucoup étaient touchés jusqu'aux larmes. " Voilà, se disaient-ils, qui montre bien que le chemin du ciel est étroit, et qu'il est difficile aux ri-

ches d'entrer dans le royaume de Dieu. Nous nous flattons de faire notre salut en jouissant de la vie et en prenant toutes nos aises, et ces bons frères se privent de tout et tremblent encore. Nous voudrions mourir comme eux, mais nous ne voulons pas vivre de même; on meurt cependant comme on a vécu." Et ils vinrent, au nombre de plus de cinq cents, se jeter aux pieds de François et lui demander de les recevoir au nombre de ses frères.

La conquête de ces nouveaux disciples, l'accroissement et le renouvellement de la ferveur, de l'esprit de religion et de discipline dans les anciens, ne furent pas les seuls résultats de ce chapitre général. On y fit de nouveaux et importants statuts qui achevèrent d'imprimer à l'Ordre son touchant et glorieux caractère. La pauvreté fut recommandée dans la construction des manastères, et, grâce à cette règle, les Frères-Mineurs restèrent toujours dans le beau en restant dans le simple.

On décida que, tous les samedis, une messe solennelle serait célébrée dans tous les monastères en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie *Immaculée*; et, par cette décision, l'ordre des Frères-Mineurs, déjà chevalier de

la sainte pauvreté, se proclama le héraut de la très-sainte Vierge et le propagateur dans le monde du grand dogme de l'Immaculée Conception.

On décida aussi que dans les offices des Frères-Mineurs il serait toujours fait une mention expresse de saint Pierre et de saint Paul, et, par là, l'ordre de saint-François proclama et resserra encore les liens de dévouement absolu et de filial amour qui l'attachaient à l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les églises.

Enfin, les frères se partagèrent le monde pour y répandre le Verbe divin et pour le conquérir à Jésus-Christ. On dressa le plan de cette campagne contre Satan, qui devait durer autant que sa puissance, c'est-à-dire jusqu'à la fin des temps. Le pape Honorius III, alors à Viterbe, donna l'approbation du Saint-Siége à cette entreprise par la lettre suivante adressée à toutes les puissances de l'Eglise :

" Honorius, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, aux archevêques, évêques, abbés, doyens, archidiacres et autres supérieurs ecclésiastiques.

" Comme nos chers fils le frère François et

ses compagnons ont renoncé aux vanités du monde et embrassé un genre de vie que l'Eglise romaine a justement approuvé, et vont, à l'exemple des apôtres, annoncer la parole de Dieu en divers endroits, nous vous prions tous, nous vous exhortons en Notre-Seigneur, et vous enjoignons, par ces lettres apostoliques, de recevoir en qualité de catholiques et de fidèles les Frères de cet Ordre, porteurs de ces présentes, qui s'adresseront à vous, de leur être favorables et de les traiter avec bonté pour l'honneur de Dieu et par considération pour nous. — Donné le troisième des Ides de juin, l'an troisième de notre pontificat. "

Munis de ce précieux passe-port, les Frères-Mineurs s'embrassèrent, se dirent adieu, et se dispersèrent comme autrefois les apôtres, emportant la bénédiction de leur père François. Les chefs de mission n'avaient d'autres lettres de créance que quelques mots écrits par saint François avec cette simplicité qui est un des principaux caractères de l'ordre des Mineurs : " Moi, Frère François d'Assise, ministre général, je vous commande par obéissance, à vous, frère Ange de Pise, d'aller en

Angleterre et d'y faire l'office de ministre provincial. Adieu."

C'était tout, mais c'était assez; car ils avaient pour sauvegarde et pour défenseurs de leur autorité trois satellites, trois puissances invincibles et immortelles, l'humilité, l'obéissance et l'amour.

CHAPITRE VII

Voyage de François en Egypte et en Syrie.—Son retour en Italie.—Mission et martyre de ses frères au Maroc.—Saint Antoine de Padoue.—Prédications de François en Italie.—Le loup de Gubbio.—Etablissement du Tiers-Ordre,—Indulgence de la Portioncule.—1219 à 1223.

Le moment était enfin venu pour François de mettre à exécution le projet formé depuis si longtemps d'aller évangéliser les infidèles, et de leur offrir ou la foi ou son sang. Son Institut était solidement constitué, il embrassait toute la chrétienté ; recommandé officiellement par le chef de l'Eglise à tous les évêques du monde, protégé par le cardinal Ugolini, défendu mieux encore par l'esprit d'obéissance, de pauvreté et d'humilité qui circulait dans tous ses membres, il pouvait se passer de la présence de son fondateur et de son père. François chargea le frère Elie de gouverner l'Ordre en son absence comme vicaire général, et plein de l'esprit de Dieu, poussé, par cette charité parfaite qui bannit la crainte, à s'offrir au Seigneur par le martyre comme une hostie vivante, afin de lui

rendre mort pour mort et de provoquer les autres au divin amour, il quitta Sainte-Marie-des-Anges et partit pour l'Asie Mineure. Deux fois déjà, nous l'avons vu, il avait tenté cette sainte aventure, et Dieu l'avait arrêté dès ses premiers pas. Cette fois, le Maître des âmes permit qu'il allât jusqu'au bout et qu'il portât la parole divine au cœur même de l'empire ottoman.

Il s'embarqua avec onze de ses frères, en laissa dix à Saint-Jean-d'Acre et à Chypre, et arriva en Egypte avec un seul compagnon, frère Jean, surnommé *l'Illuminé* à cause des grandes lumières qu'il recevait de Dieu. La cinquième croisade, si brillamment commencée par la prise de Constantinople et qui devait si tristement finir, touchait à son terme ; la guerre était ardente entre les Chrétiens et les Sarrasins, et la division régnait malheureusement dans le camp des Croisés. Les chevaliers et les fantassins s'accusaient mutuellement de lâcheté, et les uns et les autres, pour donner la mesure de leur valeur demandaient à grands cris une bataille. Jean de Brienne, leur chef, fut obligé de céder à ces folles instances : François arriva au camp des Chrétiens la veille du combat. Instruit

de Dieu que l'issue en serait malheureuse, il en avertit les Croisés et leur prédit de grands revers ; mais ils ne l'écoutèrent point, et, méprisant la sagesse du pauvre de Jésus-Christ, ils livrèrent la bataille, le 29 août 1219, par une chaleur accablante. Elle leur fut fatale : six mille Chrétiens furent tués ou faits prisonniers, la Croisade fut définitivement perdue ce jour-là, et si, un peu plus tard, le sultan Mélédin consentit à leur accorder une paix honorable, cette clémence inaccoutumée ne se peut expliquer que par l'impression qu'avait faite sur lui la sainteté de François.

Le serviteur de Dieu, véritable soldat du Christ bien plus que la plupart des Croisés, résolut de poursuivre son entreprise ; ne craignant pas la mort et sûr de triompher, puisque, pour un martyr, mourir est encore vaincre, suivi de son compagnon, il s'avança vers le camp des Sarrasins, en chantant les paroles du prophète : " Lors même que je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais rien, Seigneur, parce que vous êtes avec moi. " Sur la route, il rencontra d'abord deux brebis, et tout joyeux il dit à son frère : " Mon fils, aie confiance au Seigneur. car cette parole de l'Evangile se vérifie : " Voilà

que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups." Bientôt, en effet, ils virent arriver des soldats sarrasins qui, se jetant sur eux comme des loups sur des brebis, les saisirent, les accablèrent d'outrages, et les chargèrent de coups et de chaînes.

Traînés devant le sultan, interrogés par lui sur le but de leur entreprise et le motif de leur audace, François lui répondit simplement : "Ce n'est point un homme, c'est le Dieu très-haut qui nous a envoyés vers toi pour te montrer ainsi qu'à ton peuple la voie du salut, et t'annoncer l'Evangile de la Vérité." Puis il se mit à prêcher le Dieu triple et un, et le Sauveur de tous, Jésus-Christ, avec une telle hardiesse et en même temps une si digne éloquence, qu'en lui s'accomplissait en toute vérité cette promesse de l'Evangile : "Je vous donnerai une parole et une sagesse à laquelle vos adversaires ne pourront résister ni contredire."

Le sultan, étonné, ému, admirait dans l'homme de Dieu cette vertu et cette ferveur, et, se plaisant à l'écouter, il le pria avec instance de demeurer près de lui. A quoi le serviteur du Christ, éclairé d'une lumière d'en haut, lui répondit : "Si tu veux te convertir

au Christ avec ton peuple, pour son amour, je demeurerai volontiers parmi vous. Que si tu hésites à rejeter la loi de Mahomet pour celle de l'Evangile, fais allumer un grand feu ; j'entrerai avec tes prêtres dans ce feu, et tu connaîtras par l'effet quelle est la foi plus sainte et plus assurée qu'il faut embrasser. "

Le sultan reprit : je ne crois pas que mes prêtres soient d'humeur à s'exposer au feu pour la défense de leur foi ou à vouloir affronter les tourments. " Car il avait remarqué l'un d'eux, homme d'âge et d'autorité, qui, à la proposition de François, s'était immédiatement retiré.

" Eh bien ! poursuivit le saint, promets-moi que toi et ton peuple vous vous rendrez au culte de Jésus-Christ, si je sors du feu sain et sauf ; j'y entrerai seul ; que s'il me dévore, imputez-le à mes péchés mais si la puissance de Dieu me protége, reconnaissez que le Christ est la vertu et la sagesse de Dieu, Dieu véritable et Sauveur de tous les hommes. "

Le sultan, faible comme sont trop souvent les puissants de ce monde, tremblant devant ceux qui tremblaient devant lui, n'osa pas accepter cette épreuve dans la crainte d'une

sédition populaire ; mais il offrit à François de nombreux et riches présents, que le serviteur de Dieu, uniquement avide du salut des âmes, méprisa comme de la boue. Ce mépris absolu des richesses ravit le sultan d'admiration, et, bien qu'il ne voulût ou n'osât pas se ranger à la loi de l'Evangile, il supplia François d'accepter ses présents et de les porter aux chrétiens pauvres et aux pauvres églises dans l'intérêt de son propre salut. Mais le saint refusa de nouveau, parce que le poids de l'argent lui était en horreur et qu'il ne découvrait pas dans l'âme du sultan la marque certaine de l'amour de la vérité. Puis voyant qu'il ne pouvait ni travailler utilement à la conversion de ce peuple, ni en espérer le martyre, il retourna, sur l'ordre du Seigneur, vers les contrées des infidèles.

Ainsi il advint, par une disposition à la fois miséricordieuse et merveilleuse de la Providence, que l'ami du Christ chercha pour lui la mort de toutes ses forces sans la pouvoir rencontrer ; et que, tout en recueillant les grâces du martyre, il fut réservé pour la sanctification des peuples chrétiens et pour souffrir plus tard, dans sa chair, comme dans son âme, le martyre plus glorieux encore de

la Passion et de la croix de Jésus-Christ. "O homme en vérité bienheureux, ajoute saint Bonaventure, son fils, son successeur et son historien, auquel j'ai emprunté presque tout ce récit de la mission de François en Orient; ta chair, sans être déchirée par le fer d'un tyran, porta néanmoins la ressemblance de l'Agneau immolé! O homme mille fois et pleinement bienheureux, puisque ton âme tout en ne succombant point au glaive du persécuteur, s'enrichit du trophée des martyrs!"

Une tradition pieuse, et qui ne manque pas de valeur, rapporte que le sultan Mélédin, au déclin de sa vie, se souvint de François et lui envoya demander en Italie des frères pour l'instruire et le baptiser. Elle ajoute que deux religieux de l'ordre de Saint-François lui furent, en effet, envoyés, et que le sultan, instruit, consolé et fortifié par eux, reçut l'eau du baptême et mourut dans la paix du Seigneur. Cette conversion est possible, car rien n'est impossible à Dieu; mais elle n'est pas vraisemblable, et la tradition qui la rapporte ne repose pas sur des bases assez certaines pour qu'on puisse y ajouter une foi entière.

En même temps que le Seigneur préservait la vie de son serviteur François en Orient, il permettait que ses frères fussent cruellement tourmentés pour la foi en Espagne et dans le Maroc, et, acceptant les prémices du sang franciscan, il leur accordait la palme du martyre. Berardo, Pietro, Otton, Ajuto, Accursio, tels sont les noms de ces bienheureuses victimes du saint amour. Accablés d'outrages et de mauvais traitements par les musulmans d'Espagne, ils parvinrent enfin au Maroc à travers mille dangers, et là, tout pleins de l'Esprit de Dieu, ils prêchèrent Jésus-Christ et son Evangile, dans les rues, sur les places publiques, et jusqu'en face du roi qui passait. Arrêtés, chargés de chaînes, on les traîna sur le pavé, la corde au cou ; on les frappa si violemment que leurs entrailles furent presque mises à nu ; on les roula sur du verre et des briques cassées, et le soir on versa du vinaigre sur leurs plaies saignantes. Eux, rayonnant de visage, bénissaient Dieu et chantaient ses louanges ; pendant la nuit, le Christ, pour lequel ils avaient souffert, les vint consoler, comme jadis les premiers martyrs, et leurs

gardes épouvantés, les voyaient, priant et joyeux, enveloppés d'une céleste lumière.

Le lendemain, le roi les fit venir en sa présence, et leur dit : "Etes-vous donc ces impies qui méprisez la vraie foi, ces insensés qui blasphémez contre l'envoyé de Dieu ?

—O roi, répondirent-ils, nous n'avons pas de mépris pour la vraie foi ; au contraire, nous sommes prêts à souffrir et à mourir pour la défendre ; mais nous détestons la tienne, et le méchant qui en est l'auteur."

Le roi maure voulut alors essayer de la tentation des honneurs et des plaisirs, et leur montrant des femmes richement parées, il leur dit : "Si vous voulez suivre la loi de Mahomet, je vous donnerai ces femmes pour épouses avec de grandes richesses, et vous serez puissants dans mon royaume. Sinon, vous mourrez par le glaive.

—Prince, nous ne voulons ni de tes femmes ni de tes honneurs ; que cela soit pour toi, et que Jésus-Christ soit pour nous. Faites-nous encore souffrir toutes sortes de tourments, faites nous mourir ; la douleur nous semble légère quand nous contemplons la gloire éternelle."

En prononçant ces paroles, leur âme surabondait de joie et d'espérance, Le roi, furieux

prit son cimeterre et leur fendit la tête par le milieu du front. C'était le 16 janvier de l'an 1220. L'âme des martyrs, délivrée par les mains du royal bourreau, monta triomphante dans le ciel ; leur corps, déchirés par les infidèles, furent recueillis par les chrétiens, transportés secrètement en Portugal, et déposés, comme de précieuses reliques, dans l'église de Sainte-Croix de Coïmbre.

Tels furent les premiers-nés de cette nombreuse lignée de martyrs que l'ordre de Saint-François a produits dans tous les temps et dans tous les lieux, et qui ne sont pas une de ses moindres gloires. A la nouvelle de leur victoire, le saint Patriarche tressaillit d'une joie céleste, et, les yeux pleins de larmes, il s'ecria : "Certes je puis dire en toute assurance que j'ai cinq Frères-Mineurs!" Puis, se tournant du côté de l'Espagne et saluant le couvent d'où ils étaient partis pour aller au martyre : "Maison sainte, dit-il, terre sacrée, tu as produit et offert au Roi du ciel cinq belles fleurs pourprées, d'une odeur très-suave. O maison sainte ! sois toujours habitée par des saints ! "

Les reliques des glorieux martyrs furent une bénédiction pour la terre du Portugal où elles reposaient : elles donnèrent bientôt à

l'Eglise et à l'ordre de Saint-François un de leurs enfants les plus saints, une de leurs pures illustrations. Un jeune Portugais, Fernandez, issu d'une des premières familles du pays alors âgé de vingt-cinq ans, se trouvant à Coïmbre lors de la translation solennelle du corps des martyrs, sentit naître en son cœur un ardent désir de vivre et de mourir pour Jésus-Christ. Il sollicita et obtint l'habit des Frères mineurs, reçut le nom d'Antoine, et, guidé par l'Esprit-Saint, il arriva, de monastère en monastère, d'épreuve en épreuve, à Sainte-Marie-des-Anges, où il trouva saint François qui l'accueillit avec amour. Il le ravit par sa science théologique, remua l'Italie entière par ses prédications, ses miracles et ses vertus, et mourut dix ans après, en 1231, laissant un renom presque égal à celui de son père saint François ; dès l'année suivante, le pape Grégoire IX le canonisa, au milieu des acclamations populaires : c'était saint Antoine de Padoue. Ainsi le sang des martyrs est toujours une semence de saints et ne reste jamais sans fécondité.

Ce que fait partout le sang des martyrs, la sainteté de François le fit en Orient. D'après le témoignage de Jacques de Vitry, alors évê-

que d'Acre, le nom de François, maître des Mineurs, était vénéré de tous les hommes, même des infidèles." Cette vénération à traversé les siècles : elle est demeuré comme une protection permanente sur les Franciscains d'Orient. Ils n'ont cessé depuis lors d'évangéliser la Palestine et toute l'Asie Mineure, et, de nos jours encore, ce sont des fils de Saint François qui gardent à Jérusalem le tombeau de Jésus-Christ.

Le serviteur de Dieu, après avoir prêché les croisés et posé les fondements de son Ordre dans ces malheureuses contrées, revint en Italie, qu'il parcourut, prêchant, pleurant, priant, semant partout la parole divine, la pénitence et les miracles. Les peuples se pressaient sur ses pas, se suspendaient à ses lèvres, et lui faisaient en tous lieux un cortége d'amour, comme les princes et les rois de la terre n'en connurent jamais. On a conservé dans les archives de l'église de Spalatro un témoignage original et comtemporain de l'impression que produisaient sa parole et sa personne. Le voici dans sa touchante simplicité :

" Moi, Thomas, citoyen de Spalatro et archidiacre de l'église cathédrale de la même

ville, étudiant à Bologne, l'an 1220, j'ai vu, le jour de l'Assomption de la Mère de Dieu, saint François prêcher dans la place, devant le Petit-Palais, où presque toute la ville était assemblée Il partagea ainsi son sermon : les anges, les hommes, les démons. Il parla de ces êtres intelligents si bien et avec tant d'exactitude, que beaucoup de gens de lettres qui l'écoutaient admirèrent un tel discours dans la bouche d'un homme simple. Il ne suivit point la manière ordinaire des prédicateurs ; mais, comme un orateur populaire, il ne parla que de l'extinction des inimitiés et de la nécessité de faire des traités de paix et d'union. Son habit était vil et déchiré, sa personne chétive, son visage défait ; mais Dieu donna une telle efficacité à ses paroles, qu'un grand nombre d'hommes nobles, dont la fureur cruelle et effrénée avait répandu beaucoup de sang, se réconcilièrent. L'affection et la vénération pour le Saint étaient si universelles et allaient si loin, que les hommes et les femmes couraient à lui en foule, et que l'on s'estimait heureux de pouvoir seulement toucher le bord de sa robe. "

On peut remarquer, dans ces lignes contemporaines de saint François, le caractère

des peuples à cette époque et le genre d'influence que le Saint exerçait sur eux. Les haines, les querelles à mains armées, de famille à famille et de cité à cité, la violence des passions vindicatives et le sang que ces passions faisaient répandre, telles étaient les plaies vives de l'Italie et du monde; la paix, la concorde, l'amour en Dieu, Père de tous les hommes, tels étaient les remèdes qu'y apportait François. Vrai serviteur de Celui qui est venu apporter sur la terre la paix aux hommes de bonne volonté, il annonçait la paix, il la prêchait à tous, il la répandait autour de lui comme l'olivier répand l'huile, comme la fleur répand son parfum. A son aspect, à la vue de son visage enflammé d'un saint amour, de son corps dévasté par la pénitence, de ses yeux noyés dans les larmes, la haine s'apaisait, la passion faisait silence, et le double amour de Dieu et des hommes, qui ne se peut diviser, renaissait dans ces âmes baptisées, oublieuses jusque-là des grâces et des promesses du baptême. Cette paix, cette union fraternelle qu'il prêchait partout, qu'il demandait avec des cris et des larmes, il la rétablissait partout; les petits, opprimés et foulés aux pieds, pardonnaient

aux grands, et les grands devenaient les protecteurs et les serviteurs compatissants des petits. A ce point de vue l'histoire du loup de Gubbio, racontée dans les *Fioretti*, mérite d'être rapportée malgré son caractère ou plutôt son apparence légendaire, car elle caractérise merveilleusement et l'époque de saint François et l'influence prodigieuse qu'il exerça sur elle.

La ville de Gubbio en Ombrie tremblait tout entière devant un loup dont la taille était monstrueuse comme la férocité ; il attaquait et dévorait les hommes aussi bien que les animaux, et les gens les plus hardis n'osaient s'aventurer sans armes hors des murs de la ville. Saint François, touché de compassion, résolut d'aller trouver le loup ; seul, sans crainte, confiant en Dieu, il sortit de Gubbio et s'avança vers la montagne.

Bientôt l'animal furieux accourt, la gueule ouverte et sanglante. Le saint marche à lui, fait un signe de croix, et l'appelant d'une voix forte : " Frère loup, lui dit-il, viens ici, et de la part du Christ, je te l'ordonne, ne me fais aucun mal, ni à moi ni à d'autres. " Aussitôt le loup ferme sa gueule, s'arrête et vient, doux comme un agneau, se coucher à

ses pieds.—" Frère loup, poursuit le saint, tu as fait de grands crimes, tu as tué, dévoré non-seulement des animaux, mais des hommes créés à l'image de Dieu. Tu mérites la mort ; tous les habitants de ce pays t'ont en horreur ; mais je veux que tu fasses la paix avec eux. Je leur demanderai ton pardon ; et comme c'est la faim qui a causé tes forfaits, si tu promets de mener une vie innocente, ils te donneront chaque jour ta subsistance. Le veux-tu ? " Le loup, baissant la tête, indiqua qu'il y consentait.

Alors François revint vers la ville, avec le loup qui le suivait comme un chien. Il traversa les flots du peuple émerveillé, et montant sur une pierre, il se mit à les prêcher " Mes amis, mes frères, leur dit-il, Dieu a permis ce fléau à cause de vos péchés ; mais la flamme éternelle de l'enfer est bien plus redoutable que la fureur d'un loup qui, après tout, ne peut tuer que le corps. Voyez combien est terrible cet abîme de l'enfer, puisque la gueule d'un pauvre animal fait trembler tout un peuple ! Mes chers enfants, faites donc pénitence, et Dieu vous délivrera, non-seulement de la rage du loup dans cette

vie, mais encore des flammes de l'enfer après cettte mort."

Ce discours achevé, il proposa solennellement un traité de paix au peuple, qui l'accepta par acclamations, et au loup, qui, pour témoigner qui l'acceptait aussi, posa sa patte dans la main que le saint lui tendait. A cette vue, la joie et l'admiration de la foule furent au comble. La vénération qu'inspiraient à tous saint François, la singularité de ce miracle, le plaisir que leur procurait la paix promise par le loup, excitèrent parmi eux un si vif enthousiasme, qu'ils se mirent à pousser vers le ciel des cris d'allégresse, louant et bénissant Dieu de leur avoir envoyé un saint qui les avait délivrés de la fureur d'une bête cruelle.

Le loup vécut encore deux ans dans Gubbio : il allait familièrement de porte en porte entrait dans les maisons, sans faire ni recevoir aucun mal. Chacun s'empressait de lui fournir ce qui lui était nécessaire à sa nourriture, et quand il traversait la ville, jamais les chiens n'aboyaient après lui. Enfin deux ans après sa conversion, frère loup mourut, et les habitants de Gubbio le pleurèrent; car la vue de cet animal parcourant la ville avec la dou-

cœur d'un agneau était pour eux un vivant souvenir de la sainteté et des vertus de François.

Cette touchante histoire est-elle véritable ? n'est-elle qu'une légende populaire, symbole de la réconciliation des grands seigneurs et du peuple, de l'action toute-puissante et toute pacifiante de saint François ? J'inclinerai pour mon compte à la prendre et à la croire à la lettre, tant elle est conforme à beaucoup de traits parfaitement authentiques et non moins merveilleux de la vie du grand serviteur de Dieu. Mais histoire ou légende elle est l'image saisissante et fidèle des mœurs du temps, de la prédication, de l'autorité et de la sainteté de François ; et c'est pourquoi j'ai cru devoir la rapporter dans sa belle et sainte naïveté.

Ces honneurs, ces enthousiasmes populaires, ces marques de vénération et d'amour qui accompagnaient partout le pauvre de Jésus-Christ, loin de lui apporter des tentations d'orgueil, ne faisaient qu'accroître son humilité. Il ne cherchait pas plus à s'y dérober que s'il se fut agi d'un autre, et se livrait avec un entier abandon à la dévotion et à l'empressement des populations qui baisaient

ses mains, sa robe, ses pieds et même l'empreinte de ses pas. Un de ses compagnons, étonné, presque choqué de cette conduite qu'il ne comprenait pas, lui dit un jour : "Ne voyez-vous pas, mon frère, et ne remarquez-vous pas ce que font ces hommes ? Et vous les laissez faire ! Ils vous honorent outre mesure et vous prodiguent leur vénération comme à un saint ; et vous, vous ne rejetez et ne refusez rien de tout cela, vous semblez même vous y complaire. Pourquoi donc agissez-vous de la sorte ? "

Le bienheureux lui répondit avec douceur : " Loin de moi, mon frère, de rejeter ces choses ! je les trouve même peu considérables. Certainement tous ces peuples devraient faire davantage.

—Pour moi, reprit le frère encore plus troublé, je ne comprends pas qu'on vous regarde comme un saint, et qu'en même temps vous désireriez les honneurs et les louanges des peuples. "

Alors saint François : " Vois, mon frère, et comprends. Je ne m'attribue et ne m'approprie rien à moi de tout ce respect, mais je le renvoie tout entier à Dieu et me tiens moi-même dans la boue de l'humilité. J'apprécie

très bien ma bassesse, et je considère la majesté de Dieu. Les hommes ne retirent pas un médiocre avantage de ces respects, lorsqu'ils reconnaissent, honorent et vénèrent le Seigneur dans ses créatures. Dans les images et les statues du Seigneur ou de sa mère, on honore l'un et l'autre, et cependant ces images n'en conçoivent pas d'orgueil, elles ne s'enflent point de ces honneurs : de même le serviteur de Dieu. S'affermissant dans son humilité, il attribue tout à Dieu, rien à soi. Il se répute une vaine image, une statue, ou plutôt rien du tout en présence de ce Dieu à qui il renvoie tout honneur et toute gloire, en gardant pour lui-même la tribulation, la misère et la honte."

C'est ainsi que ce grand maître de la vie spirituelle entendait et pratiquait l'humilité. Il se réjouissait dans les honneurs à cause de Jésus-Christ, dans les opprobres à cause de lui-même, et, estimant toute chose à sa juste valeur, il rendait à Dieu la gloire qui appartient à Dieu, il gardait pour l'homme le mépris qui appartient à l'homme.

Tout ceci se passait à l'époque où saint François, de retour d'Orient et poursuivant en Italie son œuvre de pénitence et de sanc-

tification, remplissait la chrétienté tout entière du bruit de ses miracles et de sa sainteté. Son premier Ordre, celui des Frères-Mineurs, fondé depuis douze ans, était répandu dans tout le monde, et fécondant de ses sueurs les églises d'Italie, d'Allemagne, de France et d'Espagne, il arrosait de son sang la terre infidèle du Maroc, de la Moritanie et de l'Egypte. Le second Ordre, celui des Pauvres-Dames ou Clarisses, fondé peu de temps après le premier, se développait avec une égale rapidité, et avait promptement franchi les limites de l'Italie. L'exemple du serviteur de Dieu et la grâce de Jésus-Christ qu'il portait en lui, produisaient dans les peuples un élan universel vers le sacrifice, et de tous les rangs de la société sortaient en foule des pauvres volontaires qui couraient avec un grand amour se placer sous la conduite de François ou de sa glorieuse fille, sainte Claire.

Les fidèles que les engagements de leur état ou des liens plus sacrés retenaient au milieu du monde, s'affligeaient de ne pouvoir suivre ce mouvement divin qui semblait entraîner tous les cœurs vers le cloître. De toutes parts, des hommes et des femmes, ployant sous le poids des sollicitudes, des

charges et des soins extérieurs de la famille, venaient consulter le saint Patriarche sur les moyens de vivre chrétiennement au milieu du siècle : ils lui demandaient une règle de vie tracée de sa main, afin de marcher plus sûrement dans les voies de la perfection évangélique : de là la fondation du troisième Ordre ou tiers ordre de Saint-François, qui devait, à l'instar de ses deux aînés, se développer et s'étendre en tous lieux et dans tous les temps, avec une rapidité et une fécondité merveilleuses.

Il commença humblement et simplement comme les autres œuvres de saint François, ou plutôt comme toutes les œuvres de Dieu ; c'est toujours le grain de sénevé qui devient un grand arbre où s'abrite la multitude des oiseaux du ciel. Le saint allant de Florence à Cagiano, petite bourgade voisine de Poggibonzi en Toscane, rencontra sur la route un des anciens amis de sa jeunesse, le marchand Luchesins. Cet homme, autrefois avare et violent, s'était converti et édifiait ceux qu'il avait scandalisés. Charitable, chérissant les pauvres, soignant les malades dans les hôpitaux, il ouvrait sa maison aux pèlerins et les traitait avec une chrétienne hospitalité. Sa-

femme Bonadonna, longtemps opposée à ces œuvres de miséricorde, l'avait bientôt imité, et plus d'une fois tous deux avaient prié le saint de leur tracer une voie de perfection approprié à leur état.

Arrivé dans cette maison déjà sanctifiée par la charité, François leur dit : "J'ai songé depuis peu à instituer un troisième Ordre où les personnes mariées pourront servir Dieu d'une manière parfaite ; et je crois que vous ne sauriez mieux faire que d'y entrer," Luchesins et Bonadonna, après avoir demandé les lumières du Saint-Esprit, prièrent François de les admettre dans ce nouvel institut, dont ils furent les premiers. Le saint leur fit prendre un habit simple et modeste de couleur cendrée, avec une corde à plusieurs nœuds pour ceinture, et leur prescrivit la pratique de différents exercices de piété jusqu'à ce qu'il eût composé sa Règle. Il initia à cette même forme de vie plusieurs personnes de Poggibonzi et de Florence. Dès l'année suivante, en 1221, il écrivit une Règle pour cet Ordre, où les hommes et les femmes étaient également admis ; et plus tard on l'appela le tiers ordre de la Pénitence, par rapport aux deux premiers ordres de

Saint-François. Ainsi fut institué le plus anciens des tiers ordres par le séraphique Patriarche d'Assise.

Pour être admis dans cette pieuse association, quatre conditions étaient indispensables. Il fallait restituer le bien injustement acquis, se réconcilier ahsolument et franchement avec son prochain, observer les commandements de Dieu et de l'Eglise, et promettre d'être fidèle à la Règle ; enfin, pour les femmes mariées il fallait le consentement de leurs maris.

Quant à la Règle elle-même, qui n'obligeait point les frères et les sœurs du tiers ordre sous peine de péché, elle était aussi simple que féconde : point de vêtements ni de meubles somptueux, sans que la pratique de la pauvreté dépassât jamais la limite très-variable de la condition sociale de chacun ; renoncement aux théâtres, aux festin et divertissements mondains, toujours dans la mesure des devoirs de position et de famille ; jeûnes à certains jours, exercices de piété et prières communes à tous : voilà le résumé de cette loi toute pure et tout humble, qui, sous la seule garde de l'amour, a traversé les siècles sans ce corrompre, mais en les puri-

fiant, et qui de nos jours, après s'être voilée quelques moments comme ces fleuves qui disparaissent sous la terre, renaît, aussi pure et aussi vive qu'à sa source, pour féconder les âmes et leur faire produire des fruits excellents de bénédiction et de salut.

Le pape Honorius III approuva de vive voix la règle du tiers ordre dès l'année de son établissement, comme Innocent III avait approuvé la règle des Frères-Mineurs, et cette nouvelle forme de vie, à peine sortie de l'âme céleste de François, fut accueillie partout avec un inexprimable empressement. Dans ces temps de foi et d'énergie, les grands repentirs suivaient de près les grandes fautes. Les Tertiaires de Saint-François se multiplièrent si rapidement en Italie, que leur nombre, joint à celui des Tertiaires de Saint-Dominique, déconcerta les projets impies de l'empereur Frédéric II contre le Saint-Siège ; Pierre des Vignes, son ministre, écrivait à son maître peu d'années après la mort de saint François : " Les Frères-Mineurs et les Frères-Prêcheurs se sont élevés contre nous. Ils ont réprouvé publiquement notre vie et notre conversation ; ils ont brisé nos droits et nous ont réduits au néant ; et voilà que, pour

enerver encore plus notre puissance et nous priver du dévouement des peuples, ils ont créé deux nouvelles fraternités qui embrassent universellement les hommes et les femmes. Tous y accourent, et à peine se trouve-t-il une personne dont le nom n'y soit inscrit."

Le tiers ordre de Saint-Frnnçois franchit bientôt les montagnes et les mers ; il se propagea en France, en Allemagne et en Espagne. Il fleurit en Asie, et compta de nombreux enfants dans les Indes et jusqu'au Japon Grâce à cette profonde et simple institution, la vie religieuse, dans son fond, sinon dans sa forme, devint possible et facile à toute âme de bonne volonté. "On ne pensa plus, dit l'illustre Père Lacordaire, qu'il fallût fuir du monde pour s'élever à l'imitation des Saints. Toute chambre pouvait devenir une cellule, et toute maison une Thébaïde." Monarques, docteurs, prêtres et soldats, marchands et simples laboureurs, le tiers ordre embrassait tout, convenait à tous, et la liste de ses membres, dès les premières années de son établissement, offrit le plus étonnant et le plus touchant assemblage. De ces glorieux Tertiaires des premiers jours, je n'en citerai que deux: saint Louis, roi de France, qui

monta sur le trône en 1226, l'année même de la mort de saint François ; et sainte Elisabeth, reine de Hongrie, l'amie, la sœur du Patriarche d'Assise, qui aima les pauvres comme lui, se fit, comme lui, la servante des lépreux, et à laquelle il envoya son pauvre manteau, plus précieux à ses yeux que son manteau royal.

A cette même année 1221, date de l'établissement du tiers ordre de la Pénitence, remonte la célèbre indulgence dite de la Portiuncule, qui acheva de faire de Sainte-Marie des-Anges un des sanctuaires les plus illustres du monde entier. Saint François, de retour à son cher monastère, priait une nuit, au mois d'octobre, dans l'église qu'il avait relevée de ses mains, et, versant des torrents de larmes, il demandait à Dieu la conversion des pécheurs. Jésus-Christ lui apparut avec sa sainte Mère, et, sur la prière de l'*avocate du genre humain*, il lui accorda les grâces spirituelles qu'il demandait, pourvu qu'il en obtînt la confirmation de celui auquel seul il a été donné de lier et de délier ici-bas.

François, brûlant de l'amour des âmes, partit dès le point du jour avec le frère Masseo, se rendit auprès du pape Honorius III,

qui se trouvait alors à Pérouse, et lui dit avec son ordinaire simplicité: " Saint-Père, j'ai réparé une église en l'honneur de la très-sainte Vierge, et je supplie Votre Sainteté d'y mettre de grandes indulgences.

—Je le veux, dit le pape; mais dis-moi le nombre d'années que tu requiers et la mesure du pardon que je dois octroyer à cette église.

—Saint-Père, reprit François qu'il plaise à Votre Sainteté d'octroyer non point les années mais les âmes.

—Tu veux les âmes?" dit Honoruis étonné.

Le bienheureux François: " Je désire, s'il agrée ainsi à Votre Sainteté, que quiconque visitera cette église contrit, confessé et absous, soit également absous de toute faute et de toute peine au ciel et sur la terre, depuis le jour de son baptême jusqu'au jour et à l'heure de son entrée en la dite église.

—Mais s'écria le Pape, c'est là une grande affaire et tout à fait étrange que demande François, la cour de Rome n'ayant point l'usage d'accorder de semblable indulgence.

—Seig neur, reprit le bienheureux, ce que je demande ne vient pas de moi, mais du

commandement de Celui qui m'a envoyé vers vous, Notre-Seigneur Jésus-Christ. "

A ce mot, le Souverain Pontife, qui connaissait la sainteté du serviteur de Dieu, dit et répéta par trois fois : " Il nous plait que tu aies une telle indulgence. "

Les cardinaux présent ayant fait quelques observations au Pape sur le caractère illimité de cette indulgence, Honorius ajouta : " Nous ne pouvons retirer ce que nous avons octroyé ; mais nous entendons la limiter à la longueur d'un jour naturel. "

Et se tournant vers François il lui dit : " Voilà que dorénavant nous octroyons à quiconque viendra en la dite église, dûment contrit et confessé, qu'il soit absous de toute faute et de toute peine due à ses péchés, et voulons que cette indulgence soit valable à perpétuité, pendant la durée d'un jour naturel, depuis les premières vêpres jusqu'aux vêpres du jour suivant. "

Le bienheureux rendit grâce au Pape, prit congé de lui, et se retira humblement. Honorius, voyant qu'il s'en allait, le rappela et lui dit : " Oh ! bon et simple homme, où vas-tu ? qu'emportes-tu comme témoignage de cette indulgence ?

—Saint-Père, répliqua François, votre parole suffit sans plus. Que Jésus-Chrit soit le notaire, la sainte Vierge la charte, et les Anges les témoins : je ne demande point d'autre acte authentique ; c'est maintenant à Dieu à montrer que cette œuvre est divine. "

Et, se retirant, il retourna prier et pleurer à Sainte-Marie-des-Anges.

Dieu, qui est fidèle, dit l'Ecriture, ne manqua point à son serviteur. Deux ans après, en 1233, suivant le récit de Barthélemy de Pise, François, priant la nuit, fut tenté par le démon, qui lui conseillait le repos et le sommeil. Aussitôt il se lève, sort de sa cellule, se jette sur des épines et sur la neige, en disant à son corps : " Il vaut mieux souffrir en douleurs avec Jésus-Christ que de suivre les conseils du tentateur. "

Par un prodige touchant et bien fréquent dans la vie des Saints, les épines rougies de son sang se convrirent à l'instant de roses blanches et rouges, et François, entrant dans l'église, fut ravi en esprit, vit Jésus-Christ et la sainte Vierge qui s'entretenaient avec lui, et apprit du Seigneur qu'il devait fixer le jour de l'indulgence acccordée par le Pape au 1er août, fête des Chaînes de Saint Pierre.

Le bienheureux se hâta de retourner vers le Pape, emportant trois roses blanches et trois roses rouges en témoignage de sa vision miraculeuse. Le Souverain Pontife, se conformant à la volonté de Dieu et au désir de François, déclara que l'indulgence de Sainte-Marie-des-Anges ou de la Portiuncule commencerait à perpétuité aux premières vêpres du premier jour d'août, finirait aux vêpres du jour suivant, et ordonna qu'elle fût promulguée solennellement dans la chrétienté.

Depuis lors, et il y a de cela plus de six siècles, tous les ans, les buissons qui avoisinent Sainte-Marie-des-Anges se couvrent de roses blanches et rouges, pur et touchant mémorial de Saint François, et chose non moins merveilleuse, tous les ans aussi, du 1er au 2 août, des multitudes de pèlerins, accourus de tous les pays, et dont le nombre a quelquefois dépassé deux cent mille, viennent dans le pauvre sanctuaire. recouvert et protégé par une vaste basilique, prier où pria saint François, chercher le pardon, la joie du divin amour, et reconquérir, avec l'indulgence accordée au Séraphin d'Assise, la pureté de l'innocence baptismale.

CHAPITRE VIII

Charité de Françoins.—Son humilité.—Sa bonté.—Son amour pour toutes les créatures.—Son empire sur la nature.

Chargé de mérites et de gloire, épuisé de pénitences et de travaux, languissant d'amour sur cette terre d'exil, François touchait au moment où sa vie, si pleine de merveilles, allait se couronner par une merveille plus grande que toutes les autres. Avant de gravir avec lui ce mont Alverne où l'attendaient des souffrances et des grâces inouïes, avant de raconter ce qu'on peut appeler en toute vérité sa passion, son crucifiement et sa mort, arrêtons-nous quelques moments à contempler dans ses traits divins cette physionomie vraiment céleste, où la pauvreté, l'humilité, la pénitence, la douceur et l'austérité, la tendresse et la mortification, l'amour de Dieu, des hommes et de toutes les choses créées, s'unissent et se fondent en un tout vraiment angélique et qui n'a point son égale sur la terre.

J'ai déjà dit ce qu'était son amour pour la pauvreté, fondement de tout son édifice spiri-

tuel, sa compagne et son épouse mystique. Il poussait cette vertu jusqu'à pleurer quand il rencontrait un mendiant plus misérablement vêtu que lui, jusqu'à se dépouiller de son unique manteau pour en revêtir les pauvres, jusqu'à donner en aumône, faute d'autres ressources, le Missel usé qui servait à la communauté naissante pour chanter les offices.

Il entendit un jour un frère qui disait à un autre: "Je viens de la cellule de François..." Il l'appella aussitôt, et lui dit: "Pourquoi dis-tu la mienne? Dorénavant elle sera à un autre et non plus à moi;" et il ajouta: "Notre-Seigneur, étant au désert, où il pria et passa quarante jours et quarante nuits, n'édifia ni cellule ni maison, et se tint sur le rocher de la montagne."

Une autre fois, se rendant à Pérouse, il rencontre un mendiant dont l'aspect trahissait une violente fureur, et lui dit: "Frère, pourquoi es-tu rempli de colère?" Cet homme s'emporta en imprécations contre son seigneur, qu'il accusait de lui avoir volé tout son bien. Le bienheureux, le voyant persister en cette haine mortelle, eut grande compassion de son âme, et lui dit avec douçeur: "Frères, pour l'amour de Dieu, pardonne à

ton seigneur, pour que ton âme soit sauvé : autrement tu perdras, outre le bien qu'il t'a pris, ta pauvre âme qui vaut bien davantage.—Non, reprit l'autre, je ne puis du tout lui pardonner. s'il ne me rend ce qu'il m'a dérobé." Alors François avec un accent angélique : "Tiens, je te donne ce manteau, c'est tout ce que j'ai, et je te prie de pardonner à ton seigneur, pour l'amour de Dieu." Et se dépouillant de son manteau il le lui donna. Le mendiant le reçut d'un visage adouci, fondit soudain en larmes, et, vaincu par l'amour, il abjura sa haine.

L'esprit de pénitence et de mortification égalait en François l'esprit de pauvreté. Il pleurait tant durant ses longues oraisons, que ses yeux semblaient presque éteints, et qu'il finit par devenir complètement aveugle. Un médecin, prévoyant ce résultat de ses larmes continuelles, lui avait conseillé de les modérer s'il ne voulait perdre la vue. "Mon frère le médecin, lui répondit-il, nous ne devons pas renoncer aux choses célestes par amour pour une lumière matérielle qui nous est commune avec les mouches : car l'esprit n'a pas reçu à cause de la chair, mais la chair à cause de l'esprit, le bienfait de la lumière."

Il était si mortifié dans le boire et le manger qu'il saupoudrait souvent de cendre son écuelle, alléguant à ses frères, pour excuse de cette pénitence, que sœur cendre était chaste. Un jour qu'il était à table, songeant que la Vierge Marie avait parfois été si dénuée qu'elle n'avait rien à donner à l'enfant Jésus, il se mit à pleurer, se retira de table, et mangea son pain à terre : d'autres fois il cessait tout à coup de manger, et demeurait immobile, plongé dans la contemplation des choses célestes.

De son humilité je ne citerai qu'un trait touchant et charmant, après tous ceux que j'ai précédemment racontés. Dans un de ses longs voyages, il avait pris pour compagnon frère Léonard d'Assise, né de parents illustres. Le bienheureux, accablé de fatigue, monta un peu sur un âne. Le frère qui le suivait, bien fatigué aussi, ressentit aussitôt en son cœur quelque chose de l'homme et se prit à dire en lui-même : " Ses parents et les miens tenaient un rang bien différent. Cependant, aujourd'hui, c'est lui qui se fait porter, et moi je le suis à pied. " A peine cette pensée lui fut-elle venue, que le saint descendit de son âne et lui dit : " Il ne me convient

pas, mon frère, de voyager ainsi et de te laisser aller pied ; car tu as été dans le siècle plus noble et plus puissant que moi." Le frère, étonné et confus de sevoir ainsi découvert, se jeta baigné de larmes aux pieds de François, lui confessa la pensée tout hmuaine qu'il avait eue et lui en demanda pardon.

L'austérité de saint François et sa profonde pénitence n'exclutaient pas dans son cœur la joie spirituelle ; il la prêchait sans cesse à ses desciples. Voyant un d'entre eux dont le visage était sombre et affligé, il le reprit doucement et lui dit : "Pourquoi es-tu triste ? Lorsque tu converses seul avec Dieu, contriste toi de tes péchés, et prie-le avec larmes de te faire miséricorde ; puis rends à ton âme la joie du salut, dont elle est privée par tes iniquités. Mais devant des frères, que ta figure soit joyeuse ; car il n'est pas séant au serviteur de Dieu de montrer un visage mélancolique."

Sa bonté pour ses frêres était admirable, et sa tendre indulgence pour eux n'avait d'égale que sa dureté pour lui-même. Une nuit, un jeune religieux, épuisé de jeûnes, se mit à gémir et dit : "Je meurs de faim." Aussitôt le bienheureux se lève, fait dresser la table ;

et, pour que le pauvre frère ne fût pas humilié de manger seul, il se mit à table avec lui et y fit mettre tous les religieux. Quand ils eurent tous mangé, il leur dit : " Mes frères, je vous dis en vérité que chacun doit tenir compte de ses forces. Les besoins sont divers ; que chacun donne au corps selon sa nécessité, afin que le corps rende loyal service à l'esprit. Gardons-nous à la fois de manger trop, pour ne pas nuire au corps et à l'âme, et de jeûner outre mesure, parce que le Seigneur demande miséricorde, et non sacrifice. Mes frères bien-aimés, c'est par charité pour notre frère que nous avons mangé avec lui, et non par caprice ni nécessité. "

Une autre fois, le doux et bon Père, sachant qu'un de ses frères malade avait un grand désir de manger des raisins, mais qu'il n'osait en demander, le mena dans une vigne voisine, puis il s'assit sur la terre avec lui, et se mit à manger des raisains le premier, pour que le frère n'eût pas de honte de suivre son envie. Touchante et admirable condescendance qui rappelle la bonté divine du Sauveur, s'asseyant à la table des pharisiens et des publicains, conversant avec les pécheurs, et s'abaissant avec amour vers tout ce qui

souffrait, était petit et humilié en ce monde !

Un dernier trait, plus touchant encore, achevera de peindre cette charité tout angélique de saint François. Un de ses fils spirituels, le frère Riger, qui mérita le titre de Bienheureux, fut pendant quelque temps, en proie à des tentations si violentes qu'il semblait prêt à tomber dans le désespoir. Un jour, à bout de forces, il se dit en lui-même : " Je me leverai et j'irai trouver mon Père. S'il me reçoit avec douceur et bonté, j'aurai l'espérance que Dieu me sera propice ; s'il agit autrement, je comprendrai qu'il m'a abandonné sans retour. " Il partit aussitôt pour Assise, où saint François était alors dans le palais de l'évêque, malade de sa dernière maladie. Le saint connaissant par une révélation du Ciel l'état d'esprit du pauvre frère et la cause de son voyage, envoya à sa rencontre les frères Masseo et Léon. " Allez, leur dit-il, au-devant du frère Riger, qui vient ici pour me voir ; embrassez-le de ma part, saluez-le avec de douces paroles, et dites-lui que je l'aime du plus profond de mon cœur entre tous les frères qui sont répandus dans le monde. "

Léon et Masseo, vrais fils d'obéissance,

s'acquittèrent de cette commission, et le frère Riger, affermi aussitôt dans la foi, se sentit pénétré d'une joie ineffable. Quand il approcha du lieu où son Père gisait infirme et languissant, le Bienheureux, emporté par l'ardeur de sa charité, se leva, courut à sa rencontre, posa ses bras autour de son cou, et lui dit avec une paternelle tendresse : " Mon fils bien- aimé, je t'aime intimement du fond de mon cœur entre tous les frères qui sont dans le monde. " Puis, traçant sur son front le signe de la croix et collant ses lèvres à cet endroit, il ajouta : " Mon cher fils, cette tentation t'a été donnée pour ton plus grand profit ; mais, puisqu'elle te semble trop dure, tu n'auras désormais ni tentation ni affliction. "

Et, depuis ce moment, le frère Riger retrouva, en effet, la paix et la joie spirituelles pour ne plus les perdre. Telle était la bonté vraiment céleste de saint François.

Cet amour intarissable et tendre qui remplissait l'âme du Bienheureux, et qui découlait directement de Jésus-Christ, s'épanchait sur tous les hommes et, par délà les hommes, sur toutes les créatures. Remontant, dit saint Bonaventure, jusqu'à la première origine des

choses, il considérait toutes les créatures comme sorties du sein paternel de Dieu, et reconnaissant qu'elles avaient le même principe que lui, il les appelait avec une ravissante tendresse ses frères et ses sœurs. Il les aimait, les caressait, leur parlait: par un divin privilége, elles semblaient entendre sa voix, et lui obéissaient comme des ètres intelligents et raisonnables. Sa sainteté et sa parfaite union à Jésus-Christ, souverain Maître et Seigneur de toutes choses, lui avaient rendu sur la création l'empire primitivemcnt accordé à Adam, et que le péché originel lui avait fait perdre. Il commandait au fer rougi qu'on promenait sur son front pour ranimer sa vue, de ne pas lui faire mal, et le fer et le feu faisaient leur office sans lui causer aucune souffrance. Il parlait également avec autorité aux créatures animées, et nulle ne résistait au doux commandement de son amour. Les bêtes sauvages lui obéissaient comme les pécheurs, et, de même qu'il réconciliait entre eux les ennemis acharnés, il réconciliait le loup de Gubbio avec le peuple, dont il avait été la terreur.

Parmi les créatures, il aimait de prédilection celles qui, par la douceur, leur innocen-

ce et leurs qualités naturelles, lui rappelaient davantage la bonté et l'humilité du Sauveur. Les oiseaux, qui ont des ailes, comme on représente les anges, et des voix harmonieuses pour chanter les louanges de Dieu, attiraient particulièrement son amour. Voyant un jour des alouettes, à la robe grise et cendrée comme la sienne, s'élever en l'air en chantant, dès qu'elles avaient pris quelques petits grains sur la terre, il s'attendrit, et dit aux frères qui l'entouraient: "Voyez mes frères, ces douces créatures ! Elles nous apprennent à rendre grâces au Père commun qui nous donne la nourriture, à ne manger que pour sa gloire, à mépriser la terre, et à nous élever au ciel, où doit être notre conversation."

Un autre jour il rencontra sur la route de Sienne un jeune homme portant des tourterelles vivantes, qu'il avait prises et qu'il allait vendre: "Mon cher fils, lui dit-il, je t'en prie, donne-moi ces oiseaux innocents, qui sont comparés, dans la sainte Ecriture, aux âmes chastes, humble et fidèles, et ne les livre pas à des mains cruelles qui les mettraient à mort." Le jeune homme les lui ayant données avec joie, le Bienheureux les

réchauffa dans son sein, les caressa, et leur dit : " Tourterelles innocentes et chastes, pourquoi vous êtes-vous laissé prendre ? Mais je veux vous arracher à la mort et vous faire des nids, où vous puissiez vous multiplier, selon l'ordre qui vous en est donné par votre Créateur ! " Aussitôt, de ses mains il leur disposa des nids aux environs du monastère. Les tourterelles s'y fixèrent, y firent des œufs élevèrent leurs petits, et toutes se jouaient avec le saint et les autres frères, confiantes et apprivoisées comme des oiseaux domestiques. Pour le jeune homme qui les avait cédées, le saint lui dit : " Mon fils, tu seras un des frères de notre Ordre, et tu te dévoueras généreusement au service de Jésus-Christ. " La prédiction se réalisa, et le jeune homme, revêtu de l'habit des Frères-Mineurs, vécut dans la joie, et mourut dans la paix du Seigneur.

Dans les courses apostoliques qui suivirent son voyage en Orient, François, traversant les lagunes de Venise, vit une multitude d'oiseaux qui voltigeaient en chantant. " Nos frères les oiseaux louent Dieu, dit-il au frère qui l'accompagnait ; allons au milieu d'eux réciter l'office divin. " Ils le firent en effet ;

mais le gazouillement des oiseaux était si bruyant qu'ils ne pouvaient s'entendre. Le saint se retournant alors vers ses chères créatures leur dit avec douceur : "Mes frères les oiseaux, cessez de chanter, jusqu'à ce que nous ayons payé à Dieu notre dette de prières." Les oiseaux se turent aussitôt, et ne reprirent leurs chants que lorsqu'il leur en eut donné la permission. En mémoire de ce prodige, François bâtit en ce lieu une pauvre petite chapelle qui devint plus tard un vaste monastère.

Prêchant un autre jour dans le village d'Alviano, et ne pouvant se faire entendre à cause du bruit des hirondelles qui avaient leurs nids près de là, il leur dit : "Hirondelles, mes sœurs, vous avez assez parlé ; il est temps que je parle à mon tour. Ecoutez la parole de Dieu et gardez le silence pendant que je prêcherai." Elles ne dirent plus un seul petit mot, et restèrent immobiles, sans seulement remuer leurs ailes.

Saint Bonaventure, auquel j'emprunte ce trait charmant, comme la plupart de ceux qui précèdent et qui vont suivre, ajoute qu'un bon étudiant de Paris, troublé dans son travail par le gazouillement d'une hirondelle,

dit à ses condisciples : " En voici une de celles qui troublaient le bienheureux François dans son sermon, et qu'il fit taire. " Et se tournant vers l'hirondelle, il lui dit : " Au nom du serviteur de Dieu, François, je t'ordonne de venir à moi et de te taire " Elle se tut, et vint à lui ; mais l'écolier fut si surpris qu'il demeura immobile, et ne la retint pas : l'hirondelle s'envola et ne le troubla plus. Ces faits merveilleux et touchants ont, ce me semble, un charme indicible, racontés par un saint, contemporain et témoin de ce qu'il raconte.

François, lors de son premier voyage au mont Alverne que j'ai précédemment rappelé, fut accueilli, au sommet de la montagne, par une multitude d'oiseaux de tout plumage qui se posèrent sur sa tête, sur ses épaules, sur ses mains et jusque sur sa poitrine, lui témoignèrent leur allégresse par des battements d'ailes et des cris joyeux : " Tu vois, mon frère, dit-il à Léon, que c'est la volonté de Dieu que nous demeurions en ce lieu, puisque nos frères les oiseaux sont si joyeux de notre présence. " Sur cette même montagne, qui devait être témoin de plus grands prodiges, un faucon, dont l'aire était proche, prit le saint en

grande amitié. Par son cri, il lui annonçait, comme une vivante horloge, l'heure de la prière: quand le serviteur du Christ était plus accablé que de coutume par ses infirmités, l'oiseau ménageait sa faiblesse, et retardait l'heure de son réveil matinal ; en même temps, dit saint Bonaventure, il modérait l'éclat de sa voix, semblable à la cloche adoucie du monastère. Telles étaient les divines délicatesses de soin et d'amour dont le Seigneur entourait François, son pauvre serviteur.

Après les oiseaux, notre saint chérissait d'une particulière affection les brebis et les agneaux, qui lui rappelaient le bon Sauveur. Quand il passait près des pâturages, il saluait les troupeaux, qui accouraient à lui et lui répondaient par des bêlements et des caresses. Un jour, apercevant dans un pré une pauvre brebis qui paissait seule au milieu d'un troupeau de boucs, il soupira de compassion et dit à ses frères: " Ainsi notre doux Sauveur Jésus était au milieu des Juifs et des pharisiens." Ils résolurent d'acheter la brebis; mais ils n'avaient pas d'argent, et ne possédaient rien que leurs manteaux. Un marchand qui passait s'émut de leur peine,

paya la brebis et la leur donna. François emmena l'innocente bête, qui lui léchait les mains et le suivait avec amour; quelques jours après, ne pouvant la conduire partout avec lui, il la laissa dans un couvent de pauvres religieuses qui la gardèrent comme une relique, et, de sa laine, tissèrent une robe pour le Bienheureux.

Le bon saint ne pouvait voir sans une vive douleur amener les agneaux à la boucherie: il pleurait à cette vue, et donnait ses vêtements pour les racheter de la mort. Sa tendre compasion s'étendait aux plus petits animaux et jusqu'aux créatures inanimées. "Pendant l'hiver, dit Thomas de Celano, son premier historien et l'un de ses fils les plus chers, il faisair porter aux abeilles du miel et du vin pour les nourrir et les réchauffer. O piété simple! ô pieuse simplicité! Parce que le Christ a dit de lui-même par la bouche du Prophète: "Je suis un ver, et non pas un homme," il portait une tendre pitié aux vers de terre et les posait doucement hors du chemin, de peur qu'ils ne fussent écrasés par les passants. Il recommandait aux frères qui allaient couper le bois dans la montagne de laisser de forts rejetons, en mémoire de Jésus-

Christ, qui a voulu mourir pour notre salut sur le bois de la croix. C'est ainsi qu'il rapportait tout à Dieu, qu'il aimait tout en Dieu, et qu'il prêtait une voix à toutes les créatures pour rendre hommage et amour à Celui qui a tout fait, de qui tout vient, et à qui tout doit revenir.

Le prophète Daniel raconte que Azarias et ses frères, au milieu de l'ardente fournaise, se promenaient comme sous la brise rafraîchissante du matin, et invitaient toutes les créatures à glorifier Dieu, par ce sublime cantique :

Etoiles du Ciel, bénissez le Seigneur !
Pluie et rosée, bénissez le Seigneur !
Vents et tempêtes, bénissez le Seigneur !
Feux des étés, bénissez le Seigneur !
Froids des hivers, bénissez le Seigneur !
Montagnes et collines, bénissez le Seigneur !

Herbes et plantes qui germez dans la terre, bénissez le Seigneur !

Sources et fontaines, bénissez le Seigneur !

Poissons qui respirez sous les eaux. bénissez le Seigneur !

Oiseaux du ciel, bénissez le Seigneur !

Animaux domestiques et sauvages, bénissez le Seigneur !

Œuvres de Dieu, bénissez le Créateur, louez-le, exaltez-le dans tous les siècles ! *Amen.*

Héritier de l'esprit des Prophètes, unissant en son âme séraphique l'enthousiasme, la poésie et l'amour de l'ancien et du nouveau Testament, saint François a laissé, lui aussi, son chant d'action de grâces et de gloire, ce qu'il appelait le cantique du soleil, qui se pourrait plus justement appeler le cantique de la création. Il le redisait souvent, il se le fit redire encore à l'heure de sa mort, et ses disciples allaient le chantant comme lui avec un indicible amour. Le voici, tel qu'il a été conservé et transmis à l'ordre des Frères-Mineurs et à l'Eglise entière dans le récit de ses trois bienheureux compagnons, les frères Léon, Ange et Ruffin, témoins de sa vie et de sa mort.

Le chapitre où ils le transcrivirent est intitulé : " Louange des créatures, laquelle proféra le bienheureux François peu avant son trépas. "

" Très-haut, tout-puissant et très-bon Seigneur, à vous est la louange, la gloire, l'hon

neur et toute bénédiction : vous seul en êtes digne, et nul homme n'est capable de vous célébrer.

" Loué soit mon Seigneur avec toutes ses créatures, spécialement mon frère le soleil, lequel nous donne le jour et nous illumine comme son image, beau et rayonnant de vive splendeur. Il rend témoignage de vous, ô Seigneur !

" Loué soit mon Seigneur pour notre sœur la lune et pour les étoiles, qu'il a formées au ciel claires, précieuses et brillantes.

" Loué soit mon Seigneur pour notre frère le vent, et pour l'air, la nue et la sérénité de toute saison, par lesquels, ô Dieu, vous entretenez toutes vos créatures.

" Loué soit mon Seigneur pour notre sœur l'eau, très-utile et humble, pieuse et chaste.

" Loué soit mon Seigneur pour notre frère le feu, par lequel vous illuminez la nuit, beau, gracieux, très-fort et puissant.

" Loué soit mon Seigneur pour notre mère la terre, aimable à nous suppporter et sustententer, produisant fruits divers, herbes et fleurs de joyeuses couleurs. "

Saint François, ayant appris que l'union était brisée entre l'évêque d'Assise et les

magistrats de la ville, ajouta à son cantique le verset suivant, qu'il fit chanter devant eux par ses frères, et qui rétablit aussitôt la concorde

" Loué soit mon Seigneur pour les hommes faciles à pardonner en son amour, et à supporter les infirmités et tribulations. Bienheureux qui les supportera en douce paix ; il sera couronné par vous, ô Très-Haut. "

Enfin, quand il fut assuré par révélation du moment prochain de sa mort, il termina son hymne de gloire et d'amour par ce dernier verset :

" Loué soit mon Seigneur pour notre sœur la mort corporelle, que nul homme vivant ne peut éviter. Malheur à qui trépasse en péché mortel. Bienheureux qui se conforme aux très-saintes volonté de Dieu, parce que la seconde mort ne l'atteindra pas.

" Louez et bénissez mon Seigneur, rendez-lui grâces, et le servez en grande humilité. "

Ainsi, après avoir glorifié Dieu et l'avoir aimé en toutes ses créatures, saint François l'aimait et le glorifiait dans la souffrance et dans la mort. Cet amour de la souffrance et de la mort qu'il célébrait avec de si célestes

accents, n'était pas seulement sur ses lèvres, mais au plus profond de son cœur ; la fin de son histoire va nous montrer comment il le mit en pratique dans les gloires et les douleurs de l'Alverne, et jusqu'à son dernier soupir.

CHAPITRE IX

Second voyage de Saint François au mont Alverne.—Il reçoit les sacrés stigmates de Jésus-Christ.—Authenticité de ce prodige.—1224.

François, âgé de quarante-trois ans, fut poussé par l'esprit de Dieu à quitter une fois encore Sainte-Marie-des-Anges, et à gagner la hauteur solitaire du mont Alverne, où le Seigneur Jésus-Christ lui devait imprimer le dernier sceau de sa divine ressemblance. Il partit du monastère vers le milieu de l'année 1224, emmenant avec lui le frère Léon et le frère Masseo ; les pieds nus, le corps exténué, mais l'âme enivrée d'espérance et de joie céleste, il parvint, non sans peine, à cette retraite sauvage, presque inaccessible, dont les roches fendues rappelaient le Calvaire, et qui allait être, en effet, le Calvaire de ce parfait imitateur de Jésus crucifié.

J'avais d'abord pensé à raconter moi-même d'après les récits des divers historiens de saint François, les circontances de ce prodige qui couronna la vie du serviteur de Dieu, prodige incomparable, qui surpasse tous ceux

dont la vie des saints nous a transmis la mémoire, et dont l'authenticité est si invincible, que, pour le révoquer en doute, il faudrait renoncer à toute certitude historique. Mais, après y avoir mûrement refléchi, j'ai pensé qu'il valait mieux me borner à traduire purement et simplement le récit que nous a laissé saint Bonaventure. C'est la parole d'un saint, d'un successeur de François d'un contemporain, puisqu'il connut le Bienheureux dans son enfance, et qu'il fut, dit-on, guérie d'une maladie mortelle par l'attouchement de ses mains stigmatisées : c'est la parole de celui qui merita, après son bienheureux Père, le surnom de Docteur séraphique. Ecoutons donc cette parole deux fois sacrée, à cause de la bouche qui l'a prononcée, et de la merveille d'amour qu'elle raconte : il faut une âme céleste pour redire de si célestes mystères.

Voici ce qui se trouve au chapitre treiziè-de la vie de saint François, par saint Bonaventure :

" L'homme angélique François avait accoutumé de ne se jamais reposer en la pratique du bien, et comme les esprits céleste sur l'échelle de Jacob, tantôt il montait vers Dieu,

tantôt il descendait vers son prochain. Il avait appris à partager avec discrétion le temps accordé à l'homme pour mériter la vie éternelle, de sorte qu'il en donnait une partie à ses frères, non sans un gain laborieux, et qu'il consacrait l'autre aux paisibles élans de la contemplation. Aussi, lorsque, selon l'exigence des temps et des lieux, il s'était employé à procurer le salut des âmes, il fuyait le trouble des multitudes, et cherchait le secret de la solitude et les endroits recueillis, afin de vaquer plus librement à Dieu, et de secouer la poussière qui se fût attachée à lui dans le commerce des hommes.

" Or, deux ans avant de rendre son âme au Ciel, guidé par la Providence, après maints travaux endurés, il fut conduit en un lieu élevé et solitaire, appelé le mont Alverne. Ayant commencé à jeûner durant quarante jours, selon sa coutume, en l'honneur de saint Michel archange, enivré à plus longs traits des douceurs de la contemplation, et dévoré d'une plus ardente flamme d'amour, il sentit affluer et se presser dans son âme le torrent des inspirations célestes. Il était porté en haut, non par l'élan d'un curieux scrutateur de l'ineffable Majesté, digne d'être opprimé

par la gloire, mais par le zèle du serviteur fidèle et prudent, jaloux de rechercher la volonté de son Dieu, à laquelle, d'une ardeur souveraine, il désirait en tous points se conformer.

" Une voix de Dieu l'avait intérieurement averti qu'à l'ouverture du livre des Evangiles, le Christ lui déclarerait ce qu'il agréait le plus en lui et touchant sa personne. Ayant donc prié avec une ferveur particulière, et pris sur l'autel les saints Evangiles, au nom de la sainte Trinité, il les fit ouvrir par son compagnon, homme saint et religieux (c'était le frère de Léon). Et, comme le livre ouvert trois fois présenta toujours la Passion du Seigneur, l'homme de Dieu compris qu'ayant imité le Christ en ses actions, il le devait aussi imiter dans les afflictions et les douleurs de sa Passions, avant qu'il eût à sortir de ce monde Bien que, par les austérités de sa vie passée et par sa constance à porter la croix du Seigneur, son corps fût réduit à une extrême faiblesse, loin de s'effrayer, il s'anima d'un plus viril courage à la souffrance du martyre. Car il était embrasé d'un immense incendie d'amour pour le bon Jésus, semblable à des lampes de feu et de flammes, véhé-

mente charité plus puissante que la puissancé des grandes eaux.

“ Tandis qu’il était soulevé et ravi en Dieu par les ardeurs de ses désirs séraphiques, transformé, par la force de sa compasion, en Celui qu’un excès de charité avait conduit au plus affreux des supplices, un matin vers la fête de l’Exaltation de la sainte Croix (qui se célèbre le 14 septembre), priant sur le flanc de la montagne, il vit un séraphin, qui avait ses ailes toutes resplendissantes de feu et de lumière, descendre de la hauteur des cieux. Et, d’un vol rapide, étant parvenu près de l’homme de Dieu, entre ses ailes apparut la ressemblance d’un homme crucifié, avec les mains et les pieds étendus en forme de croix, et attachés à la croix.

“ A ce spectacle, il fut saisi de stupeur, et son cœur frémit d’une joie mêlée de douleur. Il se réjouissait de ce que cette vue avait d’aimable, se voyant regardé par le Christ sous la forme d’un séraphin, pendant que le tourment de la croix comme un glaive perçait son âme d’une douleur compatissante. Son étonnement était extrême en présence d’une si mystérieuse vision, sachant que l’infirmité de la Passion ne se pouvait accor-

der avec l'immortalité d'un esprit séraphique. Enfin, à la lumière du Seigneur, il en connut le sens caché, et comprit comment l'ami du Christ se devait tout entier transformer en la similitude de Jésus crucifié, non point par le martyre de la chair, mais par un feu tout spirituel.

" Cette vision, en disparaissant, laissa dans son cœur une ardeur merveilleuse de signes et d'empreintes. En effet, tout aussitôt, dans ses pieds et dans ses mains se manisesta la marque des clous, tels qu'auparavant il les avait vus en la ressemblance de cette homme crucifié. Ses mains et ses pieds semblaient percés au milieu par des clous dont la tête était visible en la partie intérieure des mains et en la partie supérieure des pieds. La tête des clous aux mains et aux pieds était ronde et noire ; leurs pointes longues, courbées, et comme rabattues, sortaient de la chair, et la dépassaient. Son côté droit, qu'on eût dit percé par une lance, portait une cicatrice rouge, d'oû découlait souvent un sang sacré qui humectait sa tunique et ses autres vêtements.

" Le serviteur de Dieu, songeant que ces stigmates, si magnifiquement imprimés dans

sa chair, ne pourraient demeurer inconnus à ses plus intimes compagnons, et, d'autre part, appréhendant de publier le secret du Seigneur, fut agité d'un grand doute, à savoir s'il révèlerait ou tairait cette vision. Il manda donc quelques-uns de ses frères, et, leur exposant en termes vagues et généraux le sujet de ses incertitudes, il leur demanda conseil. Or un frère, nommé l'Illuminé (c'était celui qui l'avait acccompagné en Orient), et véritablement illuminé par la grâce, comprit, à l'émotion où il vit le saint, qu'il s'agissait de quelque merveille : " Mon frère, lui dit-il, sachez que ce n'est pas pour vous seul, mais aussi pour les autres, que les mystères du ciel vous sont dévoilés. Aussi devez-vous craindre que, celant ce que vous avez reçu pour le profit de plusieurs, vous n'ayez à rendre compte à Dieu du talent enfoui."

" A ces paroles, le saint, tout ému, bien qu'il ne cessât de répéter : " *Secretum meum mihi*. Mon secret est à moi, " raconta l'apparition céleste, non sans beaucoup de crainte, ajoutant que celui qui lui était apparu lui avait révélé des choses qu'il ne découvrirait à personne tant qu'il vivrait. Et il est à croire que les discours de ce sacré séraphin

en forme de crucifié, furent si divins, qu'il n'est sans doute pas permis aux hommes de les traduire en leur langage.

" Après que le véritable amour du Christ eut ainsi transformé son amant en sa propre image, l'homme angélique, ayant passé dans la solitude quarante jours selon son dessein descendit de la montagne, vers la fête de saint Michel archange (le 29 septembre), avec l'image du Crucifié, figuré non point par la main de l'artiste sur la pierre ou le bois, mais décrite sur des membres de chair par le doigt du Dieu vivant. Et, sachant " qu'il est bon de garder le secret du Roi, " le saint, qui avait la conscience du secret royal, cachait autant qu'il le pouvait ces empreintes sacrées. Mais comme il appartient à Dieu de révéler pour sa gloire les grandes choses qu'il opère, lui, l'auteur secret de ce prodige, se plut à le manifester par plusieurs miracles, afin que leur éclat démontrât la puissance céleste que renfermaient les stigmates.

" Quant à François, tout en s'étudiant à cacher le trésor qu'à force d'amour il avait découvert dans le champ de Dieu, il ne le put si bien faire que quelques-uns ne vissent

les stigmates de ses pieds et de ses mains, malgré son attention à tenir ses mains toujours couvertes et à marcher avec des chaussures. De nombreux frères, absolument dignes de foi par leur manifeste sainteté, les virent pendant qu'il vivait, et, pour éloigner l'ombre d'un doute, ils affirmèrent avec serment qu'il en était ainsi, ayant vu et touché ces stigmates glorieux. Plusieurs cardinaux les virent comme eux, grâce à la familiarité qu'ils avaient avec le saint : ils rendirent en paroles et en écrits témoignage à la vérité, et célébrèrent cette merveille par les proses, les hymnes et les antiennes publiées en son honneur.

" Le saint pape Alexandre, prêchant au peuple, affirma devant un auditoire considérable de frères où j'étais moi-même présent, que ces saints stigmates, il les avait vus de ses propres yeux durant la vie du saint. Enfin, à sa mort, plus de cinquante frères, la vierge de Dieu très-pieuse, Claire, avec ses sœurs, et d'innombrables séculiers les virent également, et la plupart d'entre eux les baisèrent avec vénération, et les touchèrent de leurs mains, afin que rien ne manquât à la force du témoignage.

" Il se mit un tel soin à cacher la blessure du côté, que de son vivant nul ne la put regarder qu'à la dérobée. Un frère qui lui rendait des soins assidus le pria de quitter sa tunique pour qu'il la secouât, et, grâce à cette pieuse industrie, il vit et considéra la plaie, où il posa légèrement trois doigts, reconnaissant tout à la fois, par le tact et par la vue, la grandeur de la blessure. A la faveur du même artifice, un autre frère, son vicaire, en fut également témoin. Enfin, comme son compagnon (c'était le frère Léon), homme d'une très-parfaite simplicité, lui oignait un jour les épaules pour le soulager en ses infirmités, il laissa glisser sa main le long de son dos et rencontra par hasard cette sainte blessure, ce qui causa au malade une vive douleur. Aussi depuis lors il porta des vêtements qui, montant presque sous les bras, couvraient la plaie du côté. Les frères qui les lavaient ou qui nettoyaient sa tunique, qu'ils trouvaient teinte de sang, ne purent se tromper à des marques si manifestes, et après sa mort il leur fut donné de contempler, avec une foule d'autres, et de vénérer ce prodige, qui resplendit en toute son évidence."

Tel est le récit de saint Bontventure, racon-

tant dans ce simple et céleste langage des saints le prodige du crucifiement de saint François. Quand on songe qu'il vit et connut le saint dans son enfance, qu'il écrivit cette histoire au milieu des compagnons et des témoins encore vivants de sa gloire et de ses souffrances (1), et qu'elle fut publiée dans le chapitre général de l'ordre des Mineurs en l'an 1263, trente-sept ans à peine après la mort de saint François, ce récit d'un contemporain et d'un saint devient à lui seul une preuve invincible de la réalité du prodige. Mais combien d'autres témoignages viennent se joindre à celui de saint Bonaventure !

Ce sont d'abord les premiers historiens de saint François, Thomas de Celano, un de ses fils le plus chers, qui fut pendant treize ans le confident de ses secrets et le témoin de sa vie, qui, par l'ordre du Pape, écrivit son histoire dès l'année 1229, c'est-à-dire trois ans après sa mort, et dont saint Bonaventure ne fait guère qu'abréger le récit ; puis, les trois compagnons du saint, les bienheureux frères

(1) Entre autres les frères Ruffin, Léon et Masseo; qui ne moururent qu'en 1270, 1271 et 1280.

(*Note de l'auteur.*)

Léon, Ange et Ruffin, qui, chargés simplement de compléter le récit de Thomas de Celano, ne refont pas l'histoire de la stigmatisation, mais en parlent incidemment comme d'un fait trop connu pour qu'il soit utile de le raconter à nouveau.

C'est encore le frère Elie, vicaire général de l'Ordre, et premier successeur de François, qui, annonçant la mort du saint Patriarche par une lettre circulaire adressée à tous les supérieurs et Frères-Mineurs des diverses provinces, parle en ces termes de ses stigmates :

“ Je vous annonce une grande joie et un prodige tout nouveau. Depuis le cours des siècles il ne fut jamais ouï, excepté dans le Fils de Dieu, qui est le Christ-Dieu. Longtemps avant sa mort, notre frère et père apparut crucifié, portant en son corps cinq plaies, véritables stigmates du Christ ; ses pieds et ses mains étaient percés par des clous enfoncés de part en part, dont ils conservaient les cicatrices, et montraient la couleur noire des clous. Son côté, qui semblait ouvert par la lance, jeta souvent du sang. ”

C'est enfin et par-dessus tout le témoignage du vicaire infaillible de Jésus-Christ, le

témoignage de la sainte Eglise romaine, que nul vrai catholique ne peut rejeter ici-bas, sans craindre d'être rejeté un jour de l'assemblée bienheureuse des élus.

Le cardinal Ugolini, l'ami intime, le conseiller de saint François, et le protecteur de son Ordre, devenu Pape en 1227, sous le nom de Grégoire IX, canonisa le serviteur de Dieu en 1228, deux ans après sa mort. Or, en 1237, cet illustre Pontife, ayant appris qu'un religieux dominicain avait osé nier publiquement et en chaire le prodige des stigmates de saint François, écrivit et publia à ce sujet trois bulles pour protester avec indignation contre cette fausseté et faire cesser ce scandale ; et il y attachait une telle importance, qu'une de ces bulles fut adressée par lui à tous les fidèles de l'Eglise de Jésus-Christ.

Dans cette dernière, le Pape disait : " Nous croyons inutile de vous exposer dans ces lettres les grands mérites qui ont conduit à la céleste patrie le glorieux confesseur saint François, puisqu'il n'y a guère de fidèles qui n'en soient informés : mais nous avons jugé qu'il convenait de vous instruire tous plus particulièrement de la merveilleuse et singulière faveur dont il a été honoré par Notre-

Seigneur Jésus-Chrit, qui est la gloire et la splendeur des saints. C'est qu'il a reçu, par une vertu divine, pendant sa vie, des stigmates au mains, aux pieds et au côté, lesquels y sont demeurés après sa mort. La connaissance certaine que nous et nos frères les cardinaux en avons eue, aussi bien que de ses autres miracles, certifiés authentiquement par des témoins très-dignes de foi, a été le principal motif qui nous ait porté à le mettre au catalogue des Saints, de l'avis de nos frères les cardinaux et de tous les prélats qui étaient alors auprès de nous.

" Comme donc nous souhaitons fort que cela soit cru de tous les fidèles, nous prions et exhortons votre piété en Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous enjoignant, pour la rémission de vos péchés, de fermer les oreilles à tout ce qu'on pourrait vous dire de contraire et d'avoir pour ce saint confesseur une vénération et une dévotion qui vous le rendent favorable auprès de Dieu, afin que, par ses mérites et par ses prières, le Seigneur vous fasse la grâce de prospérer en ce monde et d'être éternellement heureux en l'autre. "

La seconde bulle du pape Grégoire IX, adressée à l'évêque d'Olmûtz, qui avait

cueilli le religieux dominicain contemp-
ur des stigmates de saint François, se ter-
inait par ces sévères paroles :

" ... N'ayez pas la hardiesse de répandre
ıvantages des faussetés contre le privilége
ɔs stigmates, accordé par la bonté de Dieu
ɔur la gloire de son serviteur ; mais, au con-
aire, appliquez-vous soigneusement à le
ndre célèbre en Allemagne comme il l'est
ıns les autres pays, vous persuadant bien
ue le saint homme a été honoré de ces stig-
ıates pendant qu'il vivait, que plusieurs
ersonnes les ont vus, quoiqu'il s'efforçât
ɔujours de les cacher par le mépris qu'il
ıisait des louanges humaines et par son
ttention à contempler les choses célestes, et
u'enfin, lorsqu'il quitta cette vie pour aller
ı ciel, ils furent exposés à la vue de tout le
ıonde."

Un peu plus tard, en l'an 1255, le pape
lexandre IV, qui avait aussi connu saint
'rançois, adressa à tous les évêques au sujet
e la sainteté du serviteur de Dieu une bulle
ù se trouvent ces paroles :

"... Comme toutes ces merveilles seraient
'un long détail, nous voulons seulement
ous remettre devant les yeux les admira-

bles marques de la Passion du Sauveur qu'une main céleste imprima sur le corps du saint homme pendant qu'il vivait. Des yeux fort attentifs ont vu, et des mains fort sûres de toucher ont senti que dans ses mains et dans ses pieds il y avait très certainement des clous bien formés ou de sa propre chair ou d'une autre matière nouvellement produite ; et il s'efforçait de les cacher pour éviter la gloire qui lui en serait revenue de la part des hommes. Après sa mort, on vit ouvertement à son côté une plaie qu'une main d'homme n'avait point faite et qui ressemblait à celle du Sauveur... Au reste, ce n'est point en nous conduisant par des fables et des chimères que nous vous assurons des stigmates de saint François ; car il y a longtemps que nous en avons une parfaite connaissance, Dieu nous ayant fait la grâce d'avoir une étroite liaison avec le saint homme lorsque nous étions de la maison du pape Grégoire IX, notre prédécesseur... Ainsi, qu'on ne fasse plus de peine à François, puisqu'il porte en son corps les marques du triomphe de Jésus-Christ... Qu'aucun homme ne soit assez hardi et assez téméraire pour violer ou pour contredire cet écrit, qui contient ce que nous défendons, ce

que nous confirmons et ce que nous voulons. Si quelqu'un présume d'y porter atteinte, qu'il sache qu'il encourt l'indignation de Dieu tout-puissant et de ses bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul."

Cette même année 1255, le pape Alexandre III écrivit au Frères-Mineurs pour leur recommander et leur ordonner au besoin de ne jamais abandonner le mont Alverne, témoin de la stigmatisation de saint François, et d'y entretenir à perpétuité le monastère fondé du vivant même du saint; ordre superflu, d'ailleurs, car, dès la mort du bienheureux, ce sommet désert et sauvage devint pour tous les fidèles, un lieu de grande dévotion et de perpétuel pèlerinage. On venait prier et pleurer où avait prié et pleuré saint François; une église spacieuse recouvrit bientôt la place à jamais sacrée où il avait reçu les stigmates de Jésus-Christ dans l'embrassement mystérieux du séraphin crucifié. En 1265, une armée de plus de mille Frères-Mineurs y vint; sous les ordres de saint Bonaventure, assister à la benédiction cette église, que sept évêques consacrèrent sous le titre de Sainte-Marie-des-Anges et de Saint-François, et, depuis ce jour, le courant

de foi et d'amour qui porte vers ce sanctuaire la foule des pèlerîns ne s'est ni arrêté ni ralenti.

Enfin, et cette preuve suprême suffirait a elle seule pour toute âme chrétienne, le pape Benoit XI ordonna que la fête des Stigmates de saint François fût célébrée dans tous les couvents des Frères-Mineurs le 17 septembre de chaque année, et le pape Paul V étendit cette fête au monde catholique tont entier.

Tous les témoignages qui fondent la vérité historique, se réunissent ainsi pour donner une certitude absolue au prodige des stigmates de saint François : témoignage des saints, des bienheureux et des Papes, tous contemporains et témoins du miracle qu'ils affirment, témoignage infaillible de l'Eglise catholique, apostolique et romaine ; témoignage du désert et des rochers, qui se sont couverts, à dater de cet événement merveilleux, des mille fleurs de la vie monastique ; témoignage des siècles, qui s'en sont transmis l'un à l'autre et qui en gardent encore le vivant souvenir ; et tous ces témoignages réunis forment un faisceau indestructible que tous les bras coalisés de l'hérésie et de l'incrédulité ne pourront jamais briser ni même affaiblir.

CHAPITRE X

Dernières années de François.—Son retour à Sainte-Marie-des-Anges. Ses dernières prédications.—Annonce de sa fin prochaine. Son testament.—Sa mort.—Ses obsèques.—Sa canonisation.—1224 à 1228.

Depuis sa stigmatisation jusqu'à sa mort, la vie de saint François peut se résumer en deux mots : la souffrance et l'amour. Quand il revint à Sainte-Marie-des-Anges, pâle, défait, cachant en vain les blessures sacrées de ses mains et de ses pieds, ses frères crurent voir un vivant crucifix. Malgré sa langueur et les douleurs incessantes que lui causaient ses plaies, le zèle du salut des âmes le fit bientôt sortir de cette retraite, et pendant une partie de l'hiver de 1224 à 1225, il allait ou plutôt se faisait porter de ville en ville à travers l'Ombrie, guérissant les infirmes du corps et de l'âme, poursuivi de la vénération des peuples, et se bornant souvent, pour toute prédication, à répéter d'une voix affaiblie, mais toute brûlante d'une divine charité : "Jésus-Christ, mon amour, a été crucifié."

Dans son humilité, il croyait n'avoir rien fait pour Dieu et pour le prochain ; il se

regardait comme un serviteur inutile il disait à ses frères : " Commençons, mes frères, à servir Dieu Notre-Seigneur, car jusqu'ici nous avons fait bien peu de chose. " Depuis plusieurs années déjà, il avait résigné ses fonctions et son titre de supérieur général des Frères-Mineurs, que ses infirmités rendaient trop pesants pour lui. En conférant son autorité au frère Pierre de Catane d'abord, et ensuite au frère Elie, il leur avait dit avec une simplicité céleste qui lui venait directement du cœur doux et humble du Sauveur : " Mon Père et mon très-cher Frère, je vous reconnais pour mon père et mon seigneur : je confie à vos soins la garde de mon âme, et je vous promets humblement tout respect et toute obéissance comme à mon vrai ministre. Je vous prie et vous conjure, par le Dieu vivant et véritable, de vouloir bien confier à un de nos compagnons la charge de me commander et de prendre soin de moi ; je lui obéirai inviolablement en tout comme à vous-même ; car, à cause du grand profit et du mérite de l'obéissance, je désire avoir toujours avec moi mon supérieur et d'être sans cesse en sa présence. " Et comme il avait dit, il fit jusqu'à la fin.

Son amour pour son Sauveur Jésus-Christ semblait croître avec ses souffrances ; ses ravissements étaient continuels ; sa vue achevait de s'éteindre dans les larmes brûlantes que lui arrachait la Passion de Notre-Seigneur, et son bien-aimé se montrait également si plein d'amour pour lui, qu'il semblait jouir sans interruption de sa présence. Il communiait fréquemment et avec tant de dévotion qu'on le voyait devenir semblable à un homme enivré après avoir reçu l'Agneau sans tache, et souvent son action de grâces s'achevait en une ardente extase.

Sa tendresse pour ses frères, sa miséricorde pour les pécheurs étaient sans bornes. Plus il participait aux souffrances et à la sainteté de Jésus-Christ, plus il participait aussi à sa bonté : la lettre suivante adressée par lui au Elie, et lui donnant des conseils pour le gouvernement de l'Ordre, est un monument admirable de cette charité toute divine :

“ Que Dieu te bénisse ! Je te déclare selon mon pouvoir que si quelque chose semble s'opposer à ce que tu aimes Dieu, que si quelqu'un des frères, ou autre, te contredit, irait-il jusqu'à te frapper, tu dois regarder tout cela comme une grâce et volonté divine

et non point autrement. Aime qui te traite de la sorte, n'exige de personne que ce que le Seigneur te donnera. Je connaîtrai que tu aimes Dieu et moi, son serviteur et le tien, si tu agis de telle façon qu'il ne soit au monde aucun frère qui, ayant failli autant qu'il pouvait faillir, puis ayant levé les yeux sur tes yeux, ne se retire sans avoir reçu la grâce de ta miséricorde, demande-la-lui. Et vint-il mille et mille fois devant toi, aime-le plus que moi, et ainsi tu le ramèneras au bien. A toute âme égarée sois miséricordieux. S'il advient que les frères apprennent le manquement d'un frère, qu'ils ne lui en fassent ni honte ni reproche. Mais qu'ils aient à son endroit grande mansuétude et qu'ils tiennent son péché secret : aussi bien ce ne sont pas les sains et les robustes, mais les débiles et les infirmes qui ont affaire au médecin. " Si le pécheur n'implore pas miséricorde, demande-la-lui !" Cette parole de saint François est une des plus célestes qui soient tombées des lèvres mêmes d'un saint : c'est le terme dernier et sublime de l'humilité et de la charité. Elle est sortie directement du cœur de Jésus-Christ. Heureux le frère Elie s'il se fût toujours souvenu de cette lettre de son Séraphi-

que Père ! Mais il l'oublia dans la suite ; son grand talent de gouvernement, sa foi, le souvenir des conseils et des prédictions de saint François, qui lui avait annoncé ce qui lui arriverait s'il ne s'humiliait point, tout cela fut impuissant contre l'orgueil de son esprit et son humeur altière. Deux fois déposé de sa charge pour ses infractions à la Règle du saint Fondateur, il quitta l'Ordre qu'il avait longtemps gouverné et édifié, fut excommunié par le Pape, auquel il refusa de se soumettre, et mourut enfin, repentant et publiquement réconcilié avec l'Eglise.

Au moment où saint François lui écrivait la lettre que je viens de citer, Elie était encore dans la pureté de la vie religieuse, et la tendresse profonde qui remplissait son cœur pour le serviteur de Dieu le maintenait dans l'amour de Jésus-Christ, dans la pauvreté et l'humilité d'un frère-mineur. Il aimait François comme un fils et le soignait comme une mère. Sur ses instances, le saint consentit enfin à se reposer. On le transporta dans une cellule très-pauvre, près de Saint-Damien, où sainte Claire et ses sœurs lui préparaient de leurs mains les remèdes indiqués par les médecins. Il y demeura pendant quarante jours

avec les frères Masseo, Ruffin, Léon et Ange de Rieti, ses ordinaires compagnons. Puis il revint à Sainte-Marie-des-Anges, où il resta languissant et malade pendant toute la fin de l'année 1225. Ses frères, voyant ses forces décliner et sachant qu'ils l'allaient perdre prochainement, le contemplaient avec une vénération et un amour toujours croissants. " Oh ! s'écrie l'un d'entre eux, Thomas de Celano, son premier historien, comme il leur apparaissait beau, splendide et glorieux dans l'innocence de sa vie, dans la simplicité de ses paroles, dans la pureté de son cœur, dans son ardent amour de Dieu et de ses frères !" Sa patience était inaltérable, et il répondait à ceux qui lui demandaient comment il pouvait supporter d'un cœur et d'un visage joyeux les douleurs cuisantes de ses yeux et de tout son corps : " La gloire que j'attends est telle, que toute peine, toute maladie, toute humiliation, toute persécution, toute mortification, devient pour moi une cause de joie. " C'est pourquoi, dit saint Bonaventure, il ne considérait pas ses souffrances comme des peines, mais il les appelait ses sœurs.

Vers la fin de 1225, il profita d'un court moment de convalescence pour se faire trans-

porter en quelques endroits de l'Ombrie et des provinces voisines, afin d'y gagner encore des âmes à Dieu. C'est dans cette dernière course apostolique qu'il guérit à Bagnara, en Toscane, un petit enfant de quatre ans atteint d'une maladie mortelle. Quand il l'eut guéri, il s'écria, dit-on, en rendant grâces à Dieu : " *O buona ventura!* ô l'heureuse aventure" L'enfant, qui s'appelait Jean, en garda le nom : il devint plus tard saint Bonaventure.

François passa à Assise, dans le palais de l'évêque, qui le soignait avec une tendresse filiale, les premiers mois de l'année 1226, qu'il devait achever dans le ciel. Vers le printemps le frère Elie le fit transporter à Sienne, espérant qu'un climat plus doux apporterait quelque soulagement à son infirmité ; mais son état ne fit que s'aggraver, et ses souffrances devinrent si violentes, qu'il semblait sur le point de mourir. Ses frères, désespérant de sa vie, l'entouraient en pleurant ; lui, toujours humble et tendre, leur disait avec une angélique simplicité : " Mes chers enfants, ne vous ennuyez pas de la peine que vous prenez pour moi ; car Notre-Seigneur vous récompensera, en cette vie et

en l'autre, de tout ce que vous faites pour son petit serviteur."

Un de ses chers fils, craignant de le voir expirer au milieu d'une de ses fréquentes défaillances, lui dit en larmes: "Benissez-nous, mon Père, nous et tous les autres frères que vous avez enfantés à Jésus-Christ, et laissez-nous quelque mémorial de votre volonté dont les frères puissent garder en tout temps le souvenir pour le plus grand bien de leurs âmes."

Alors le Bienheureux, abaissant ses regards sur ses enfants, leur dit: "Appelez-moi frère Benoît de Piratro, afin que je vous bénisse." C'était celui qui servait toujours le saint dans sa maladie et qui disait la messe en sa présence.

Il arriva sur-le-champ, et François lui dit: "Ecrivez, prêtre de Dieu, comment je bénis tous mes frères qui sont dans mon Ordre et qui seront jusqu'à la fin du monde. Mon infirmité m'empêchant de parler longuement, je fais connaître en peu de mots ma volonté et mon intention à tous mes frères présents et futurs, comme la bénédiction et le testament dont ils devront garder le souvenir. Que les frères s'aiment les uns les autres comme je

les ai aimés et je les aime. Qu'ils chérissent toujours notre Dame la Pauvreté et ne s'écartent pas de ses lois. Qu'ils soient toujours fidèles et soumis aux prélats et aux clercs de la sainte Eglise romaine; qu'ils soient bénis et gardés du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*"

Le frère Elie, apprenant l'aggravation de l'état du bienheureux Père et se souvenant que Dieu lui avait révélé la mort prochaine de son serviteur, ne douta plus que le terme fatal et glorieux ne fût arrivé; il accourut en toute hâte à Sienne, et, sur le désir exprimé par François, il le fit ramener à Assise, dans le palais de l'évêque, où il arriva mourant. Là, le saint Patriarche, aveugle comme Isaac, entouré comme Jacob des fils de son amour, étendit ses bras l'un sur l'autre en forme de croix pour les bénir tous. Il demanda sur quel front reposait sa main droite; on lui répondit qu'elle était sur frère Elie: "Je le veux ainsi, dit-il; mon fils, je te bénis en tout et par-dessus tout. De même que sous ta main le Très-Haut a augmenté le nombre de mes frères et de mes enfants, ainsi je les bénis tous avec toi et en toi. Que Dieu, le souverain Seigneur de toutes choses, te bénis-

se dans le ciel et sur la terre. Pour moi, je te bénis autant et plus que je ne le puis ; mais que Celui qui peut tout fasse en toi ce que je ne puis. Je prie Dieu qu'il se souvienne de ton travail et de tes œuvres, et qu'il te donne part à la récompense des justes ; que tu trouves toutes les bénédictions que tu souhaites, et que ce que tu demandes dignement s'accomplisse."

Ensuite saint François, sentant approcher le jour suprême, demanda à être porté à Sainte-Marie-des-Anges, berceau de son Ordre qui devait être le lieu de sa mort ; car, dit saint Bonaventure, il voulut rendre le souffle de la vie mortelle là où il avait reçu le souffle divin de grâce. Quand le cortége à la fois triomphant et funèbre fut arrivé dans la plaine qui s'étend devant les murs d'Assise, le saint fit tourner vers la ville le brancard sur lequel il était porté par ses frères, et, versant d'abondantes larmes, il se souleva avec effort et la bénit par ces prophétiques paroles : "Sois bénie de Dieu, ville fidèle à Dieu, parce que beaucoup d'âmes seront sauvées en toi et par toi. Les serviteurs du Très-Haut habiteront en grand nombre ton enceinte, et,

parmi tes habitants, beaucoup de justes seront choisis pour le royaume éternel. "

La ville d'Assise a vu depuis et voit encore de nos jours s'accomplir et fructifier en son sein cette bénédiction du plus illustre de ses enfants ; elle s'en est toujours souvenue, et, pour n'en jamais perdre la mémoire, elle fit élever, après la mort du saint, une chapelle à l'endroit même où il prononça ces paroles, et les fit graver sur le frontispice.

Parvenu à Sainte-Marie-des-Anges, saint François fit avec une douce sérénité les derniers apprêts de sa mort. Avant de quitter Assise, il avait écrit à sainte Claire et à ses filles pour leur faire ses adieux. Il se souvint de cette autre chrétienne qu'il avait connue et aimée à Rome, et appelant un de ses compagnons, il lui dit : " Tu sais, mon frère, comment la dame Jacqueline de Settisoli fut toujours et est encore fidèle et dévouée à notre Ordre et à moi-même. Je pense donc que ce lui sera une consolation si tu lui fais connaître l'état où je suis, la priant de m'envoyer de ce drap de couleur de cendre, et aussi de ce manger qui s'appelle à Rome *mortarole*, mêlé d'amendes, de miel et d'autres épices. "

C'est ainsi que François prêt à mourir et se

souvenant de la parole du Sauveur : " Il est plus doux de donner que de recevoir, " exerçait la charité, avec une touchante délicatesse, envers la noble Romaine qui l'avait accueilli, en lui demandant une dernière aumône.

La lettre fut écrite comme le saint l'avait dit. Or, pendant qu'on cherchait un frère pour la porter à Rome (j'emprunte ici le naïf récit des trois bienheureux compagnons témoins de ce qu'ils racontent), on frappa soudain à la porte du monastère, et voilà venir dame Jacqueline accourue en toute hâte pour visiter le bienheureux François. On alla prévenir le saint qu'elle était arrivée de Rome avec son fils, munie de quantité de choses. " Père, que ferons-nous ? la laisserons-nous entrer jusqu'à vous ? " Car, par une expresse volonté de François, il était ordonné que nulle femme ne pénétrât dans le cloître.

Le bienheureux répondit : " Il n'est pas loisible d'observer cette règle à l'endroit d'une telle femme. Voyez quelle foi et quelle ferveur l'ont attirée ici de pays si lointains ! " Elle entra donc, toute en pleurs et en affliction, devant le bienheureux François. Par une grande merveille, elle apportait le drap

de couleur de cendre pour la tunique, et toutes les choses mentionnées dans la lettre, comme si elle l'eût reçue. Elle dit aux frères: " Mes frères, comme je priais, il me fut dit en esprit: Va et visite ton frère François, va vite, ne tarde point, parce que si tu tardes tu ne le trouveras plus en vie. Porte-lui du drap pour la tunique, des épices pour un certain manger, et, en outre, beaucoup de cire pour faire des cierges et aussi de l'encens." Or toutes ces prévisions étaient décrites en la lettre, l'encens excepté. Il advint de la sorte que Celui qui envoya le Saint-Esprit aux Rois Mages, pour leur ordonner d'aller, avec leurs présents, honorer le Fils de Dieu le jour de sa Nativité, ordonna pareillement à cette dame noble et sainte d'aller honorer son très-aimé serviteur au jour de sa mort, que dis-je? au jour de sa très-véritable nativité.

Elle apporta donc le mets que le saint avait demandé; mais il en mangea bien peu à cause de ses continuelles défaillances, indice de mort certaine. En outre, elle composa un grand nombre de cierges pour être allumés devant son très-saint corps. Les Frères firent également la tunique où il fut enseveli un peu plus tard, et le bienheureux leur

enjoignit qu'ils eussent à la coudre au-dessus de lui après sa mort, comme un dernier signe de sa très-sainte humilité et de souveraine pauvreté.

Ceci se passait le vendredi 2 octobre, avant-veille de sa mort. Le lendemain il partageà entre les Frères, qui priaient et pleuraient autour de lui, un pain sur lequel il avait fait un signe de croix; puis il fit approcher Bernard de Quintavalle, son premier disciple, le fils aîné de la grande famille franciscaine, et le frère Œgide, son troisième disciple (Pierre de Catane, le second, était déjà retourné à Dieu) : " Venez, mes fils bien-aimés, leur dit-il, venez, mes premiers-nés, que je vous bénisse avant de mourir. " Et il les bénit d'une bénédiction spéciale. Vers le soir, ayant reçu du Seigneur un peu de force pour léguer à ses frères un dernier enseignement, il dicta son testament, que nous rapportons presque en entier, parce qu'il fut la suprême effusion de son amour, et parce qu'il retrace avec un accent inimitable les commencements de sa vocation et les premiers pas de son Ordre dans le monde.

Testament de saint François

“ Le Seigneur m’a donné, à moi, frère François, de commencer ainsi à faire pénitence. Lorsque je vivais dans le péché, il me semblait pas trop amer de voir des lépreux. Mais le Seigneur m’a amené lui-même au milieu d’eux, et j’ai exercé à leur égard les œuvres de miséricorde. Puis, lorsque je les quittai, ce qui m’avait semblé amer se changea en douceur pour mon âme et mon corps. Après cela, je demeurai peu dans le monde et je sortis du siècle.

“ Le Seigneur me donna une telle foi dans ses églises, que je l’y adorais en toute simplicité et lui disais : “ Nous vous adorons, ô très-saint Seigneur Jésus-Christ, ici et dans toutes vos églises qui sont dans tout l’univers, et nous vous bénissons de ce que par votre sainte Croix vous avez racheté le monde. ”

“ Ensuite le Seigneur m’a donné, et il me donne encore une si grande foi en ses prêtres, qui vivent selon la sainte Eglise romaine, à cause de leur ordre, qu’alors même qu’ils me persécuteraient, je voudrais encore avoir recours à eux. Quand j’aurais une sagesse

égale à celle de Salomon, si je me trouvais avec les prêtres les plus médiocres de notre époque dans les églises où ils résident, je ne consentirais pas à prêcher contre leur volonté. De plus, je veux les craindre, les aimer, les honorer, eux et tous les autres, comme mes maîtres. Je ne veux pas considérer en eux la piété, parce qu'en eux je vois le Fils de Dieu et qu'ils sont mes seigneurs.

" J'agis ainsi parce que je ne vois rien de sensible en ce monde du Fils Très-Haut de Dieu, si ce n'est son corps très-saint et son sang, qu'ils prennent eux-mêmes et qu'ils ont seuls la mission de donner aux autres. Or je veux que ces très-saints mystères soient honorés et vénérés en toutes choses, et qu'ils soient placés en des lieux tout à fait choisis. Je veux aussi qu'on recueille et qu'on ramasse avec soin les très-saints noms du Seigneur et ses paroles écrites, toutes les fois qu'on les trouvera dans des endroits inconvenants, pour les mettre en une place convenable.

" Nous devons honorer tous les théologiens et ceux qui nous annoncent la très-sainte parole de Dieu, comme ceux qui nous donnent la respiration et la vie.

" Quand le Seigneur m'eut confié le soin

de mes frères, personne ne me montrait ce que je devais faire ; mais le Très-Haut lui-même m'a révélé que je devais vivre selon la Règle du saint Evangile. Je la fis écrire en peu de mots et simplement, et le Seigneur Pape me la confirma. Or ceux qui venaient à moi pour embrasser ce genre de vie donnaient aux pauvres tout ce qu'ils avaient. Ils se contentaient d'une tunique qu'ils rapiéçaient au dedans et au dehors selon leur volonté, avec une corde et des habits de dessus, et nous ne voulions rien de plus. Nous autres clercs, nous disions l'office comme les autres clercs ; les laïques disaient : Notre Père.

“ Nous demeurions assez volontiers dans les églises pauvres et abandonnées : nous étions des hommes sans savoir et soumis à tout le monde. Je travaillais de mes mains, ma volonté est encore de travailler, et je veux d'une manière bien arrêtée que mes frères se livrent à un travail honnête. Que ceux qui ne savent pas travailler apprennent, non par le désir de retirer un prix du travail, mais pour le bon exemple et pour éviter l'oisiveté. Si l'on ne nous donne pas le prix de notre travail, ayons recours à la table du Seigneur

en allant demander l'aumône de porte en porte.

“ Le Seigueur m'a révélé une manière de saluer ; elle consiste en ces paroles : “ Que le Seigneur vous donne sa paix ! ”

“ Que les Frères se gardent bien d'accepter les églises, les maisons et autres choses faites pour eux, à moins qu'elles ne soient conformes à la sainte Pauvreté que nous avons embrassée dans notre Règle, et alors même, demeurons-y comme des étrangers et des voyageurs.

“ J'ordonne invariablement, en vertu de l'obéissance, à tous mes frères, en quelque lieu qu'ils soient, de ne point oser demander aucun privilége en cour de Rome par eux-mêmes ou par une personne intermédiaire, soit pour une église, soit pour un lieu quelconque, soit sous prétexte de prédications, soit sous prétexte de se mettre à l'abri de la persécution. S'ils ne sont pas reçus dans un endroit, qu'ils s'en aillent dans un autre pour y faire pénitence avec la bénédiction de Dieu...

“ Et que les Frères ne disent pas : “ C'est là une autre Règle. ” C'est un souvenir que je vous laisse, ce sont mes avis, mes exhorta-

tions, mon testament, que moi, François, votre tout petit frère, je vous donne à vous, mes Frères bénis, afin que nous observions plus catholiquement la Règle que nous avons vouée au Seigneur. Que le ministre général, tous les ministres et gardiens, soient tenus par l'obéissance de n'ajouter ni retrancher à ces paroles quand ils liront la Règle.

" Que celui qui aura mis ces choses en pratique soit comblé dans le ciel de la bénédiction du Père céleste, le Très-Haut ; qu'il soit sur la terre comblé de la bénédiction de son Fils bien-aimé, du très-saint Esprit consolateur, de toutes les vertus des cieux et de tous les Saints. Pour moi, frère François, votre tout petit frère et serviteur dans le Seigneur, je vous confirme, autant que je le puis intérieurement et extérieurement, cette bénédiction. "

Ayant achevé, avec le secours visible de Dieu, de dicter ce testament tout céleste, saint François dit à ses chers fils : " Adieu, mes enfants, je vous dis adieu à tous ; je vous laisse dans la crainte du Seigneur ; demeurez-y toujours, le temps de l'épreuve et de la tribulation approche. Heureux ceux qui persévèreront dans le bien qu'ils ont commencé !

Pour moi, je vais à Dieu avec un grand empressement, et je vous recommande tous à sa grâce."

Suivant son désir, frère Léon et frère Ange chantèrent en chœur le cantique du soleil et de la mort, et, sentant approcher cette mort bienheureuse et libératrice, le saint leva les mains au ciel et dit avec une joie extrême: "Qu'elle soit la bienvenue, ma sœur la mort!"

Il demanda qu'on lui lût la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon saint Jean, et, l'heure suprême étant venue, il se fit dépouiller de sa tunique et déposer sur la terre nue. Alors il croisa ses mains sur sa poitrine, récita d'une voix affaiblie la psaume CXLI du roi-prophète, et quand il eut dit ce dernier verset: "Délivrez mon âme de sa prison, afin que je puisse vous glorifier: voilà que les justes attendent votre jugement sur moi," il rendit le dernier soupir et s'alla réunir à Dieu dans le ciel. C'était dans la nuit du samedi 3 octobre au dimanche 4, vers une heure du matin. Il avait quarante-cinq ans d'âge et vingt ans de vocation.

Au moment même où il expira, un grand nombre de ces alouettes qu'il aimait et qu'il

invitait à chanter avec lui les louanges de Dieu, s'en vinrent voler sur le toit de Sainte-Marie-des-Anges et doucement gazouiller comme pour célébrer sa gloire dans le ciel. Le frère Augustin, ministre provincial en la terre de Labour, vit son âme monter au ciel sous la forme d'une étoile resplendissante. A Bénévent, il apparut à Guido, évêque d'Assise, qui retournait au mont Gargan, et lui dit " qu'il sortait du monde pour s'unir à Jésus-Christ". Il se rendit présent à plusieurs autres de ses enfants.

Les religieux lavèrent et embaumèrent son corps, lequel fut embaumé, dit Thonas de Celano, plus encore par les parfums célestes que par les essences de la terre. Selon Salimbené de Parme, frère Léon, qui était présent lorsqu'on rendait à ce corps sacré les derniers devoirs, lui dit " qu'il semblait comme un crucifié descendu de la croix". Son cœur et ses entrailles furent enlevés et déposés dans l'église de Sainte-Marie-des-Anges; p is son corps, revêtu d'une tunique neuve ouverte au côté du cœur, fut placé sur de riches tapis et exposé à la vénération du peuple.

Chacun put alors le contempler suivant sa dévotion. "Son visage défait et sans éclat

pendant sa vie apparaissait, dit le frère Elie, d'une beauté ravissante, brillant d'une candeur merveilleuse, et réjouissant quinconque le regardait. Ses membres, auparavant roidis par la souffrance, étaient redevenus flexibles et se prêtaient à toutes les positions, comme le corps d'un enfant tendre et délicat." On voyait dans ses pieds et dans ses mains des clous noirs comme du fer, merveilleusement formés de sa chair ; ils y étaient tellement adhérents que, poussés d'un côté, ils avançaient de l'autre, comme des nerfs durs et d'une seule pièce. Rien n'empêchait plus de voir la plaie de son côté, qu'il cachait avec tant de soin pendant sa vie, cette plaie que la main de l'homme n'avait pas faite, et qui ressemblait à l'ouverture du côté du Sauveur d'où sortit le sacrement de notre rédemption. Sa couleur rouge et ses bords repliés, dit saint Bonaventure, la faisaient paraître comme une très-belle rose.

Le même saint rapporte que parmi la foule innombrable des fidèles qui vinrent baiser les mains et les pieds de François, on remarqua un chevalier de grande réputation, nommé Jérôme, incrudule comme l'apôtre saint Thomas après la résurrection : comme lui, il

examina et toucha du doigt, avec plus de curiosité et de hardiesse que tous les autres, chacune des plaies du saint corps, et il devint, à dater de ce jour, un des témoins les plus ardents de la réalité du miracle.

Thomas de Celano, auquel j'aime à emprunter le plus possible son récit parce qu'il fut le témoin oculaire de ce qu'il raconte, dit que, durant toute la nuit suivante, les Frères-Mineurs chantèrent autour du corps de leur bienheureux Père des psaumes et des hymnes avec une si grande jubilation d'amour, qu'on aurait cru assister à une fête angélique dans le ciel plutôt qu'aux funérailles d'un homme. " Le lendemain matin, poursuit-il, le peuple d'Assise se rassembla avec tout le clergé, et levant le corps sacré du lieu où il était trépassé, au chant des cantiques, au son des trompettes, ils le portèrent vers Assise avec mille honneurs. Chacun prit des rameaux d'oliviers et d'autres arbres, et, célébrant avec solennité ces obsèques sacrées, à la lumière de mille flambeaux, et d'une voix haute et sonore, ils lui rendaient le tribut de leurs louanges. Les fils portaient leur père, et le troupeau suivait le pasteur, qui s'en était allé au Pasteur universel.

“ On arriva au lieu où lui-même avait fondé la religion et l'ordre des Vierges-Sacrées et des Pauvres-Dames. Ils le déposèrent dans l'église de Saint-Damien, asile des filles qu'il avait acquises au Seigneur. On ouvrit la petite porte par laquelle les servantes du Christ avaient coutume de communier au très-saint Sacrement. On découvrit l'arche qui renfermait le trésor des vertus célestes, je veux dire la litière où était porté par quelques hommes celui qui en portait tant d'autres. Et voilà que Claire, resplendissante de mérites, la mère et la première plante de cet Ordre, vint avec ses filles voir leur père, qui ne leur parlait plus et ne devait plus revenir vers elles, parti pour d'autres contrées. Et les yeux fixés sur lui, avec mille soupirs, avec de profonds gémissements et des torrents de larmes, elles s'écrièrent d'une voix étouffée: “ Notre père, notre père, que ferons-nous? Que deviendrons-nous? ”

“ Ainsi partagées entre la tritesse de sa mort et la joie de sa gloire éternelle, elles baisaient ses mains étincelantes, c'est-à-dire ses stigmates. Puis on éloigna le saint corps de ce lieu, et la porte se ferma pour ne plus s'ouvrir à de si grandes douleurs. ”

Le cortége de deuil et de victoire continua sa route du monastère de Saint-Damien à l'église de Saint-Georges à Assise. C'est là que saint François avait été formé à l'étude des lettres chrétiennes, qu'il avait prêché la première fois ; c'était là qu'il devait reposer pour quelque temps, jusqu'au jour où la piété des peuples lui eut élevé un sanctuaire digne de sa sainteté. Sa dépouille mortelle y fut placée dans un sépulcre de marbre, et un riche tombeau reçut les restes précieux du pauvre de Jésus-Christ.

Le frère Élie, son vicaire et son successeur, s'empressa d'annoncer sa mort aux supérieurs de l'Ordre, et aux frères répandus dans toutes les nations chrétiennes. Cette lettre, écrite au lendemain même du départ du saint pour le ciel, dans toute l'émotion de la première douleur, est la plus belle et la plus touchante des oraisons funèbres, et mérite d'être rapportée en entier.

“ Avant de commencer je soupire ; comme les eaux qui débordent, ainsi le gémissement de mon cœur. Hélas ! ce que je redoutais est tombé sur moi comme sur vous, et ce que j'appréhendais est arrivé jusqu'à moi et jusqu'à vous, parce que le consolateur est

loin de nous ; et celui qui nous portait comme des agneaux dans ses bras est parti au loin dans une région étrangère. Cher à Dieu et aux hommes, il a été reçu au séjour de la lumière, après avoir enseigné à Jacob la loi de vie et de science, et donné à Israel le testament de paix. Réjouissons-nous à cause de lui, et pleurons sur nous-mêmes, que les ténèbres environnent en son absence et que couvre l'ombre de la mort. La perte est pour tous, le péril pour moi seul, délaissé comme je suis au plus épais de l'obscurité, pressé de mille soucis et accablé de douleurs sans nombre.

" C'est pourquoi je vous supplie, mes frères, de partager ma douleur qui n'a point de mesure, comme je partage la vôtre, parce que vous êtes demeurés orphelins et privés de la lumière de vos yeux. Oui, en vérité, elle était une lumière, la présence de notre frère et père François, et pour nous, ses amis et ses familiers, et pour ceux que leurs mœurs et leur profession éloignaient de nous. Il était la lumière envoyée par la lumière véritable qui illumine les hommes assis dans les ténèbres de la mort, afin de diriger leurs pieds dans les voies de la paix. Comme le soleil au

plus haut de sa course, il éclairait leurs cœurs, et embrasait leurs volontés du feu de son amour, prêchant le royaume de Dieu et ramenant les cœurs des pères à leurs enfants et les insensés à la prudence des justes : dans le monde entier, il a préparé au Seigneur une génération nouvelle. Au loin, dans les îles, son nom s'est répandu, et toutes les contrées ont admiré les merveilles de ses œuvres.

" Ne vous attristez donc pas outre mesure, mes fils et mes frères, parce que Dieu, le père des orphelins, versera sur nous ses saintes consolations. Et si vous pleurez, pleurez sur vous-mêmes et non pas sur lui ; car au milieu de la vie nous sommes dans la mort, tandis que lui a passé de la mort à la vie. Réjouissez-vous, puisque, avant de nous être enlevé, comme un autre Jacob, il a béni tous ses enfants et leur a remis toutes les fautes qui auraient été commises ou pensées à son égard.

" Je vous annonce une grande joie et un prodige tout nouveau. Depuis le cours des siècles, il ne fut jamais ouï, excepté dans le Fls de Dieu, qui est le Christ-Dieu. Longtemps avant sa mort, notre frère et père apparut crucifié, portant en son corps cinq plaies, vé-

ritables stigmates du Chtist ; ses mains et ses pieds étaient percés par des clous qui les traversaient de part en part, dont ils conservaient les cicatrices, et montraient la couleur noire des clous. Son côté, qui semblait ouvert par la lance, jeta souvent du sang, Tandis que son âme vivait encore dans son corps, il n'avait nulle beauté ; son visage était défait ; tous ses membres, en proie aux plus cruelles douleurs, étaient roidis par la contraction des nerfs, comme sont d'ordinaire les hommes morts. Mais après sa mort, son aspect apparut d'une beauté ravissante, brillant d'une candeur merveilleuse et réjouissant quiconque le regardait. Et ses membres, auparavant roides, devinrent flexibles et se prêtant à toutes les positions comme le corps d'un enfant tendre et délicat. Bénissez donc, mes frères, devant tous, le Dieu du ciel et de la terre ; louez-le de sa miséricorde ; ayez en mémoire notre frère et père François pour la louange et la gloire de Celui qui l'a exalté parmi les hommes, et glorifié devant les anges. Priez pour lui, comme il nous l'a demandé, et priez-le lui-même, afin que Dieu nous fasse avec lui participer à sa grâce. *Amen*

" Le quatre des nones d'octobre, jour de dimanche, à la première heure de la nuit précédente, notre frère et père François est allé au Christ. Vous donc mes très-chers frères, à qui cette lettre parviendra, suivant l'exemple du peuple d'Israel, alors qu'il pleura Moïse, Aaron, ses chefs illustres, donnez cours à vos larmes, privés des consolations d'un père incomparable : car encore que ce soit un devoir de piété de se réjouir avec François, ce ne l'est pas moins de pleurer François, attendu que, loin de mourir, il est passé aux fêtes célestes, emportant avec lui le trésor de ses mérites. La piété pleure aussi Françols, parce que celui qui entrait et sortait comme Aaron, qui nous départait de son trésor les choses nouvelles et anciennes, et nous consolait en toutes nos tribulations, a été enlevé du milieu de nons, et voilà que nous sommes orphelins et sans père. Mais, comme il est écrit : " A toi le pauvre a été délaissé, tu seras à l'orphelin un aide et un secours, " priez tous, nos très-chers frères, que, le vase de terre ayant été brisé dans la vallé des fils d'Adam, le souverain artisan daigne en tirer un autre avec honnuer, lequel soit établi sur la multitude de notre famille, et, comme un vérita-

ble Machabée, nous conduise au combat. Et puisque prier pour les morts est chose salutaire, priez pour son âme au Seigneur. Que chaque prêtre dise trois messes, chaque clerc le psautier, les frêres laïques cinq *Pater;* que les clercs fassent la vigile des morts en commun. *Amen.* "

Suivant les ordres du frère Elie, et quoique Dieu eût manifesté par des signes certains la gloire de son serviteur, les Frères-Mineurs prièrent donc pour leur père François. Quelle qu'ait été la sainteté d'un homme mortel, l'Eglise veut, en effet, qu'on prie pour son âme jusqu'à ce qu'elle ait déclaré elle-même, par la voix infaillible de son Chef, que cette âme est entrée dans la félicité des élus. Ce décret du Souverain Pontife ne se fit pas longtemps attendre. Le pape Grégoire IX avait été l'ami, le protecteur de saint François, et le témoin de sa vie merveilleuse et crucifiée. Toute l'Italie, toute la chrétienté retentissaient du bruit de sa sainteté et de ses miracles. Les délais ordinaires des béatifications et des canonisations furent donc abrégés ; moins de deux ans après sa mort, le 16 juillet de l'année 1228, le Pape s'étant rendu à Assise, assisté des cardinaux, qui,

pour la plupart, avaient connu François comme lui, entouré des malades que le serviteur de Dieu avait guéris, des pêcheurs qu'il avait convertis, d'un peuple immense qu'il avait édifié, au milieu des acclamations et des larmes universelles, décerna au Pauvre de Jésus-Christ la gloire des autels, par ces solennelles paroles :

" A la gloire de Dieu tout-puissant, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, de la glorieuse Vierge Marie et des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, et à l'honneur de l'Eglise romaine, nous avons résolu, du conseil de nos frères et des autres prélats, d'inscrire au catalogue des Saints le Bienheureux père François, que Dieu a glorifié dans le ciel, et que nous vénérons sur la terre. Sa fête sera célébrée le jour anniversaire de sa mort. "

Les cardinaux et les Frères-Mineurs répondirent par le *Te Deum*, le peuple par des chants de triomphe. Le Pape descendit de son trône et se prosterna devant le tombeau de celui dont il venait de proclamer la sainteté. Les prélats et les assistants l'imitèrent, et le cercueil ayant été découvert et placé au milieu du sanctuaire, le Pontife célébra la

messe en sa présence. Tous les Frères-Mineurs, portant des flambeaux et des branches d'olivier, formaient une couronne autour de l'autel.

Par un acte suprême d'humilité, saint François avait exprimé le désir d'être enseveli dans un terrain situé à l'orient d'Assise, où l'on exécutait, dit-on, les criminels, et qui, par ce motif ou par un autre, s'appelait la colline d'Enfer. Le pape Grégoire IX se rendit en ce lieu après la cérémonie de la canonisation, et y posa solennellement la première pierre d'une église somptueuse qui devait abriter jusqu'à la fin des temps les reliques du serviteur de Dieu. En même temps il décréta que la colline d'Enfer se nommerait désormais la colline du Paradis. Grâce aux offrandes qui affluèrent de tous les points du monde chrétien, les travaux marchèrent si rapidement, que l'église basse fut terminée en moins de deux années, et que le corps de saint François y put être transporté avec une solennité sans pareille le 26 mai 1230, jour de la Pentecôte. L'église tout entière, avec le monastère attenant, fut entièrement achevée et consacrée par le pape Innocent IV, en 1243. Le manastère fut

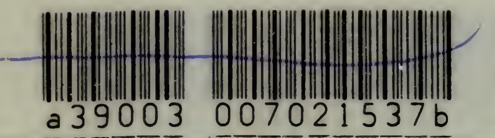
appelé de ce jour le *Sacro-Covento*, le Couvent sacré par excellence, et l'église reçut le titre de chapelle papale. Merveille de magnificence et d'architecture, elle attire encore l'admiration des hommes, et recouvre depuis plus de six siècles la dépouille mortelle du petit Pauvre de Jésus-Christ,

Sanctifiée par le souvenir et par les reliques de son cher et illustre fils saint François, Assise est devenue et restée une ville sainte. Mais la mémoire et la vertu toujours agissante du grand serviteur de Dieu ne sont pas renfermées dans l'enceinte de sa cité natale. Elles vivent, fleurissent et fructifient dans le monde entier. Ses trois Ordres, répandus par toute la terre, la fécondent et la vivifient depuis six cents ans, comme des sources intarissables et bienfaisantes qui ne disparaissent en un lieu que pour aller jaillir ailleurs et porter avec elles la vie spirituelle et divine. Les nations peuvent, si le démon les y pousse, se priver de leurs bienfaits et les tarir en leur sein, mais elles ne les peuvent supprimer : car le Seigneur a promis à saint François que ses trois Ordres dureraient autant que l'Eglise et le monde : or les promesses de Jésus-Christ sont infaillibles et ses

paroles ne passent pas. Les fils et les filles de saint François vivront donc, comme le nom de leur père séraphique, jusqu'au jour mystérieux et inconnu où, les destinées du monde étant accomplies, tout sera consommé dans les flammes vengeresses de la justice et dans les flammes bienheureuses de l'éternel amour.

FIN

TABLE.


a39003 007021537b

